



LES
ENTRETIENS
D'ARISTE
ET
D'EUGENE.

LA MER.

PREMIER ENTRETIEN.

Ly a quelques mois qu'Ariste & Eugene se rencontrerent en Flandres dans une Ville maritime , durant la plus belle saison de l'année. Comme la fortune les avoit presque toujours

A

separez depuis qu'ils sont liez d'amitié , ils furent fort aises de se retrouver après une si longue absence , & d'avoir occasion de jouir un peu à loisir de l'entretien l'un de l'autre. Ils résolurent pour cela de se voir tous les jours ; & afin de le faire avec plus de liberté , ils choisirent pour le lieu de leur entrevûe un endroit commode & agréable au bord de la mer. Car outre qu'en cet endroit le sable est ferme & uni (ce qui rend la promenade aisée) , on voit d'un côté une citadelle fort bien bâtie , & de l'autre des dunes d'une figure fort bizarre , qui regnent le long de la côte , & qui représentent dans la perspective quelque chose de semblable à de vieux Palais tombez en ruine.

C'est là qu'Ariste & Eugene eurent quelque temps de ces conversations libres & familières qu'ont les honnêtes gens , quand ils sont amis ; & qui ne laissent pas d'être quelquefois spirituelles , & même sçavantes , quoiqu'on ne songe pas à

I. ENTRETIEN. 3

y faire paroître de l'esprit , & que l'étude n'y ait point de part.

La premiere fois qu'ils vinrent sur le rivage pour se promener , Eugene s'attacha d'abord à considerer la mer qui étoit alors pleine , & qui n'étoit point trop émûe. Puis tout d'un coup se tournant vers son ami , n'est - ce pas là , mon cher Ariste , lui dit-il , un admirable spectacle ? & n'en êtes-vous pas touché comme moi ? Il faudroit être aveulge ou stupide , répondit Ariste , pour n'en être pas charmé ; & je trouve cette petite réverie où vous vous êtes laissé aller , la plus raisonnable du monde. Il y a longtemps que j'admire la mer , poursuivit-il : je fis dans ma jeunesse un voyage exprès pour la voir , & je ne fus pas moins surpris en la voyant la premiere fois , que vous l'êtes. La merveille est , que je l'ai admirée toutes les fois que je l'ai vûe depuis , & que je l'admire encore aujourd'hui comme si je ne l'avois jamais vûe.

A ce que je vois , dit Eugene ; vous y trouvez quelque chose de bien merveilleux. Oui , sans doute , reprit Ariste. Cette immense étendue d'eaux ; ce flux & ce reflux , le bruit , la couleur , les figures différentes de ces flots qui se poussent régulièrement les uns les autres , ont je ne sçais quoi de si surprenant & de si étrange , que je ne sçache rien qui en approche. A force de voir les autres objets , on cesse de les admirer ; on s'y accoutume , on s'y apprivoise , pour parler ainsi. On ne regarde presque plus le Soleil que quand il s'eclipse , parce qu'on le voit tous les jours , & qu'après l'avoir une fois vû , on n'y découvre plus rien de nouveau. Il n'en est pas de même de la mer ; elle paroît toujours nouvelle , parce qu'elle n'est jamais en un même état. Tantôt elle est tout-à-fait tranquille , & ses ondes sont si unies , qu'on la prendroit pour une eau dormante : tantôt elle est un peu émûe , comme la voilà maintenant. Il y a des heu-

I. ENTRETEN.

res qu'elle est étrangement agitée. Elle est haute en un temps , & basse en un autre. Quelquefois elle s'avance , & quelquefois elle se retire. Elle change de couleur presque à tout moment : après une grande agitation elle est toute blanche d'écume ; quand le Soleil se leve ou se couche , il semble qu'elle soit toute en feu. Tantôt elle paroît de couleur de pourpre , tantôt elle paroît verte ou bleue. Ces couleurs différentes se mêlent quelquefois ensemble , & ce mélange fait une peinture naturelle , que l'art ne peut imiter. Le bruit de ses flots n'est quelquefois qu'un doux murmure , qui invite à rêver agréablement : mais c'est aussi quelquefois un mugissement épouvantable qu'on ne peut ouïr sans frayeur. Vous sçavez ce qu'en a dit un de nos Poètes :

*Tantôt l'onde brouillant l'arene ,
Murmure & fremit de courroux ,
En se roulant sur les cailloux
Qu'elle apporte & qu'elle rentraîne.*

En un mot , il y a tant de variétéz dans le même objet , que les yeux ne se lassent jamais de le voir , & que l'esprit y trouve toujours de quoi admirer.

Tout cela est fort bien remarqué , dit Eugene ; & je demeure d'accord avec vous , qu'en quelque état que soit la mer , elle est toujours admirable. Mais dites - moi , je vous prie , en quel état elle vous plaît davantage : l'aimez-vous plus dans le calme que dans l'agitation ? A vous dire le vrai , répondit Ariste , je n'ai encore rien décidé là-dessus : mais pour peu que je me demande à moi-même ce que j'en pense , je prendrai mon parti aisément ; & sans délibérer davantage , je sens bien déjà que la mer me plaît beaucoup plus quand elle est tranquille , que quand elle est agitée.

Je ne suis pas tout-à-fait de votre goût , reprit Eugene. Il me semble que la mer n'est jamais si belle que dans sa colere ; lorsqu'elle s'enfle , qu'elle s'agite , qu'elle mugit

I. ENTRETEN. 7

d'une maniere effroyable , & qu'il se fait une espece de guerre entre les vents & les flots. Ces vagues qui s'entrechoquent avec tant d'impetuosit  ; ces montagnes d'eau & d'écume , qui s' levent & qui s'abaissent tout d'un coup ; ce bruit , ce desordre , ce fracas, tout cela inspire je ne sçais quelle horreur accompagnée de plaisir , & fait un spectacle également terrible & agreable :

*Bello in si bella vista anco e l'horrore,
Et di mezzo la tema esce il diletto.*

Mais dans le calme il n'y a rien qui ne plaise , dit Ariste ; tout y est doux , tout y est beau. C'est une douceur bien fade , repliqua Eugene , que ce calme qui vous plaît tant ; & la beauté de la mer en cet état ressemble tout au plus   celle de ces personnes qui n'ont ni vivacité , ni esprit. Je ne comprends pas , dit Ariste en souriant , qu'un emportement de colere puisse donner de la grace. Je pourrois vous r -

pondre , repartit Eugene , qu'il y a des personnes à qui un peu de colere ne sied pas mal. Mais quel qu'il en soit , je soutiens toujours que la mer n'est jamais plus belle que quand elle est irritée : c'est alors qu'elle frappe les yeux , & qu'elle se fait regarder avec admiration.

Eh quoi , interrompit Ariste ; n'est-ce pas un beau spectacle que cet élément , quand une profonde paix y regne sous un ciel serein ? & n'y a-t-il pas beaucoup de plaisir à promener ses regards sur une étendue si vaste & si unie ? N'est-ce pas encore une chose très-agréable , que de voir un navire bien équipé aller pompeusement sur les eaux , comme un grand corps qui semble se mouvoir de soi-même ? Mais aussi , dit Eugene , y a-t-il rien qui touche , & qui divertisse même davantage , que de voir un navire servir de jouet aux vents & aux vagues ? Vous en parlez bien à votre aise ,

I. ENTRETEN. 9

Interrompt Aristote : si vous vous étiez rencontré comme moi dans un naufrage , je suis sur que de l'humeur dont vous êtes , vous ne trouveriez pas la mer fort belle dans sa colere ; ou du moins vous en trouveriez le portrait plus beau que l'original. Il faut après tout que vous confessiez , poursuivit-il , qu'il a fallu être bien hardi , pour s'exposer la premiere fois à un si furieux élément. Je l'avoue , dit Eugene , & je suis même d'avis , que sans nous piquer mal à propos de hardiesse , nous nous contentions de voir de loin les tempêtes. Peut-être que la mer couroucée sera encore plus belle dans l'éloignement & en perspective : joint qu'on n'a pas , ce me semble , l'esprit assez libre au fort de l'orage , pour bien remarquer ce qu'elle a de beau dans sa fureur ; & si je ne me trompe , on a un peu trop d'affaires , quand on craint à tous momens de perir , pour prendre ce divertissement à son aise.

A v.

Comme ils s'entretenoient de la forte , ils apperçurent un grand vaisseau qui ne faisoit que de sortir du port , & qui cingloit à pleines voiles en haute mer. Ils s'arrêtèrent quelque temps à le regarder ; & lorsqu'il commença à s'éloigner , Ariste reprit aussitôt la parole. Sans cet homme audacieux , qui s'abandonna le premier à la merci des flots , & qui ne craignit ni les tempêtes ni les écueils , ni les monstres de la mer ; sans cet homme , dis-je , à qui Horace donne un cœur de bronze , on n'auroit pas la commodité de faire de longs voyages en peu de temps , & d'aller aux extrémités de la terre par des chemins si courts , qu'à la mesurer par là , elle ne paroît pas bien grande. C'est à l'heureuse temerité de cet homme intrepide , que nous sommes redevables des avantages qui nous reviennent du commerce des mers : c'est lui qui par son exemple a encouragé ceux qui l'ont suivi , à aller découvrir

Illi robur &
æstrixplex
Circa pectus
erat qui fragi-
lem truci
Commisit
pelago ra-
tem.

Horat. lib. 1.
Ode. 2.

I. ENTRETEN. II

au travers de mille dangers des terres autrefois inconnues : c'est par cet art qu'il a inventé , & que les autres ont perfectionné , qu'on a trouvé le secret de réunir ce que la nature a séparé par des espaces infinis. Car la navigation fait aujourd'hui la liaison de tous les peuples : les mêmes eaux qui divisent le monde nouveau de l'ancien , servent à la communication de l'un & de l'autre , depuis que l'avarice a rendu les hommes assez habiles , pour gouverner un navire parmi les plus horribles tempêtes ; & assez hardis , pour mépriser tout ce que la mort a d'affreux dans un naufrage.

Pour moi , dit Eugene en riant , quelques biens que la navigation nous apporte , je ne trouve pas fort bon , qu'un homme ait appris aux autres à se briser contre les rochers , à mourir sans sépulture , & à chercher une nouvelle espèce de mort sur la mer , comme s'il n'y en avoit pas assez sur la terre. Si vous

*Satis non
fuit hominē
mori , nisi
periret , &
insepultus.
Plin. hist.
nat. lib. 19.
proem.*

Non est
meum, si
mugiat
Africis
Malus pro-
cellis, ad
miseras
preces
Decurrere,
& votis
pacisci,
Ne Cypriæ
Tyriaque
merces
Addant ava-
ro divitias
mari.
Hor. epod. 2.

me croyez, continua-t-il, nous ne nous exposerons point à ces dangers-là; & quoique les coquilles que la mer jette sur le rivage, ne soient pas si précieuses que les perles qu'elle renferme dans son sein, nous nous contenterons de nous promener le long de ses côtes: aussi bien l'état de notre fortune n'a pas besoin des trésors du nouveau monde; & apparemment notre intérêt particulier ne nous fera jamais faire de vœux pour les navires qui viennent des Indes.

Eugene ayant achevé ces paroles, Ariste & lui s'amuserent quelque temps à ramasser des coquilles, ne jugeant pas que le divertissement de Scipion & de Lelius fût indigne d'eux. Ces coquilles qui parent si bien le bord de la mer, & où l'on voit une variété infinie de figures & de couleurs, dit Ariste, ne sont-ce pas des productions de la nature fort jolies & fort bizarres? S'il en faut croire

*Concharum
genus, & in*

I. ENTRETEN. 13

l'homme du monde qui a le plus étudié la nature , repliqua Eugene , il n'y a rien où elle se joue , ni où elle s'égayé davantage.

iis mira natura ludentis varietas.
Plin. hist. nat. lib. 9. c. 33.

Ne diriez-vous pas , reprit Ariste , que ce sont des ouvrages de l'art , tant elles sont régulièrement travaillées ? Je dirois presque avec un Poëte Italien , répondit Eugene , que la nature , pour se divertir , imite quelquefois celui qui fait toujours gloire de l'imiter.

Di natura arte par , che per diletto

L'imitatrice sua scherzando imiti.

Mais que dites - vous , poursuivie Ariste , quand vous voyez que la mer apporte ces bagatelles sur le rivage avec tant de pompe & tant de bruit , elle qui cache une infinité de richesses dans ses abîmes ? Je me souviens , dit Eugene , de ces avarés qui veulent faire les magnifiques , & qui donnent avec profusion de petites choses ; tandis qu'ils gardent avec beaucoup de soin ce qu'ils ont de plus précieux.

Alors Eugene & Ariste s'étant

assis auprès des dunes pour considérer la mer qui se retiroit doucement, & qui laissoit sur le sable en se retirant la trace & la figure de ses ondes, avec de l'écume, du gravier, & des coquilles ; ils furent quelque temps à rêver l'un & l'autre, sans se dire presque rien : & leur conversation auroit peut-être languì plus longtemps, si Eugene ne l'eût réveillée en demandant brusquement à son ami quel étoit le sujet de sa rêverie.

Peut-on voir ces flots retourner au terme d'où ils sont venus, répondit Aristé, sans songer à la cause d'un si admirable mouvement ? Mais c'est en vain que j'y songe, ajouta-t-il ; comme je ne suis point philosophe, je n'y comprends rien. Quand vous seriez aussi philosophe qu'Aristote, dit Eugene, vous ne seriez pas plus éclairé que vous êtes. Ne sçavez vous pas ce que disent quelques-uns de ce Génie de la nature, que n'ayant pû comprendre le flux & le reflux après

une méditation profonde , il se précipita dans l'Euripe ; comme pour nous apprendre par sa mort que cette question étoit l'écueil de la Philosophie , & l'abîme où se perd l'esprit humain. On n'a pas laissé de raisonner beaucoup sur le flux & le reflux depuis la mort d'Aristote , repartit Ariste ; & je meurs d'envie de sçavoir ce que les Sçavans en ont dit , quand ce ne seroit que pour m'en divertir ; car ils ont coûtume de dire de plaisantes choses sur les matieres qu'ils n'entendent pas. Mais avec toute ma curiosité j'ai bien la mine de ne sçavoir jamais rien de ce qu'ils pensent là dessus , si vous ne m'épargnez la peine de lire leurs livres , en me disant leurs pensées : dites les moi , je vous prie , & ayez la bonté de m'apprendre tout ce que vous sçavez sur le chapitre du flux & du reflux. En verité , repliqua Eugene , je n'y suis pas si sçavant que vous pensez ; & je ne sçais que vous en dire. Mais puisque

vous le voulez absolument, je vous dirai ce que j'en ai lû autrefois. Il me semble que Platon s'est imaginé, qu'il y a de grands gouffres au fond de la mer, & que les eaux qui sortent impetueusement de ces gouffres, & qui y rentrent avec la même impétuosité qu'elles en sortent, produisent le mouvement que nous appellons flux & reflux.

Le fameux Apollonius de Tyane a cru que cela venoit de je ne sçais quels esprits qui soufflent sous l'ocean, & qui ébranlent les flots par leur souffle.

D'autres Philosophes se sont persuadés, que des feux souterrains faisoient bouillonner la mer, en s'allumant: que ce bouillon se répandoit peu à peu, & cessoit enfin quand ces feux venoient à s'éteindre.

Quelques-uns disent que l'air enfermé au dessous des eaux, pousse la mer, la souleve, l'étend vers ses bords: que la mer, après avoir cédé quelque temps, repousse l'air

avec d'autant plus de violence , qu'elle a souffert plus de contrainte.

Il y en a qui croient que le fond de la mer étant inégal & plus creux au milieu qu'aux bords , les eaux de tous les rivages se précipitent dans les endroits les plus bas ; mais que venant à se rencontrer toutes ensemble , elles se choquent & se chassent les unes les autres , de sorte qu'elles remontent aux lieux d'où elles sont tombées.

Plusieurs pensent que les rivières qui arrosent la terre , sont la cause du flux & du reflux : comme si en sortant de la mer , elles la faisoient couler avec elles ; & qu'en y revenant elles la fissent rebrousser , & se replier sur elle-même.

Si les rivières font cet effet-là , interrompit Ariste , ne pourroit on pas dire de chaque fleuve ce que le Tasse a dit du Pô , qu'il semble porter la guerre à la mer , au lieu d'y porter un tribut :

————— e pare

Che guerra porti, e non tributo al mare,

Oui , repartit Eugene en riant , dans la pensée de ces Philosophes tous les fleuves , même les moins rapides , sont des seditieux qui troublent le repos de l'Océan , par le mouvement qu'ils y excitent. Mais pour parler plus sérieusement , continua-t-il , & pour vous dire tout ce que je sçais sur le flux & sur le reflux ; quelques Docteurs Arabes l'attribuent à la révolution journalière du premier mobile , comme si le Ciel en tournant donnoit le branle aux eaux , aussi-bien qu'aux astres.

Galilée explique ce mouvement de la mer , par celui qu'il imagine dans la terre. Ce grand Astronome prétend , si je ne me trompe , qu'à mesure que la terre est emportée vers l'orient par un mouvement inégal ; les eaux de la mer , qui sont contenues dans les concavitez de la terre , se retirent vers l'occident , jusqu'à ce que le même mouvement de la terre venant à se ralentir , elles retournent par

I. ENTRETEN. 19

leur propre poids au lieu d'où elles sont sorties.

Un Mathematicien de notre temps , pense que le flux & reflux vient du balancement que le globe de la terre a sur son axe : comme si la terre s'inclinant deux fois le jour du midi au septentrion , & puis se relevant du septentrion au midi , faisoit aller & revenir les eaux , selon la diversité de ces mouvemens.

Ceux qui n'y entendent point de finesse , décident la chose par une voie plus courte & plus aisée : ils disent sans tant de façon , que la mer a d'elle-même cette agitation périodique ; ou qu'un Ange n'a point d'autre affaire que de balancer ainsi ses flots.

Les plus fins ont recours aux astres. Les uns veulent que le soleil dilate les eaux par sa chaleur : que les eaux étant dilatées , & demandant un plus grand espace , elles se répandent sur le rivage , & qu'après elles reviennent dans leur lit

par l'inclination naturelle qu'elles ont à se resserrer.

Les autres rapportent tout à la lune , comme à l'astre qui domine sur les corps humides , & qui a une telle sympathie avec la mer , que l'une change régulièrement comme l'autre : ce qui a donné lieu à une devise , laquelle a pour corps une mer sous une lune , & pour ame ces paroles ,

Ses change-
mens me
font changer

con sus mudanças me mudo

Ces Philosophes qui s'attachent à la lune , expliquent leur opinion en diverses manieres. Il y en a qui donnent aux influences de cet astre une vertu à peu près semblable à celle de l'aimant : ils disent que la lune attire les eaux à soi par une vertu secrette ; & qu'elle en forme une bosse , qui venant à s'ouvrir , se répand de part & d'autre sur les bords , d'où ces eaux se retirent ensuite , pour se rétablir en leur état naturel.

Quelques-uns soutiennent que la lune passant sur la mer , presse

l'air entre son globe & cet élément : que l'air pressé enfonce l'eau, & la fait renfler des deux côtes ; ce qui fait le flux : que l'eau se desenfle, & se remet peu à peu en sa premiere situation, à mesure que la lune passe ; ce qui fait le reflux.

Mais de tous les Philosophes les plus plaisans à mon gré sur ce sujet, sont ceux qui tiennent que ce mouvement est une fièvre, laquelle a ses accès, ses redoublemens & ses symptomes. Ils font de grands raisonnemens pour établir leur doctrine ; & ils disent entre autres choses, que comme la fièvre se forme par l'amas de quelques humeurs, dont il se fait une espèce de levain, qui aidé d'un agent extérieur, se font leurs termes, s'échauffe peu à peu, se pourrit, s'enfle, & corrompt toute la masse du sang ; ainsi le mouvement dont nous parlons s'excite par le moyen des vapeurs que la lune tire du fond de la mer, lesquelles étant élevées se cuisent, se pourrissent, & se

fermentent par l'impression de cet astre , jusqu'à ce qu'il s'en fasse un levain , qui altere & qui gonfle toute la mer.

Au reste , ils trouvent des convenances admirables entre cette fièvre & les nôtres. Ils pensent expliquer fort bien suivant leurs principes , d'où vient le frissonnement & le tremblement des flots : pourquoi l'eau croît & décroît peu à peu , & à des heures réglées. Ils disent que la mer se purge de temps en temps , comme les malades ont coutume de faire ; & que tous ses excréments ne sont pas de la nature de l'ambre gris : car ils ajoutent que près de Messine elle se décharge régulièrement de certaines matières fort puantes , & qu'à Venise elle laisse après son reflux une très-mauvaise odeur. Ils disent même qu'elle n'est pas exempte des sueurs de la fièvre , & que les écumes salées qu'elle jette durant ses grandes tempêtes & ses grands flux sont les sueurs de ses grands accès.

A ce que je vois , dit Ariste en riant , ces purgations & ces sueurs lui sont assez inutiles : car enfin elle est toujours agitée de la fièvre , & il ne s'en faut rien que je ne la compare à ces fiers animaux que la fièvre ne quitte jamais , & dont elle imite si bien les rugissemens quand elle est irritée. Pourquoi ne le feriez-vous pas , répondit Eugene ? Les Pythagoriciens , les Platoniciens , & les Stoïciens qui étoient pour le moins aussi raisonnables & aussi sages que vous , ont bien cru que la mer étoit un grand animal , qui faisoit le flux en poussant son haleine , & le reflux en la retirant. Il n'y a rien de mieux imaginé , dit Ariste ; & c'est dommage , ajouta-t-il , que quelqu'un de ces Philosophes n'ait vécu jusqu'au siècle passé : il n'auroit pas eu de peine à rendre raison , pourquoi l'an 1550. le flux & le reflux cessa un jour entier aux côtes de Flandres , & parut trois fois en neuf heures à l'em-

Sander liv. 2.
de Schifm.

bouchure de la Tamise ; car il n'auroit eu qu'à dire que le premier accident étoit une pâmoison , & le second une toux de cet animal.

Mais si la mer est un animal ; continua-t-il , c'est sans difficulté de toutes les bêtes de charge la plus forte ; les chameaux & les éléphants ne sont rien en comparaison d'elle : on lui a vû porter autrefois des villes entières dans des vaisseaux d'une grandeur prodigieuse , & elle porte tous les jours des navires qui valent presque des villes.

C'est aussi , reprit Eugene , de toutes les bêtes farouches la plus affamée & la plus furieuse ; elle devore non-seulement les hommes & les navires , mais aussi les villes & les Royaumes :

—— *ocean vorace ;*

Ocean, che non pur le merci, e i legni;

Ma intere inghiotte le cittadi , e i regni.

Ce Prince qui fouetta la mer , & qui y fit jetter des chaînes pour la

la réduire sous son obéissance, étoit sans doute de l'opinion de ceux qui en ont fait un animal ; & il la regardoit apparemment comme une de ces bêtes féroces , que l'on châtie & que l'on enchaîne , quand on veut les apprivoiser & les adoucir.

Mais dites-moi, mon cher Ariste, de tant d'opinions différentes laquelle est-ce qui vous plait le plus ? A vous parler sincèrement , repartit Ariste , elles ne me plaisent gueres toutes. Cela vient peut-être de ce que n'étant ni Philosophe , ni Astronome , ni Medecin , je n'ai pas l'esprit de les bien comprendre. Vous avez raison , reprit Eugene , de n'en être pas fort content. Les unes sont évidemment fausses ; les autres ne sont pas trop raisonnables ; pas une n'explique tout ce qu'il y a de singulier dans le flux & le reflux. Car ceux qui ne font point agir les astres , ne peuvent dire pourquoi la mer commence à monter quand la lune se

leve sur notre horizon , ou sur celui de nos antipodes : pourquoi le fort du flux , que les Italiens appellent *il vivo dell'aqua* , est précisément quand la lune est à son midi : pourquoi les marées sont plus violentes aux nouvelles & aux pleines lunes : pourquoi elles s'augmentent aux solstices , & aux équinoxes , & beaucoup plus à l'équinoxe de l'automne qu'à celui du printemps : pourquoi le flux & le reflux se fait deux fois en vingt-quatre heures : pourquoi la mer est régulièrement six heures à monter , & six heures à descendre : & pourquoi enfin elle retarde presque d'une heure tous les jours.

Mais aussi les opinions qui attribuent tout aux astres , n'expliquent pas toutes les inégalités de ce mouvement : d'où vient par exemple qu'il n'y a point de flux & de reflux dans toute la côte d'Italie , ni presque dans toute la mer Méditerranée , excepté à Venise ; qu'il n'y en a point dans la mer

Baltique, ni dans la côte septentrionale de la mer Pacifique, quoiqu'il soit assez grand dans les côtes meridionales de cette mer : d'où vient que sous la zone torride il est fort remarquable en quelques lieux, comme dans toute la mer Rouge ; & presque insensible en d'autres, comme dans le Golphe du Mexique, à l'Isle de Saint Thomas, & aux Moluques : pourquoi dans la Nouvelle France, & à la côte de Bourdeaux, la mer monte en cinq heures, & descend en sept : pourquoi dans la Guinée d'Afrique le flux dure quatre heures, & le reflux huit : pourquoi l'un & l'autre ne dure chacun que deux heures aux rivages de Cambaya : pourquoi dans une certaine mer des Indes l'eau est quinze jours à monter, & quinze jours à descendre : pourquoi vers le pole arctique le flux & le reflux se fait régulièrement deux fois le jour, sans qu'il se fasse jamais la nuit : pourquoi il ne se fait que la nuit dans

la mer Persique, & qu'il ne se fait que le jour dans la mer Indienne.

Ils ne peuvent encore rendre raison, d'où vient que dans les ports de Cambaya, les grands flux ne sont qu'à la pleine lune; & qu'aux ports du Royaume de Calecut, qui n'en est pas fort éloigné, ils n'arrivent qu'à la nouvelle lune; d'où vient que dans la mer Adriatique les marées sont plus fortes en hiver qu'en été, & plus foibles la nuit que le jour: pourquoi en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées sont deux ou trois jours après les nouvelles & les pleines lunes: pourquoi les marées croissent à la nouvelle lune, lorsque cet astre a le moins de force, & qu'elles diminuent quand il commence à se fortifier: enfin, pourquoi le flux se fait aussi réglément à nos rivages, quand la lune est sous notre horizon, que quand elle est sur nos têtes, & qu'elle bat à plomb sur la mer.

Ces bizarreries du flux & du re-

I. ENTRETEN. 29

flux, si j'ose parler de la sorte, sont encore plus étranges que celles de la lune; & je ne vois pas que cet astre tout changeant qu'il est, puisse être la cause de tant de diverses agitations. En voici d'autres qui ne sont pas moins irregulieres, ni moins surprenantes.

En de certains ports très-éloignez les uns des autres, & situez sous des climats différens, le flux de chaque jour est le même; & dans quelques ports voisins il est inégal. Ainsi par exemple, l'eau est encore haute à Amsterdam, quand elle baisse aux côtes de Frise.

En quelques lieux la mer s'enfle jusques à la hauteur de quatre-vingts coudées, comme on voit aux ports de Bretagne; en d'autres endroits elle s'élève à peine d'un pied, ou d'un demi pied, comme à Marseille, à Ancone, & aux Isles de l'Amerique.

Le flux & le reflux ne se fait pas peu à peu par tout: il y a des côtes où la mer vient avec tant de

précipitation & tant de violence, qu'elle couvre, en un instant tout le rivage; & d'où elle se retire si vîte, qu'elle semble disparaître tout d'un coup. Il y en a aussi où le reflux se fait avec beaucoup de vîtesse, quoique le flux s'y fasse très lentement.

En quelques rivages les eaux s'étendent sur la terre plus qu'en d'autres. Dans la plûpart des côtes de Flandres, la mer se répand jusques à neuf mille pas: en Angleterre elle fait remonter la Tamise jusques à cinquante mille pas. A Cambaya elle occupe environ trente lieues: elle n'en occupe que deux proche la ville de Panama. Dans l'Amerique, elle repousse la riviere des Amazones jusqu'à cent lieues; elle repousse encore plus loin le fleuve de Saint Laurens dans le Canada: quoique ces deux rivieres soient plus larges dans leur embouchure, que n'est la mer Mediterranée en quelques endroits.

Tout cela est fort bizarre, comme

I. ENTRETEN 31

vous voyez ; & pour bien démêler un mouvement si régulier & si irrégulier tout ensemble, il faudroit trouver une cause qui en expliquât tous les accidens & toute l'histoire. C'est ce que les Philosophes n'ont point encore fait, & ce qu'ils ne feront jamais.

Après tout, je leur pardonne, dit Ariste, de n'être pas plus éclairés dans une matiere aussi obscure que celle-là. Et moi, reprit Eugene, je ne leur pardonne pas, de vouloir connoître ce que Dieu veut qu'ils ignorent. Il y a des mysteres dans la nature comme dans la grace incomprehensibles à l'esprit humain : la sagesse ne consiste pas à en avoir l'intelligence, mais à sçavoir que les plus intelligens ne sont pas capables de les comprendre. Ainsi le meilleur parti pour nous est de confesser notre ignorance, & d'adorer humblement la sagesse de Dieu, qui a voulu que ce secret fût caché aux hommes.

At mihi
semper,
Tu quæcun-
que moves
tam cre-
bros causa
meatus,
Ut superi
voluere,
late.

Lucan. l. 1.

Mirabiles
elationes
maris, mira-
bilis in altis
Dominus.
Psalm. 92,

Vous le prenez bien, répondit
Ariste, & assurément nous ne sçau-
rions mieux faire vous & moi, que
d'entrer dans les pensées d'un grand
Prophète, en nous écriant avec lui
à la vûe de cet élément : *Les éle-
vations de la mer sont admirables. Le
Seigneur est admirable dans les eaux.*
On peut sans doute y admirer Dieu
comme dans sa parfaite image, dit
Eugene : car enfin la mer représente
non seulement sa grandeur, son
immensité, les abîmes de sa pro-
vidence & de sa sagesse ; mais en-
core sa miséricorde & sa justice, la
pureté & la plénitude de son être.
C'est ce qu'un de mes amis a ex-
primé assez heureusement en ces
vers :

*Son calme nous fait voir un Dieu
plein de douceur ;
Sa colere, d'un Dieu le courroux
formidable ;
Et son affreuse profondeur,
Des desseins éternels l'abîme impe-
netrable.*

I. ENTRETEN. 33

*Comme Dieu , dans son sein , parmi
ses flots d'azur*

Elle ne souffre rien d'impur :

*Immense comme lui , toujours pleine
et féconde*

*Elle donne toujours sans jamais
s'épuiser ;*

Et sans jamais se diviser ,

*Elle répand par tout les trésors de
son onde.*

Mais ne remarquez-vous pas , pour-
suivit Ariste , que la mer a plusieurs
faces ; & que si d'un côté elle est
l'image de Dieu , de l'autre elle est
l'image du monde , & de la vanité
des choses humaines. Ces calmes
& ces tempêtes qui se succèdent
à toute heure ; ces flots qui se
poussent & qui se choquent sans
cesse ; ces vents favorables , & ces
vents contraires ; ces navigations
heureuses , & ces naufrages qui se
font souvent jusques dans le port ;
tout cela n'est-il pas une fidelle
peinture de ce qui se passe dans la
vie ? Y a-t-il une mer plus in-
constante que la cour des Princes ?

Y en a-t-il même une plus périlleuse ? De quelque côté qu'on se tourne , ce ne sont qu'écueils d'autant plus dangereux qu'ils sont couverts. Le vent le plus favorable est quelquefois le plus contraire ; & si nous en croyons un saint Pere qui regardoit le monde comme nous , dans le rapport qu'il a avec la mer , il en faut tout craindre jusqu'à la bonace. *Ne vous y fiez point* , dit-il , *ne soyez point en assurance.* Quoique cette mer soit plus tranquille & plus unie que l'eau d'un étang ; quoiqu'il n'y souffle qu'un doux zephir , il y a des montagnes cachées sous une surface si égale. L'ennemi , le peril est au dedans ; ce grand calme est une tempête. Et de là vient aussi , poursuit Aristote , que ceux qui se fient à ces belles apparences sont toujours trompez.

Nolite credere, nolite esse securi. Licet in modum stagni fusi aquor arrideat ; licet vix summa ja entis elementi terga sp. ritu crispentur : magnos hic capus montes habet. In rus inclusum est periculum ; intus est hostis. Tranquillitas ista tempestas est. S. Hier. Ep. ad Heliodor.

Misero nochierno

Ch'al luzinghiero

Venticel presta fede.

L'abandonato pino

Al fin affonda

*Dentro aquell' onda ,
Onde scherzò il matino.*

Puisque le monde est une mer ;
dit Eugene , je ne m'étonne pas
que tous les plaisirs qu'on y goûte
soient détrempez d'amertume , &
que les biens qu'on y possède soient
de la nature de ces eaux salées , qui
allument la soif au lieu de l'étein-
dre.

Ce qui m'étonne , dit Ariste ,
c'est que la plûpart des hommes
trouvent de la douceur dans cet-
te amertume , & qu'ils boivent
l'eau de la mer comme du lait ,
pour user d'un mot de l'Ecriture
sainte. Mais puisque nous voila
sur la morale , continua-t-il , quel
moyen de voir qu'un peu de sable
dompte toute la fureur de la mer ,
sans nous faire des reproches à
nous-mêmes du dérèglement de
nos passions , que rien ne peut
vaincre ?

Il est vrai , reprit Eugene , que
cette obéissance de la mer a quel-
que chose d'étonnant : car on di-

*Inundatio-
nem maris
quasi lac su-
gent.
Deuter. 33.*

S. Basil. Se-
lent. orat. I.

roit que quand elle est courroucée ; elle va inonder toute la terre ; cependant elle s'arrête tout court à son rivage , & ces montagnes d'eau qui menacent le monde d'un second deluge , se brisent à un grain de sable. Un Pere Grec a dit , ce me semble , que quelque furieuse que soit la mer , en approchant de ses bords , elle y voit écrit un ordre de Dieu qui lui défend de passer outre ; & qu'alors elle se retire par respect en courbant ses flots , comme pour adorer le Seigneur , qui lui a marqué des bornes.

Usque huc
venies , &
non proce-
des amplius.
Job. c. 38. 11

Cet ordre de Dieu , dit Ariste , est conçu en des termes bien précis dans les saintes Ecritures : *Vous viendrez jusqu'ici , & vous n'irez pas plus avant.* Oui , reprit Eugene ; & ces paroles sont si bien marquées sur le rivage , que rien ne les sçauroit effacer : ce que Dieu écrit sur la poussiere est immuable ; ce que les hommes écrivent sur le marbre & sur le bronze , ne l'est pas. Le temps qui consume tout ,

I. ENTRETIEN. 37

qui ruine peu à peu les arcs de triomphe , les obélisques & les mausolées , abolit tous les jours les noms & les titres qui sont gravez sur ces magnifiques monumens.

La mer & son sable , interrompit Ariste , me font souvenir d'une assez jolie aventure. Une femme se promenant un jour au bord de la mer , écrivit avec son doigt ces mots sur le sable :

Antes muerta que mudada.

Celui pour qui ces paroles étoient écrites , vint un peu après. Ayant reconnu la main de la personne qu'il aimoit , il fut d'abord fort touché de voir des marques de sa fidélité & de sa constance. Mais comme il prenoit plaisir à relire ces paroles , un flot de la mer les couvrit , & les effaça en même temps. Cela le fit rentrer en lui-même ; & quelque violente que fût sa passion , il reconnut sur le champ qu'il n'étoit pas trop sage d'ajouter fol à des cho-

les dites par une femme , & écrites
sur du sable.

Georges de
Monte-Ma-
jor.

*Mirà el amor lo que ordena,
Que os viene a hazer creer ,
Cosas dichas por muger ,
Y escritas en el arena.*

Aristot. sect.
23. Problem.
9^e st. 30. et
31.

Mais pour revenir à ce que je
vous disois du monde & de ses
plaisirs , reprit Eugene : si nous en
croyons les naturalistes , l'eau de
la mer est douce au fond , & salée
seulement au dessus. Au contraire ,
les douceurs du monde ne sont
que superficielles ; pour peu qu'on
entre dans le fond des choses hu-
maines , on n'y trouve que des a-
mertumes , & on s'en dégoûte
bientôt.

Je comprends assez , dit Ariste ;
pourquoi les plaisirs du monde
sont pleins d'amertume ; mais je ne
comprends pas pourquoi les eaux
de l'Océan sont ameres. C'est aussi
une chose assez difficile à com-
prendre , repliqua Eugene , & les
sçavans y sont à peu près aussi em-
pêchez qu'au flux & au reflux :

ils se sauvent par où ils peuvent. Les uns disent que certaines montagnes de sel qui sont sous la mer rendent l'eau salée. Les autres soutiennent que cette salure est un effet des exhalaisons seches & brûlées que le soleil élève de la terre, & que les vents portent dans la mer : & de là vient, disent-ils, que la mer est plus salée en sa surface, que dans son fond. Quelques-uns ajoutent, que le soleil tire continuellement des eaux ce qu'elles ont de plus subtil, & que ce qui reste de grossier étant cuit par la chaleur, contracte peu à peu la salure. Il y en a qui croient que la mer est naturellement salée, que Dieu lui a communiqué cette qualité dès le commencement du monde : non seulement pour empêcher qu'elle ne vînt à se corrompre avec le temps ; mais aussi afin que ses eaux étant plus pesantes & plus fortes, elle pût porter de plus grands fardeaux. Toutes ces raisons ne sont pas fort convaincantes.

tes comme vous voyez : & il reste toujours à sçavoir pourquoi le mouvement seul , qui empêche l'eau des rivières de se corrompre , ne suffit pas pour préserver de corruption celle de la mer ; pourquoi le soleil ne produit pas le même effet dans les rivières que dans l'Océan ; pourquoi tant de rivières & tant de pluies ne l'adoucissent point ; & pourquoi enfin tout ce qui naît dans la mer ne se sent point de son amertume.

Ce sont des secrets qu'il faut adorer , & qu'il ne faut point approfondir. Disons - le encore une fois ; c'est proprement dans la mer que Dieu est admirable & incompréhensible. C'est - là aussi , poursuit Ariste , qu'il prend plaisir à faire paroître ses merveilles , & ses chef-d'œuvres. Il semble que ce vaste élément soit le théâtre de la puissance divine : non seulement parce qu'on y voit tout ce qui se rencontre ailleurs , mais encore parce que les choses qui y naissent

Mirabilia
rejus in pro-
fundo.
Psalm. 106.

I. ENTRETIEN. 47

sont plus parfaites que celles que la nature produit en tous les autres endroits du monde.

Je sçais bien, dit Eugene, que pour ce qui regarde les animaux, il y en a dans la mer de toutes les especes qui sont sur la terre : car il y a des chiens, des loups, des sangliers, des renards, des bœufs, des chevaux, des lions même, des licornes, des éléphants, & des singes. Ce qui me paroît plus étrange, c'est que les bêtes qui sont affreuses & cruelles sur la terre, sont belles & douces dans la mer ; & qu'outre toutes ces especes d'animaux, la mer en a une infinité de particulieres ; dont la plûpart nous sont inconnues.

Leo terribilis in terris, dulcis in fluctibus.
Rana horrens in paludibus, decorata aquis. S.
Ambros. Hex.
xam. c. 2.

Je sçais encore qu'il y a des oiseaux de toutes les façons, jusqu'à des aigles & à des Phenix. Mais sçavez-vous bien, dit Ariste, qu'il y a des poissons qui volent ; & qu'un entre autres s'appelle le poisson volant ? Que ce poisson-oiseau ne se peut servir de ses ailes si el-

Oviedo hist.
de las Indias
lib. 3. c. 5.

les ne sont mouillées, & qu'il retombe dans l'eau dès qu'elles sont seches? Sçavez vous que la mer a ses étoiles, comme le ciel a les siennes; & que les étoiles marines sont non seulement vivantes & animées, mais encore si chaudes de leur nature, qu'elles consomment tout ce qu'elles touchent? Sçavez-vous enfin qu'il naît toutes sortes d'herbes & des plantes dans l'océan; qu'il y a des mers semées de tant de fleurs, que les navires n'y peuvent passer; qu'en quelques endroits on trouve des jardins, des vergers, des forêts, & des prairies sous les eaux? Il ne reste plus qu'à y trouver des villes & des peuples, ajouta Eugene en riant. Pour des villes, reprit Ariste, il ne seroit pas difficile de vous y en faire voir: on pourroit du moins vous montrer les restes des villes inondées & englouties par la mer. Car Dieu lui a permis quelquefois de passer ses bornes, & de faire des courses sur la terre pour punir les crimes

Arist. hist. animal. lib. 5.
6. 15.

Plin. lib. 13.
6. 15.

Oviedo hist. de las Ind. lib. 2. c. 1.

Maiol. diar. Conic. Collo.
10,

I. ENTRETEN. 43

des hommes, comme il arriva autrefois dans la Frise & dans la Hollande. On auroit à la vérité un peu plus de peine à trouver des peuples dans la mer, si ce n'est que les hommes marins & les femmes marines, dont les histoires font mention, ne soient les peuples qui habitent ces villes dont nous parlons.

Maïol. ibid.

Mais pour ne nous point arrêter à des choses fabuleuses ou incertaines, & pour nous en tenir aux véritables peuples de la mer, il faut avouer que les poissons ont quelque chose de bien merveilleux. Outre qu'ils sont en plus grand nombre sans comparaison que les animaux de la terre, ils les surpassent infiniment en toutes sortes de qualités. Les viandes les plus savoureuses & les plus exquises n'ont pas le goût ni la délicatesse de certains poissons. Il y en a un qui porte le nom de fleur, & qui a l'odeur aussi-bien que la beauté des fleurs les plus agréables. La gran-

*S. Ambros.
Hexam. lib. 5.
c. 2. de Thimallo.*

deur des éléphants n'approche pas de celle des baleines, & des autres monstres de l'Océan. Les plus forts lions n'ont pas la force d'un des plus petits poissons de la mer, qui arrêtent les navires. Les cancrs marins, qui semblent les plus stupides des poissons, ont une adresse merveilleuse à surprendre les merres-perles quand elles s'entrouvrent pour recevoir la rosée du ciel. Où

*Corn. à La-
pide in Isai.
13. 22.*

*Sirenes in
delubris vo-
luptatis.*

*Gesner. hist.
animal. lib. 4.
de Sirenibus.*

trouvera-t-on un animal terrestre aussi industrieux que cette Sirene qui parut en Hollande sur la fin du siècle passé, & qui apprit en peu de tems à filer ? Car les Sirenes ne sont pas de pures fables : on en a vû en divers pays, & une des plus fameuses est celle que Philippe Archiduc d'Autriche amena à Gennes l'an 1548.

Les dauphins sont plus agiles & plus vîtes que les oiseaux : ils ne s'arrêtent jamais, non pas même quand ils dorment, ce qui a fait dire à un Poëte Italien,

E dormendo riposo ancor non have,

I. ENTRETEN. 45

Et ce qui a fondé aussi plusieurs
devises , dont l'une a pour ame ,

In motu quietem.

Le repos
dans le mou-
vement.

Quelque tendre que soit l'amitié
de toutes les bêtes pour leurs pe-
tits , elle n'égale point celle que le
dauphin à pour les siens : il les
nourrit de son lait , & il les porte
sur son dos ; il les reçoit dans sa
bouche , & il les enferme dans son
ventre , quand ils sont poursuivis
par les pêcheurs. On dit même
que quand ils sont pris , il les suit
par tout , & qu'il ne leur survit
pas long-temps. Les dauphins s'en-
traiment les uns les autres ; jus-
ques-là qu'un dauphin ayant été
pris un jour & amené sur le ri-
vage , d'autres dauphins accou-
rurent en foule à son secours , &
remenerent le prisonnier en triom-
phe après avoir mis les pêcheurs
en fuite. Ils aiment naturellement
les hommes. Ils sont touchez de
la beauté. Ils se plaisent à la musi-
que , & il ne faut point d'autre ap-
pas pour les prendre qu'une belle

*Aristor. hist.
anim. lib. 9.
c. 48.*

voix. Je n'aurois jamais fait , si je voulois vous dire tout ce qui regarde les dauphins , & ce qu'il y a de singulier dans chaque poisson. Ce sont de ces sujets qui menent trop loin , & dont on ne sçauroit sortir , pour peu qu'on y entre. Aussi-bien , dit Eugene , ce ne sont pas là les plus grandes richesses de la mer. Les perles toutes petites qu'elles sont , valent encore mieux que les baleines & que les dauphins.

Elles ne vaudroient pas tant , répartit Ariste , si le luxe & l'opinion n'en relevoient tous les jours le prix. On les estime beaucoup , parce qu'elles viennent d'un autre monde , & qu'elles coûtent souvent la vie à ceux qui les pêchent. Elles ont dans elles-mêmes , dit Eugene , ce qui les fait estimer. Se peut-il rien voir de plus riche & de plus beau que de grosses perles , fort rondes , fort blanches & fort polies ? Ce sont , à les bien définir , des chef-d'œuvres de la nature , où

l'art n'a rien à ajouter. Les pierres précieuses sont toutes brutes , quand on les tire de leurs rochers ; & elles n'ont leur lustre que de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher ; il faut que l'art les acheve en les polissant. Mais pour les perles , elles naissent avec cette eau nette & éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abîmes de la mer ; & la nature y met la dernière main , avant qu'on les arrache de leurs nacles.

Il me semble , dit Ariste , que la dureté fait une partie de leur prix : cependant , si nous en croyons de bons Auteurs , elles sont molles dans leurs nacles , & elles ne durcissent que quand elles sentent l'air. A la vérité , repliqua Eugene , elles ne sont pas dures dans le moment qu'elles se forment ; elles ne le deviennent qu'avec le temps , & il se peut faire que l'air contribue quelque chose à leur dureté. C'est peut-être pour cela que les con-

Solin. c. 554

ques où elles sont enfermées , s'é-
levent quelquefois au dessus de l'eau,
& entrouvrent leurs écailles.

*Plin. hist.
nat. lib. 32.
c. 2.*

Quoi qu'il en soit , ajouta-t-il ,
si les perles ne sont dures qu'après
avoir été exposées à l'air , elles ont
cela de commun avec le coral. Car
vous sçavez que le coral est une
plante fort tendre tandis qu'il de-
meure dans l'eau , & qu'il ne se
change en pierre que quand il en
est dehors. Cette propriété , dit
Ariste , pour être connue de tout
le monde , n'en est pas moins mer-
veilleuse. L'expérience nous fait
voir tous les jours que plusieurs
choses qui naissent à l'air , comme
du bois , des herbes & des cham-
pignons , se petrifient dans les eaux ;
mais nous ne voyons que le coral
qui étant né dans les eaux se petri-
fie à l'air.

Ce qui me paroît encore assez
bizarre , continua Eugene , c'est
qu'il ne devient rouge que quand
il a été tiré du fond de la mer : il
prend alors cette teinture de sang
qui

I. ENTRETEN. 49

qui lui est naturelle , & en quoi consiste sa principale beauté.

Il y a du coral qui n'est point rouge , dit Ariste ; on en voit de blanc , de noir , de vert , de jaune , de cendré , & d'une certaine espede où toutes ces couleurs sont mêlées ensemble : on en rencontre même quelquefois des branches dont une seule a trois couleurs distinctes l'une de l'autre.

A ce que je vois , dit Eugene , la nature s'égaye & se joue dans la production du coral , aussi-bien que dans celle des coquilles. Oui sans doute , reprit Ariste : & de là vient que les diverses sortes de coral ne servent pas moins à orner les cabinets des curieux , que les différentes especes de coquillage. J'ai vû un collier de l'Ordre du Saint-Esprit fait d'une seule piece de coral. Il n'y a rien de mieux travaillé , ni de plus rare ; & les connoisseurs admirent cet ouvrage comme un chef d'œuvre de la nature & de l'art tout ensemble.

*Plin. hist.
nat. lib. 32.
c. 2.*

Les Indiens , pourfuivit Eugene ,
estiment le coral autant que les per-
les , & les comptent entre les pierres
précieuses : leurs femmes en font
des colliers dont elles se parent dans
les réjouissances publiques : & com-
me le guy de chêne étoit sacré
parmi nos Druides , les grains de
coral ont quelque chose de divin
parmi les sages des Indes ; selon eux ,
c'est assez de porter ces grains pour
être préservé de tout malheur. Si
vous en croyez les historiens de la
nature , dit Ariste , le coral défend
les maisons de la foudre , & en écar-
te les mauvais genies : il dissipe les
enchantemens & les sortileges. Il
arrête du moins le sang , reprit
Eugene , & sa cendre bûe avec de
l'eau est un remede souverain con-
tre plusieurs maladies : elle fortifie
les yeux : elle rejouit le cœur & la
tête : elle guérit les piqueures de
l'aspic & du scorpion : elle chasse
la fièvre , l'épilepsie , & la peste.

Les perles mises en poudre ont
à peu près la même vertu , dit A-

I. ENTRETEN. 51

riste : mais de toutes les productions de la mer , la plus salutaire est l'ambre - gris. Il rajeunit les vieillards , & il rend presque la vie aux morts. Cependant ce n'est que l'écume & la bave de la mer courroucée. On ne sçait pas trop ce que c'est , interrompit Eugene , & on ne le connoît gueres que par les effets qu'il produit.

Excrementa suo & noster miracula mundo.

Garaff. de Ambarc.

Les uns disent que c'est une espece de truffe ou de champignon marin , que la tempête arrache du fond de la mer , & qu'elle pousse au rivage : car l'ambre-gris ne s'y trouve qu'après une grande agitation des flots ; & c'est un présent que la mer ne fait aux hommes que dans sa colere.

Les autres pensent que c'est un soufre , qui de quelques fontaines où il se forme , coule dans la mer , s'y durcit , & y prend cette odeur & cette vertu qui le rendent si précieux.

Il y en a qui se persuadent que c'est quelque chose de la baleine ,

par la raison que l'ambre-gris s'appelle baleine dans les Royaumes de Maroc & de Fez ; qu'il y en a en abondance sur ces côtes de l'Afrique , quand les baleines y sont jetées par la violence des tempêtes.

*Journal des
Voyages de
M. de Mon-
conys. 2. par-
tie,*

Quelques - uns enfin s'imaginent que l'ambre-gris & la cire est le miel que les mouches font dans le creux des rochers qui sont au bord de la mer des Indes : ils disent que ces ruches étant cuites par la chaleur du soleil , se détachent par leur propre poids , & qu'elles tombent dans la mer , qui par son agitation & par son sel les purifie & les achève : ils soutiennent même qu'une grosse piece d'ambre encore imparfaite ayant été rompue , on avoit trouvé dans le milieu de sa substance , le rayon de cire & de miel ensemble ; & que quand on a fait la dissolution de l'ambre-gris avec de l'esprit de vin passé sur la terre , il reste à la fin une matiere toute semblable au miel. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Pour moi ,

I. ENTRETIEN. 53

il m'importe peu que l'ambre gris soit un champignon, une ruche à miel, ou quelqu'autre chose.

De quelque nature que soient toutes ces riches productions de l'océan, dit Ariste, il faut avouer qu'elles causent mille maux parmi les hommes : elles sont la matière de la vanité, de la délicatesse, & de la corruption des mœurs ; de sorte qu'au sentiment d'un Philosophe fort éclairé, il n'y a rien au monde de plus pernicieux que la mer.

Elle est d'elle-même très-utile, répliqua Eugene ; & les choses qu'elle produit ne deviennent pernicieuses que par le mauvais usage que nous en faisons. Le Créateur l'a rendue féconde pour l'utilité de tous les peuples ; & il a voulu qu'elle eût plusieurs bras & plusieurs golphes, afin que s'entremêlant dans les terres fermes, elle nous apportât ses richesses jusques dans nos villes. C'est notre faute si nous abusons des biens qu'elle nous fait.

Populatio
morum at-
que luxuria
non aliunde
major quā ē
concharum
genere.

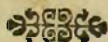
Plin. hist. nat.
lib. 9. cap.

34.

Ex tota re-
rum natura
damnosissi-
mum mare
est ; tot mo-
dis, tot men-
sis, tot pis-
cium saporibus,
quibus
pretia capi-
etium pe-
riculo fiunt.

Ibid.

Après ces paroles , Ariſte & Eugene ſe leverent ; & voyant la mer retirée , ils tournerent leurs pas vers le port dans le deſſein d'y voir un vaiſſeau nouvellement arrivé des Indes. En achevant leur promenade, ils ſ'entretinrent des lieux où l'on trouve l'ambre gris , où l'on pêche les perles & le coral. Ils parlerent des iſles que la providence conſerve au milieu de ces vaſtes & profonds abîmes , pour la commodité des voyageurs. Ils parlerent auſſi de l'ocean & de la mer Mediterranée ; des noms differens qu'on donne à l'un & à l'autre ſelon la diverſité de leurs côtes ou de leurs eaux. Ils n'oublierent pas la mer Glaciale , la mer Rouge , la mer Morte , la mer Pacifique ; & après avoir dit de tout cela ce qu'on a accoutumé d'en dire , ils conclurent qu'il n'y avoit rien de plus admirable dans la mer que la mer même.





LA
LANGUE FRANCOISE.

II. ENTRETIE N.



ARISTE & Eugene se trouverent si bien de leur premiere conversation, qu'ils retournerent dès le lendemain au bord de la mer. Après qu'ils se furent un peu écartés d'une compagnie que le beau tems avoit attirée à la promenade, & qui étoit composée des plus honnêtes gens de la ville; Si nous scavons bien la langue du pays, dit ariste, nous ne serions pas si solitaires que nous sommes. Un ami de votre sorte, répliqua Eugene, vaur toutes les compagnies du monde; & pour moi depuis que nous sommes ensemble, je ne me suis point encore avisé de faire réflexion sur la langue du pays, ni sur notre solitude.

Ce que vous dites est fort obligeant, repartit Ariste : mais après tout, ajouta-t-il, c'est une chose assez fâcheuse que de ne sçavoir point la langue d'un pays où l'on doit vivre quelque tems. Car outre qu'on ne peut entrer dans les sociétés agréables, ni être d'aucune partie de divertissement, on se trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de se faire bien entendre, & d'entendre bien les autres. Les truchemens, dit Eugene, peuvent nous servir en ces rencontres. Ne me parlez point de truchemens, répondit Ariste ; ils ne sont pas d'un si grand secours que vous pensez : la plupart de ces truchemens de profession ne sçavent presque pas la langue des étrangers auxquels ils servent d'interprètes : c'est pitié de voir comme ils alterent, & comme ils estropient, si j'ose parler ainsi, les choses qu'ils veulent faire entendre, & qu'ils n'entendent pas quelquefois eux-mêmes. De plus, c'est, ce me sem-

ble , une grande sujettion , que de ne parler jamais que par la bouche d'autrui ; car si vous perdez un moment votre interprète , il vaudroit autant que vous devinssiez tout d'un coup sourd & muet. Enfin , pour moi , comme je suis toujours dans le dessein de voyager , si j'avois quelque chose à demander à Dieu pour la commodité de la vie , je crois que je lui demanderois le don des langues , ou du moins un peu de genie de ce Postel si renommé au siecle passé par la connoissance des langues , & qui se vanta un jour en présence de Charles I X. de pouvoir aller sans truchement jusqu'au bout du monde.

Toutes vos raisons , dit Eugene , ne me donneront pas l'envie d'apprendre le Flamand : je laisse à votre Docteur ces connoissances infinies , qui l'ont fait passer de son temps pour un prodige. Je craindrois , poursuivit-il en riant , que si je venois à parler tant de for-

tes de langues , on ne me prît dans le monde pour un possédé. Au moins vous seriez bien aise , dit Ariste , que toutes les langues fussent réduites à une seule , & que tous les peuples s'entendissent comme nous entendons , & comme ils s'entendoient autrefois. Je n'en serois pas fâché , repliqua Eugene , pourvû que notre langue fût cette langue universelle , & que toute la terre parlât François. Vous avez raison de prendre ce parti-là , répondit Ariste : car parlant aussi-bien que vous faites , vous perdriez trop , si l'on ne parloit plus qu'Allemand ou bas Breton. Mais vous n'avez rien à craindre de ce côté-là , ajouta-t-il ; vous devez plutôt espérer que vos souhaits seront un jour accomplis. On parle déjà François dans toutes les Cours de l'Europe. Tous les Etrangers qui ont de l'esprit , se piquent de savoir le François : ceux qui haïssent le plus notre nation , aiment notre langue : dans le pays où nous

sommes , les personnes de qualité en font une étude particulière , jusqu'à négliger tout-à-fait leur langue naturelle , & à se faire honneur de ne l'avoir jamais apprise. Les dames de Bruxelles ne sont pas moins curieuses de nos livres que de nos modes : le peuple même , tout peuple qu'il est , est en cela du goût des honnêtes gens ; il apprend notre langue presque aussitôt que la sienne , comme par un instinct secret qui l'avertit malgré lui qu'il doit un jour obéir au Roi de France comme à son maître légitime.

C'est une chose fort glorieuse à notre nation , dit Eugene , que la langue Françoisse soit en vogue dans la capitale des Pays-bas , avant que la domination Françoisse y soit établie. La langue Latine a suivi les conquêtes des Romains ; mais je ne vois pas qu'elle les ait jamais précédés. Les nations que ces conquérans avoient vaincues , apprennent le Latin malgré elles ; au lieu

60 LA LANGUE FRANÇOISE.

que les peuples qui ne sont pas encore soumis à la France , apprennent volontairement le François. La gloire du Roi y contribue peut-être autant que celle de ses prédécesseurs. Les langues suivent d'ordinaire la fortune & la réputation des Princes. Les heureux succès de Charles-Quint firent que de son temps les beaux esprits d'Italie apprirent l'Espagnol ; & les grandes qualitez de François I. rendirent célèbre la langue Françoisise , lorsqu'elle étoit encore à demi barbare. Que doit faire présentement pour une langue polie & parfaite la grandeur d'un Monarque comme le nôtre , qui réunit en sa personne le bonheur de Charles-Quint & le mérite de François Premier ?

Mais pour revenir à ce que je disois , reprit Ariste , il n'y a gueres de pays dans l'Europe où l'on n'entende le François ; & il ne s'en faut rien que je ne vous avoue maintenant que la connoissance des

Bernardini
Parthenii
orat. pro lin-
gua latina.

II. ENTRETIEN. 61

langues étrangères n'est pas beaucoup nécessaire à un François qui voyage. Où ne va-t-on point avec notre langue ? C'est lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe, dit Eugene ; elle a cours parmi les sauvages de l'Amerique, & parmi les nations de l'Asie les plus civilisées.

Une lettre écrite d'Ispahan porte en termes exprès que la proposition qui a été faite depuis peu au Roi de Perse par les Ambassadeurs de notre incomparable Monarque pour l'établissement du commerce entre ce Royaume-là & la France, fait que les Persans étudient le François avec une ardeur incroyable. Je ne sçais même si les Chinois & les Japonois ne l'étudient pas aussi, depuis qu'il y a des François parmi eux. Quoi qu'il en soit, si la langue Française n'est pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me semble qu'elle merite de l'être. Car à la bien considérer dans la perse :

*Lettres des
pays étrangers,
page 80.*

62 LA LANGUE FRANÇOISE.

tion où elle est depuis plusieurs années , ne faut-il pas avouer qu'elle a quelque chose de noble & d'auguste , qui l'égale presque à la langue Latine , & la relève infiniment au dessus de l'Italienne & de l'Espagnole , les seules langues vivantes qui peuvent raisonnablement entrer en concurrence avec elle ?

J'avois cru jusqu'à cette heure , interrompit Ariste , que la majesté étoit le caractère de la langue Castillane. Croyez moi , reprit Eugene , il y a bien à dire entre la majesté & le faste , entre la fausse & la véritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous qu'il n'y a rien de plus pompeux que le Castillan : il n'a presque pas un mot qui n'enfle la bouche , & qui ne remplisse les oreilles : il donne de grands noms aux petites choses ; témoins ses *Maravedis* , ses *Pimpollos* , ses *Gusarapas* , ses *Relampagos* , ses *Palanquines* , & mille autres mots de cette nature. Il semble que les Es-

II. ENTRETEN. 63

pagnols parlent moins pour se faire entendre que pour se faire admirer ; tant leurs manières de parler sont hautes & magnifiques. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être persuadé de ce que je dis. J'en lisois un l'autre jour qui débute par une expression merveilleuse. *Que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* Cet *incomprehensibilidades* sonne bien haut : cela signifie en bon François , qu'un sage Prince doit se conduire de sorte que personne ne le penetre. L'Auteur Espagnol poursuit sur le même ton ; & pour dire que c'est une grande habileté de se faire connoître sans se laisser comprendre , il s'exprime ainsi : *Gran treta en el arte de entendidos ostentarse al conocimiento , pero nota la comprehensio.* Y a-t-il à votre avis de la grandeur & de la majesté à tout cela ? La noblesse d'une langue dépend-elle précisément du nombre des syllabes , & de l'enflure des paroles ? Est-on de plus belle taille

pour être monté sur des échasses ;
 A-t-on meilleure mine quand on
 a le visage bouffi ? Pour moi je
 n'entends jamais ces mots & ces
 expressions de la langue Castillane ,
 que je ne me souvienné du Mançana-
 nares. On diroit à entendre ce
 grand mot , que la riviere de Ma-
 drid est le plus grand fleuve du
 monde : & cependant ce n'est qu'un
 petit ruisseau qui est le plus sou-
 vent à sec ; & qui , si nous en
 croyons un Poëte Castillan , ne
 merite pas d'avoir un pont. Je me
 souviens des vers Espagnols , &
 vous ne ferez peut être pas fâché
 de les apprendre en passant.

Luis de
 Gongora.

*Duelete de esta puente Mançanares ,
 Mira que dize por ai la gente ,
 Que nos eres rio para media puente ,
 Y que ella es puente paro treinta ma-
 res.*

Voilà ce que c'est que le Mançana-
 nares , & voilà aussi à peu près ce
 que c'est que la langue Castillane.
 Des termes vastes & résonnans ; des
 expressions hautaines & fanfaron-

II. ENTRETIEN: 65

nes ; de la pompe & de l'ostentation par tout. Il n'en est pas de même de notre langue ; les mots sont d'une grandeur raisonnable , comme ceux de la langue Latine ; les expressions sont nobles & modestes tout ensemble ; elle fuit les façons de parler basses & les proverbes jusques dans le discours familier : mais elle abhorre aussi les termes empoullez , & le Phebus jusques dans le stile sublime. Elle a dequoi soutenir les matieres les plus fortes , & dequoi élever les plus foibles : le bon sens & la bien-séance l'accompagnent par tout. Enfin je trouve presque autant de difference entre elle & la langue Espagnole qu'il y en a entre une reine de théâtre qui doit toute sa majesté à la magnificence de ses habits ; & une véritable reine , laquelle a dans toute sa personne je ne sçais quel air majestueux qui la fait toujours paroître ce qu'elle est , quelque habit qu'elle porte , & quelque action qu'elle fasse. Vous

66 LA LANGUE FRANÇOISE.

sçavez ce que dit le Tasse de son Herminie habillée en Bergere, & occupée aux exercices de la vie champêtre.

*Non copre habito vil la nobil-
luce,*

*E quanto è in lei d'altero e di
gentile:*

*E fuor la maestà regia traluco
Per gli atti ancor de l'effercitio
humile.*

Mais la langue Italienne, dit Aristote, n'a rien de cette vaine grandeur & de cet orgueil que vous reprochez à la langue Espagnole.

Je l'avoue, reprit Eugene, mais avouez aussi qu'elle va dans une autre extrémité, & qu'elle tombe dans l'enjouement, en s'éloignant de la gravité & du faste. Y a-t-il rien de moins sérieux que ces diminutifs qui lui sont si familiers? Ne diroit on pas qu'elle ait dessein de faire rire avec ces *fanciullete*, *fanciullino*; *bambino*, *bambinello*, *bambinelluccio*; *huometto*, *huomicino*, *huomicello*; *dottoretto*, *dottorino*, *dot-*

II. ENTRETEN. 67

iorello, dottoruzzo, vecchino, vecchietto, vecchietino, vecchiuzzo, vecchiarello. Ajoûtez à cela les mêmes terminaisons qui reviennent si souvent, & qui font une rime perpétuelle dans la prose. Le discours est quelquefois tout en *A*, & quelquefois tout en *O*: ou du moins les *O* & les *A* se suivent de si près, qu'il étouffent le son des *I* & des *E*, qui de leur côté font aussi en quelques autres endroits une musique assez mal plaisante.

De plus, la langue Italienne aime extrêmement les jeux de paroles, les entitheses, & les descriptions: elle s'égaye, elle badine même quelquefois dans les matieres les plus graves & les plus solides. Je parle de l'Italien & de l'Espagnol, tels qu'ils sont présentement dans les Auteurs modernes qui ont de la réputation en Italie & en Espagne. Le François est exempt de tous ces défauts: il garde un juste temperament entre ces deux langues; comme il n'a rien

68 LA LANGUE FRANÇOISE.

de l'esprit orgueilleux de l'une, il n'a rien aussi du génie enjoué de l'autre. Les *fontelette*, *montagnette*, *oyselet*, *ruisselet*, qui étoient des délicatesses dans le stile de nos vieux Auteurs, ne se peuvent supporter dans le langage d'aujourd'hui; on se moqueroit bien maintenant d'un Poète qui diroit avec Belleau.

Le gentil Rossignolet

Doucelet,

Découpe dessous l'ombrage

Mille fredons babillards

fretillars

Au doux chant de son ramage.

De tous les diminutifs adjectifs qui ont été si en vogue autrefois, je n'en sçais pas un qui soit demeuré dans le bel usage. Nous avons horreur de *Mignardelette*, *blondelette*. Pour les substantifs, outre *cuvette*, *clochette*, & quelqu'autre terme de cette sorte, je ne sçache gueres qu'*amourette*, que nous ayons retenu. Car quoique *tablette*, *lancette*, & plusieurs autres mots de cette rime

II. ENTRETIEN. 69

ayent le caractère de diminutifs ils n'en ont pas la signification, non plus que *bassinet* & *mantelet*. Ainsi on ne dit pas une *tablette*, pour dire une petite table; ni une *lancette*, pour dire une petite lance. A la vérité, à prendre ces mots dans leur première origine, ils sont des diminutifs de *table* & de *lance*, mais à regarder ce qu'ils signifient maintenant selon l'usage, ils ne passent point pour des diminutifs dans la langue, non plus que *fleurette*, qui a perdu la signification propre, & qui n'a pas plus que celle que la galanterie lui a donnée. Je dis le même de *bassinet*, & de *mantelet*: on dit le *bassinet* d'un fusil, & le *mantelet* d'un carrosse; mais on ne dit pas *bassinet* pour dire un petit bassin, ni *mantelet* pour dire un petit manteau, si ce n'est en parlant de celui que les Evêques portent en des jours de cérémonie. Enfin, si nous avons quelques diminutifs d'une autre espèce, comme *aiglon*, *becassine*, *pigeonneau*, nous en avons

peu ; & nous n'avons pas la liberté d'en faire selon notre caprice , comme les Italiens qui en font autant qu'il leur plaît , & qui se plaisent tant à en faire.

Pour les rimes , notre langue ne les peut souffrir dans la prose ; & elle n'a pas de peine à les éviter , parce que les terminaisons de ses mots sont fort différentes.

Au reste , elle ne les évite pas seulement dans la chute des périodes , & dans la fin des membres qui composent les périodes ; elle les évite encore dans le commencement & dans la suite du discours : & Vaugelas a fort bien remarqué qu'il ne faut que deux ou trois mots qui aient un même son , pour rendre une période vicieuse. Mais la langue Françoisse ne se contente pas dans la perfection où elle est de rejeter les terminaisons tout-à-fait semblables ; elle se garde même de tout ce qui approche de la rime , & de ce qu'on appelle consonances, comme *amertume* & *fortune* ,

II. ENTRETIEN. 71

soleil & immortel. En quoi elle a peu de rapport , non seulement avec la langue Italienne , mais encore avec la langue Latine , qui affecte quelquefois ces sortes de rimes , jusqu'à s'en faire une espece d'ornement , qu'elle met au nombre de ses figures. Notre langue est encore ennemie du jeu des paroles , & de ces petites allusions que la langue Italienne aime tant.

A ce que je vois , dit Ariste , notre Langue est bien plus serieuse que je ne pensois. Elle l'est autant qu'elle le doit être , reprit Eugene : avec toute sa majesté elle est gaye & enjouée en de certaines rencontres ; mais il y a toujours de l'honnêteté , & même de la sagesse dans sa gayeté & dans son enjouement. Ses plaisanteries & ses débauches , si j'ose parler de la sorte , sont comme celles de ces personnes raisonnables , qui ne s'oublent jamais , & à qui rien n'échappe contre la bienséance , quelque liberté qu'elles se donnent.

72 LA LANGUE FRANÇOISE.

Dans nos bagatelles , dans nos folies ingénieuses , dans tout ce qu'on appelle jolies choses , que de noblesse , que d'élévation , que de bon sens ! Notre langue y est en quelque façon plus admirable que dans les grands ouvrages , où la matière la soutient ; où les choses donnent de la force & de la dignité aux paroles.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en notre langue , ajoutait-il , c'est qu'étant si noble & si majestueuse , elle ne laisse pas d'être la plus simple & la plus naïve langue du monde.

Vous voulez bien que pour vous faire mieux entendre ma pensée , je vous fasse souvenir que les langues n'ont été inventées que pour exprimer les conceptions de notre esprit ; & que chaque langue est un art particulier de rendre ces conceptions sensibles , de les faire voir , & de les peindre : de sorte que comme les talens des peintres sont divers , les génies des langues
le

II. ENTRETEN. 73

le sont aussi. Il y a des peintres qui excellent en portraits , & qui expriment jusqu'aux mœurs & aux sentimens des personnes qu'ils peignent. Il y en a d'autres , qui quelque habiles qu'ils soient , ont de la peine à attraper cet air qui distingue un visage de l'autre : leurs couleurs sont éclatantes , leurs traits sont hardis ; il y a de l'esprit & une grande beauté d'imagination en tout leur dessein : mais ils n'observent pas exactement toutes les proportions que la portraiture demande , & leurs portraits ne sont pas fort ressemblans. Il en est de même à peu près des langues : il y en a quelques-unes qui ne sont pas heureuses à peindre les pensées au naturel. Telle est entre autres la langue Espagnole. Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne sont , & va plus loin que la nature : car elle ne garde nulle mesure en ses métaphores ; elle aime passionnément l'hyperbole , & la porte jusqu'à l'excès. De sorte

74 LA LANGUE FRANÇ.

Lorenzo
Gracian.

qu'on pourroit dire que cette figure est la favorite des Castillans, comme on a dit que l'ironie étoit la favorite de Socrate. Leurs livres sont pleins de ces métaphores hardies, & de ces hyperboles excessives. Un de leurs plus célèbres Auteurs appelle un grand cœur, *un cœur geant, coraçon gigante*; & celui d'Alexandre, *un archicœur*, dans le coin duquel le monde que nous habitons étoit si à l'aise, qu'il y restoit encore de la place pour six autres. *Archicoraçon, pues cupo en un rincón del, todo este mundo holgadamente, dexando lugar para otros seis.*

Pedro Pa-
dilla.

Un bon Poëte de ce pays-là, dit froidement qu'il ne veut plus soupirer, parce qu'il craint que ses soupirs étant tout de feu n'embrasent le ciel, la terre, & la mer.

*Dexo de sospirar, por que recelo
Que siendo mis sospiros esparcidos;
Como del pecho salen encendidos
Abraſaran la tierra mar, y cielo.*

Voilà le genie Espagnol, La langue

II. ENTRETIEN. 75

Italienne ne réussit gueres mieux à copier les pensées. Elle n'enfle peut être pas tant les choses , mais elle les embellit davantage. Elle songe plus à faire de belles peintures que de bons portraits ; & pourvû que ses tableaux plaisent , elle ne se soucie pas trop qu'ils ressemblent Elle est de l'humeur de ces peintres fantasques , qui suivent bien plus leur caprice qu'ils n'imitent la nature : ou pour mieux dire , ne pouvant parvenir à cette imitation , en quoi consiste la perfection des langues , aussi-bien que celle de la peinture , elle a recours à l'artifice , & fait à peu près comme cet apprenti , qui ne pouvant exprimer les charmes & les traits d'Helene , s'avisa de mettre beaucoup d'or à son tableau ; ce qui fit dire à son maître , qu'il l'avoit fait riche , ne l'ayant pû faire belle. Car cette langue ne pouvant donner aux choses un certain air qui leur est propre , elle les orne & les enrichit autant qu'elle peut. Mais

Dij

76 *LA LANGUE FRANÇOISE.*

ces ornemens & ces enrichissemens ne sont pas de véritables beautés. Toutes ces expressions Italiennes si fleuries & si brillantes , sont comme ces visages fardez , qui ont beaucoup d'éclat , & qui n'ont rien de naturel. Il est vrai que ces belles expressions ont de quoi surprendre , & même quelquefois de quoi plaire : mais après tout , ce sont de fausses beautés ; & pour peu qu'on ait les yeux bons , on ne s'en laisse pas éblouir.

Il y a d'autres langues qui représentent naïvement tout ce qui se passe dans l'esprit ; & entre celles qui ont ce talent , il me semble que la langue Françoisse tient le premier rang , sans en excepter la Grecque & la Latine. Il n'y a qu'elle à mon gré , qui sçache bien peindre d'après nature , & qui exprime les choses précisément comme elles sont. Elle n'aime point les exagérations , parce qu'elles altèrent la vérité ; & c'est pour cela sans doute qu'elle n'a point de ces

II. ENTRETEN. 77

termes qu'on appelle *superlatifs*, non plus que la langue Hebraïque. Car *Grandissime*, *Bellissime*, *Habilissime*, dont les Provinciaux, & même quelques gens de la Cour se servent, ne sont point François; & pour *Illustrissime*, *Serenissime*, *Réverendissime*, *Généralissime*, ce sont des termes établis, pour marquer les qualitez des personnes, & non pas pour exagérer les choses.

Notre langue n'use aussi que fort sobrement des hyperboles, parce que ce sont des figures ennemies de la verité: en quoi elle tient de notre humeur franche & sincere, qui ne peut souffrir la fausseté & le mensonge.

Pour la métaphore, elle ne s'en sert que quand elle ne peut s'en passer; ou que les mots métaphoriques sont devenus propres par l'usage. Sur-tout elle ne peut supporter les métaphores trop hardies: & nous ne sommes plus au temps du *zenit* de la vertu, du *solstice* de l'honneur, & de l'*apogée* de la

gloire. Comme les jeunes personnes , quelque bien faites qu'elles soient , ne plaisent point aux honnêtes gens , si elles n'ont de la retenue & de la pudeur ; les métaphores les plus agréables ne font point au gré de notre langue , si elles ne sont fort modestes. Elle choisit bien celles dont elle use : elle ne les tire pas de trop loin , & ne les pousse pas trop loin aussi : elle les conduit jusqu'à un terme raisonnable : en quoi elle est encore bien différente de ses voisines , qui portent toujours les choses à l'extrémité. Car , par exemple , si elles s'embarquent une fois en amour , elles ne manquent pas de prendre aussitôt pour phare le flambeau de l'amour même ; & pour étoile polaire , les yeux de la Beauté dont elles parlent : elles font voler les desirs à pleines voiles à la faveur du vent de l'esperance : elles agitent le navire de l'ame des tourbillons de la crainte : & c'est grand hazard si elles ne le font

échouer à la fin contre le rocher d'un cœur insensible.

Ces métaphores continuées de la sorte , ou ces allegories , dont les Espagnols & les Italiens font leurs délices , sont des figures extravagantes parmi nous. Au reste , notre langue est si réservée dans l'usage des métaphores , qu'elle n'ose employer celles qui sont un peu fortes , si elle ne les adoucit par : *si j'ose dire ; pour parler ainsi ; pour user de ce terme ; s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte.*

Ce qu'il y a de remarquable en ceci , & ce qui fait voir plus que tout le reste la simplicité de la langue Françoisse ; c'est que sa poésie n'est gueres moins éloignée que sa prose , de ces façons de parler figurées & métaphoriques. Les vers ne nous plaisent point s'ils ne sont naturels. Nous avons fort peu de mots poétiques ; & le langage des poètes François n'est pas comme celui des autres poètes fort différent du commun langage. Nos Mu-

30 *LA LANGUE FRANÇOISE*

ses , bien loin d'être libres & emportées comme celles d'Italie & d'Espagne , sans parler ici ni des Grecs , ni des Latins : nos Muses , dis-je , sont si sages & si retenues , qu'elles ne se permettent aucun excès. Elles n'ont garde de s'abandonner à cette fureur , qui toute divine qu'elle est , fait dire aux autres assez souvent bien des folies. Ne seroit-ce point pour cela , dit Aristote , que les poëtes épiques ne réussissent pas tant en notre langue ? Car comme ces sortes d'ouvrages demandent beaucoup de feu & d'entousiasme , des imaginations hardies , des expressions poëtiques , & fort élevées au dessus de la prose ; il se peut bien faire que le génie de la langue Françoisse ne s'accordant gueres avec tout cela , nos plus excellens poëtes ne peuvent parvenir en ce genre de poésie à la perfection où les Grecs , les Latins , & les Italiens mêmes sont parvenus. Quoi qu'il en soit , reprit Eugene , il est certain que le

stile métaphorique n'est bon parmi nous ni en prose ni en vers.

Si cela est, dit Ariste, ceux qui n'appellent jamais les choses par leur nom, & qui ne parlent que par métaphore, ne parlent pas trop bien François. Ils sont aussi éloignez du caractère de notre langue, repliqua Eugene, que les masques qui courent les rues pendant le carnaval avec des habillemens bizarres, sont éloignez de nos modes.

Mais comme la langue François se aime fort la naïveté, poursuivit-elle, elle ne hait rien tant que l'affectation. Les termes trop recherchés, les phrases trop élégantes, les périodes même trop compassées lui sont insupportables. Tout ce qui sent l'étude, tout ce qui a l'air de contrainte, la choque; & un stile affecté ne lui déplaît gueres moins, que les fausses Précieuses déplaisent aux gens de bon goût, avec toutes leurs façons & toutes leurs mines. Elle n'affecte ja-

§2 LA LANGUE FRANÇOISE.

mais rien ; & si elle étoit capable d'affecter quelque chose , ce seroit un peu de négligence ; mais une négligence de la nature de celle qui sied bien aux personnes propres , & qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierrieres , & tous les autres ajustemens.

Bella ancor, ch'incolta.

Sçavez-vous bien que notre langue souffriroit plutôt des barbarismes que des afféteries ; & qu'un Allemand qui écorche le François nous fait moins de peine qu'un faux bel-esprit qui ne dit que de beaux mots ?

A ce compte, répartit Ariste, ceux qui raffinent éternellement sur le langage , sont bien ridicules. Ils le sont encore plus que vous ne pensez , répliqua Eugene : & pour moi je ne sçache rien qui dégoûte davantage les personnes raisonnables , que le jargon de certaines femmes qui se servent à toute heure d'expressions extraordinaires , & qui dans une conversation disent cent

II. ENTRETIEN. 83
fois un mot qui ne fera que de naître,

Pour plaire, ajouta-t-il, il ne faut point avoir trop envie de plaire, & pour parler bien François, il ne faut point vouloir trop bien parler. Le beau langage ressemble à une eau pure & nette qui n'a point de goût, qui coule de source, qui va où sa pente naturelle la porte; & non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des grands, & qui y font mille différentes figures. Car la langue Françoisse hait encore tous les ornemens excessifs: elle voudroit presque que ses paroles fussent toutes nues pour s'exprimer plus simplement; elle ne se pare qu'autant que la nécessité & la bienséance le demandent.

*D'alta beltà, ma sua belta non cura;
O tanto sol quant'honestà s'en fregi.*

Cette simplicité qu'elle cherche lui fait haïr la composition des mots. Elle ne sçait ce que c'est que de faire un mot d'un nom & d'un

84 LA LANGUE FRANÇOISE.

verbe , ou de deux noms joints ensemble. Le sommeil *charme-souci* ; le ciel *porte-flambeaux* ; le vent *chasse-nue* ; l'abeille *suce-fleurs* ; les fleurs *soûëfve-flairantes* ; les Dieux *chevre-pieds* ; sont des dictions monstrueuses dans le langage moderne. Il y a long-temps que nous avons banni toutes ces sortes d'adjectifs de notre prose & de nos vers. Et pour les substantifs , il n'est demeuré , ce me semble , que *creve-cœur* , *boute-feu* , & quelques autres en petit nombre qu'on a jugé nécessaires. Que si notre langue n'a rien en cela du génie de la langue Grecque , qui doit ses principales beautés à la composition , elle a beaucoup du génie de la langue Hébraïque , qui n'a presque point de composé.

Sa simplicité paroît aussi en ce qu'elle fuit avec beaucoup de soin , ce qu'on appelle communément *phrases*. Les expressions simples & communes lui sont les plus agréables : & pour les phrases dont elle

II. ENTRETIEN. 85

use elle veut que les termes qui les composent soient propres & bien choisis ; qu'il y ait de la proportion entre eux ; qu'ils soient faits en quelque façon l'un pour l'autre ; & que leur alliance soit autorisée par l'usage. De sorte qu'il n'y a rien de plus contraire à la pureté du langage que de ne pas bien assembler ces termes ; ni rien de plus aisé, que de faire une méchante phrase de deux bons mots.

Ce que vous dites , ajouta Aristote , me fait souvenir d'une illustre Personne à qui notre siècle doit une partie de sa politesse , & qui n'a pas peu contribué à l'embellissement de notre langue. On lui montra un jour je ne sçais quelle piece Françoisse , où les regles de la pureté dont nous parlons , n'étoient pas fort bien observées ; & on lui demanda son sentiment sur quelques phrases particulieres. *Ces mots-là* , dit-elle en souriant , *sont* , *je crois* , *bien étonnez de se voir en-*

semble : car apparemment ils ne s'y sont jamais vûs.

Mais pour vous dire tout ce que je pense de la naiveté de notre langue, continua Eugene, il faut que je vous dise une remarque que j'aye faite il y a long-tems, & qu'un homme de mérite a faite aussi dans ses belles dissertations des *Avantages de la langue Françoisse sur la langue Latine*. C'est que la langue Françoisse est peut-être la seule qui suive exactement l'ordre naturel, & qui exprime les pensées en la maniere qu'elles naissent dans l'esprit. Je vous prie de m'entendre. Les Grecs & les Latins ont un tour irrégulier : pour trouver le nombre & la cadence qu'ils cherchent avec tant de soin, ils renversent l'ordre dans lequel nous imaginons les choses; ils finissent le plus souvent leurs periodes par où la raison veut qu'on les commence: le nominatif qui doit être à la tête du discours selon la regle du bon sens, se trouve

presque toujours au milieu ou à la fin.

Les Italiens & les Espagnols font à peu près le même : l'élégance de ces langues consiste en partie dans cet arrangement bizarre, ou plutôt dans ce desordre & cette transposition étrange de mots. Il n'y a que la langue Françoisse qui suive la nature pas à pas, pour parler ainsi ; & elle n'a qu'à la suivre fidèlement, pour trouver le nombre & l'harmonie que les autres langues ne rencontrent que dans le renversement de l'ordre naturel.

La merveille, est que dans la Poësie même, où toutes les langues ont plus de liberté, elle garde de cet ordre autant qu'elle peut. Elle ne condamne pas à la vérité dans un poëme heroique les transpositions legeres, qui donnent aux vers de la grace & de la force : mais elle condamne dans toutes sortes de poësies les transpositions violentes, & qui rendent les vers rudes & obscurs,

Votre remarque est judicieuse, & bien fondée, répondit Ariste. Mais n'avez-vous point aussi remarqué, poursuivit-il, que de toutes les prononciations, la nôtre est la plus naturelle & la plus unie. Les Chinois, & presque tous les Peuples de l'Asie chantent; les Allemands rallent; les Espagnols déclament; les Italiens soupirent; les Anglois sifflent. Il n'y a proprement que les François qui parlent: & cela vient en partie de ce que nous ne mettons point d'accens sur les syllabes qui précèdent la pénultième: car ce sont ces sortes d'accents, qui empêchent que le discours ne soit continué d'un même ton.

Mais d'où vient, pensez-vous, dit Eugene, que les femmes en France parlent si bien? N'est-ce pas parce qu'elles parlent naturellement & sans nulle étude? Il est vrai, reprit Ariste, qu'il n'y a rien de plus juste, de plus propre, & de plus naturel que le langage de

la plûpart des femmes Françoises. les mots dont elles se servent semblent tout neufs & faits exprès pour ce qu'elles disent , quoiqu'ils soient communs : & si la nature elle-même vouloit parler , je crois qu'elle emprunteroit leur langue pour parler naïvement.

Disons encore , ajouta Eugene ; que la langue Françoisse a un talent particulier pour exprimer les plus tendres sentimens du cœur. Cela paroît jusques dans nos chansons , qui sont si passionnées & si touchantes ; & où le cœur a bien plus de part que l'esprit , quoiqu'elles soient infiniment spirituelles , au lieu que la plûpart des Italiennes & des Espagnoles sont pleines de galimathias & de Phebus ; le soleil & les étoiles ne manquent gueres d'y entrer. Je dirois presque que notre langue est la langue du cœur , & que les autres sont plus propres à exprimer ce qui se passe dans l'imagination , que ce qui se passe dans l'ame. Le cœur ne sent

point ce qu'elles disent , & elles ne disent point ce que le cœur sent.

Cette naïveté qui est le propre caractère de notre langue , est accompagné d'une certaine clarté que les autres langues n'ont point. Il n'y a rien de plus opposé au langage d'aujourd'hui , que les phrases embarrassées ; les façons de parler ambiguës ; toutes les paroles qui ont un double sens ; ces longues parenthèses qui rompent la liaison des choses ; le mauvais arrangement des mots , lorsqu'on ne garde pas bien l'ordre naturel dont nous parlions tout à l'heure , & qu'on met quelques termes entre ceux qui se suivent naturellement.

Il faut avouer , dit Ariste , que les transpositions font un étrange embarras dans les autres langues. L'obscurité de leurs Auteurs vient de là en partie : on a souvent de la peine à en démêler le sens , parce que le sens & les paroles ne s'accordent pas. Ainsi je comprends ai-

II. ENTRETIEN. 91

fement que notre construction régulière ne contribue pas peu à la netteté du stile, & à la clarté du discours. C'est aussi pour l'amour de cette clarté & de cette netteté, que notre langue répète quelquefois les mêmes mots; qu'elle n'oublie jamais les articles qui ôtent l'équivoque & qui déterminent le sens.

Mais ce que j'admire le plus en elle, dit Eugene, c'est qu'elle est claire sans être trop étendue. Il n'y a peut-être rien qui soit moins à son goût que le stile Asiatique. Elle prend plaisir à renfermer beaucoup de sens en peu de mots. La brièveté lui plaît; & c'est pour cela qu'elle ne peut supporter les périodes qui sont trop longues, les épithètes qui ne sont point nécessaires, les purs synonymes qui n'ajoutent rien au sens, & qui ne servent qu'à remplir le nombre. En quoi elle me semble plus exacte que la Langue Latine même, qui ne hait pas les synonymes, ni les

92 *LA LANGUE FRANÇOISE.*

longues périodes : & en cela elle est aussi bien différente de la Langue Grecque , qui outre les synonymes & les longues périodes , a tant d'épithetes inutiles , & tant de particules superflues. Le premier soin de notre langue est de contenter l'esprit , & non pas de chatouiller l'oreille. Elle a plus égard au bon sens qu'à la belle cadence. Je vous le dis encore une fois , rien ne lui est plus naturel qu'une brièveté raisonnable. Et cela est fondé en quelque façon sur notre humeur : car le langage suit d'ordinaire la disposition des esprits ; & chaque nation a toujours parlé selon son genie. Les Grecs qui étoient gens polis & voluptueux , avoient un langage délicat & plein de douceur. Les Romains qui n'aspiroient qu'à la gloire , & qui sembloient n'être nez que pour gouverner , avoient un langage noble & auguste : ce qui a fait dire à un

*S. Gregor.
Thaum. Orat.
paneg. ad Orig.*

Pere de l'Eglise que la Langue Latine est une langue fiere & im-

périeuse, qui commande plutôt qu'elle ne persuade. Le langage des Espagnols se sent de leur gravité, & de cet air superbe qui est commun à toute la nation. Les Allemans ont une langue rude & grossière; les Italiens en ont une molle & effeminée, selon le tempérament & les mœurs de leur pays. Il faut donc que les François qui sont naturellement brusques, & qui ont beaucoup de vivacité & de feu, ayent un langage court & animé, qui n'ait rien de languissant. Aussi nos Ancêtres qui étoient plus prompts que les Romains, accourcirent presque tous les mots qu'ils prirent de la langue Latine; & pour les monosyllabes qui ne peuvent être abrégés, ou ils n'y changerent rien du tout, ou ils les changerent en d'autres monosyllabes: ainsi ils conserverent *si*, *non*, *plus*, *tu*, *es*, *est*, & ils firent de *me*, *te*, *vos*, *nos*, *moi*, *toi*, *vous*, *nous*.

Au reste nous avons trouvé le

94 LA LANGUE FRANÇOISE.

secret de joindre la brieveté, non seulement avec la clarté, mais encore avec la pureté & la politesse.

Les autres langues ne s'accoutument gueres d'un stile coupé. Seneque & Tacite qui donnent dans ce stile là, & qui abandonnent tout à fait celui de Cicéron & de Titus Live, n'ont pas toute la pureté ni toutes les graces de leur langue. Thucydide, qui est de tous les Historiens Grecs le plus serré & le plus précis, n'est pas seulement obscur d'ordinaire, mais encore, si

*In judicio de
Thucyd.*

nous nous en rapportons à Denys d'Halicarnasse, il se sert quelquefois de façons de parler assez vicieuses. Parmi les Italiens, le Malvezzi qui a une maniere d'écrire concise & sententieuse, n'écrit pas selon les régles de l'Académie *della Crusca*. Pour les Espagnols, vous sçavez que tous les Auteurs sont diffus; & que leur langue demande une grande étendue de pensées & de paroles. Mais parmi nous, ceux qui écrivent le mieux ont un

II. ENTRETEN. 95

stile également ferré & poli : ils joignent dans le François la pureté de César & la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque chose de celles des Oracles ; sans en avoir l'obscurité ni l'embaras, elles en ont la brieveté & la force. Ce caractère paroît admirablement dans quelques ouvrages de Balzac , de Voiture , de Sarasin & de Costar. Voilà un des plus considérables avantages de notre langue sur toutes les autres , & particulièrement sur la Langue Castillane.

Vraiment , dit alors Ariste , si Charles-Quint revenoit au monde , il ne trouveroit pas bon que vous missiez le François au - dessus du Castillan , lui qui disoit que s'il vouloit parler aux Dames , il parleroit Italien ; que s'il vouloit parler aux hommes , il parleroit François ; que s'il vouloit parler à son cheval , il parleroit Allemand ; mais que s'il vouloit parler à Dieu , il parleroit Espagnol. Il devoit dire

sans façon, reprit Eugene, que le Castillan étoit la langue naturelle de Dieu, comme le dit un jour un sçavant Cavalier de ce pays-là, qui sôû tint hautement dans une bonne compagnie, qu'au Paradis terrestre le serpent parloit Anglois; que la femme parloit Italien; que l'homme parloit François; mais que Dieu parloit Espagnol. Plût à Dieu, répartit Ariste, que les choses se fussent passées de la sorte. Car enfin si le serpent & Eve eussent parlé deux langages differens, peut-être qu'ils ne se seroient pas entendus: mais par malheur pour nous, ils ne s'entendirent que trop bien; & c'est ce qui me fait un peu douter de la verité de l'histoire.

Après tout, continua Eugene, Charles-Quint avoit une grande idée de notre langue: il la croyoit propre pour les grandes affaires, & il l'appelloit *langue d'Etat*, selon le témoignage du Cardinal du Perron. C'est peut-être pour cela qu'il lui fit l'honneur de se servir d'elle dans

II. ENTRETEN. 97

dans la plus célèbre action de la vie. L'histoire des guerres de Flandres nous apprend qu'il parla François aux Etats de Bruxelles, en remettant tous ses Royaumes entre les mains de Philippe II. Mais accordons à l'Empereur & au Cavalier Castillan, repartit Ariste, que leur langage est le langage des Dieux, pourvû qu'ils nous accordent que le nôtre est le langage des hommes raisonnables qui n'ont rien de grossier & de barbare.

Voilà en deux mots le portrait de notre langue, repliqua Eugene, j'ajoute seulement, pour expliquer votre pensée, que le François est infiniment éloigné de la rudesse de toutes les langues du Nord, dont la plûpart des mots écorchent le gozier de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui écoutent. Ces doubles *W*, ces doubles *ff*, ces doubles *kk*, qui regnent dans toutes ces langues-là, toutes ces consonnes entassées les unes sur les autres sont horribles à prononcer, & ont un son qui fait peur.

E

*Sirada de
Bello Belgica
lib. I.*

Le mélange des voyelles & des consonnes dans le François fait un effet tout contraire. Nous n'avons point d'aspiration forte, ni aucune de ces lettres que les doctes nomment *Gutturales*. Il n'y a rien de plus agréable à l'oreille que notre *e* muet, que toutes les autres langues n'ont point, & qui finit la plûpart de nos mots. Il fait les rimes féminines qui donnent une grace singulière à notre poésie. Nous prononçons l'*u* doucement & comme une simple voyelle, au lieu que les étrangers le prononcent comme *ou*, qui a un son bien plus rude. Nous avons de la peine à souffrir la rencontre des voyelles qui ne se mangent point, quand elle a quelque chose de choquant; & nous avons mieux aimé établir un solecisme, en disant *mon ame*, *mon épée*, que de dire, selon les règles de la Grammaire, *ma ame*, *ma épée*. En prononçant plusieurs mots, nous changeons *oi* en *e*, pour en rendre la prononciation plus aisée & plus coulante. Ainsi, quel-

que nous écrivions *paroître*, *faisoit*,
croissance, nous prononçons *parêtre*,
fais t, *créance*.

Ajoutez à cette douceur des lettres & des mots, le nombre & la cadence des périodes. Car quoique notre langue ait plus égard au sens qu'à la cadence, comme je disois tout à l'heure, elle ne laisse pas d'être aussi nombreuse que les langues anciennes. Il y a dans le stile de nos bons Auteurs je ne sçais quoi d'harmonieux qui flatte l'esprit & l'oreille en même temps; si-bien que la langue Françoisse a tout ensemble la majesté de la langue Latine, & la douceur de la langue Grecque.

Mais parce que les musiques trop douces ne plaisent gueres, & que les grandes délicatesses sont insipides; notre langue a soin d'éviter dans la prose les cadences trop mesurées, les vers ou les demi-vers qui se suivent, les chutes molles & languissantes à la fin des périodes. Ses paroles ne sont pas toutes de soye, comme celles dont un sage

politique vouloit qu'on se servît en parlant aux Princes ; ni toutes de miel , comme celles d'un Auteur Grec , qui a été appelé pour cela , *voix de miel* , & *langue de miel*. Ce qu'elle a de doux & de délicat est soutenu par ce qu'elle a de fort & de mâle. Ainsi elle n'a ni la dureté de la langue Allemande , ni la mollesse de la langue Italienne : & on peut la comparer à ces anciennes Heroïnes qui avoient toute la douceur de leur sexe , & toute la force du nôtre ; & qui de plus n'étoient pas moins chastes que vaillantes. Car c'est encore par là que notre langue leur ressemble.

Quoique nos mœurs ne soient peut-être pas plus pures que celles de nos voisins , notre langue est beaucoup plus chaste que les leurs , à prendre ce mot dans sa propre signification. Elle rejette non seulement toutes les expressions qui blessent la pudeur & qui salissent tant soit peu l'imagination , mais encore celles qui peuvent être mal interprétées : la pureté va jusques

II. ENTRETIEN. 101

au scrupule comme celle des personnes qui ont la conscience tendre , & auxquelles l'ombre même du mal fait horreur ; de sorte qu'un mot cesse d'être du bel usage , & devient barbare parmi nous , dès qu'on lui peut donner un mauvais sens. L'Italien & l'Espagnol n'ont garde d'être si severes ni si scrupuleux.

Je conclus de tout ce que nous avons dit jusqu'à cette heure , poursuit Ariste , que les trois langues modernes qui ont le plus de vogue dans le monde , n'ont gueres de rapport l'une avec l'autre. Il est vrai , dit Eugene , que leurs caracteres sont aussi differens , que si elles n'avoient pas la même origine. Car pour vous dire encore un mot là-dessus , & pour vous exprimer par des comparaisons sensibles tout ce que je pense de ces trois langues , qui viennent toutes trois du Latin comme de leur source : l'Espagnol , à mon avis , ressemble à ces fleuves dont les eaux sont toujours grosses & agitées , qui ne demeurent gueres renfermez dans

leur lit, qui se débordent souvent ; & dont les débordemens font un grand bruit & un grand fracas. L'Italien est semblable à ces ruisseaux qui gazouillent agréablement parmi les cailloux , qui serpentent dans des prairies pleines de fleurs , qui s'enflent néanmoins quelquefois jusqu'à inonder toute la campagne. Mais la langue Françoise est comme ces belles rivières qui enrichissent tous les lieux par où elles passent , qui sans être ni lentes ni rapides roulent majestueusement leurs eaux , & ont un cours toujours égal.

Mais puisque la langue Latine , reprit Ariste , est la mere de ces trois langues ; ne pouvons-nous pas dire encore que ce sont trois sœurs qui ne se ressemblent point , & qui ont des inclinations fort contraires , comme il arrive souvent dans les familles ? Je ne vous dirai pas précisément laquelle des trois est l'aînée ; car le droit d'aînesse n'y fait rien , & nous voyons tous les jours des cadettes qui va-

lent bien leurs aînées. Ainsi , pour ne parler que de leurs genies , sans rien décider de leur naissance , il me semble que la Langue Espagnole est une orgueilleuse qui le porte haut , qui se pique de grandeur , qui aime le faste & l'excès en toutes choses. La Langue Italienne est une coquette toujours parée & toujours fardée , qui ne cherche qu'à plaire , & qui se plaît beaucoup à la bagatelle. La Langue Françoisise est une prude , mais une prude agréable , qui toute sage & toute modeste qu'elle est , n'a rien de rude ni de farouche. C'est une fille qui a beaucoup de traits de sa mere , je veux dire de la Langue Latine. Je n'entends pas par la Langue Latine , la langue qu'on parloit au temps de Neron , & sous les autres Empereurs qui le suivirent : j'entends celle qu'on parloit au temps d'Auguste , dans le siècle de la belle Latinité ; & je dis que notre langue , dans la perfection où elle est , a beaucoup de rapport avec la Langue Latine de ce temps - là.

Pour peu qu'on les examine toutes deux , on verra qu'elles ont le même genie & le même goût ; & que rien ne leur plaît tant qu'un discours noble & poli , mais pur , simple , naturel & raisonnable.

Je croyois , dit Ariste , que la Langue Italienne eût plus de conformité avec la Langue Latine que la nôtre. Car outre qu'elle a retenu la plupart des terminaisons Latines , elle a succédé dans toute l'Italie à la Langue des anciens Romains. Si j'osois vous dire ma pensée là-dessus , répondit Eugene , je vous dirois qu'il n'y a peut-être rien de plus opposé au langage de Cesar & de Cicéron , que celui qu'on parle maintenant à Rome ; & que comme les Italiens sont un peu différens de ces illustres Romains qui étoient autrefois les maîtres du monde , l'Italien n'a pas trop de convenance avec cette fameuse Langue Romaine , qui étoit la langue de l'Empire sous le regne des premiers Césars. La langue qu'on parle présentement en Italie ,

est d'autant moins semblable à celle de l'ancienne Rome, qu'elle en est une corruption plus sensible; & si elle lui ressemble en quelque chose, ce n'est pas tant, comme une fille ressemble à sa mere, que comme les singes ressemblent à l'homme, sans avoir rien de ses qualitez ni de sa nature. Cet ombre de ressemblance est un défaut plutôt qu'une perfection. Les singes seroient moins difformes & moins ridicules, s'ils ne nous ressembloient point du tout. Ce n'est pas dans les terminaisons & précisément dans les mots, que la Langue Françoisse est conforme à la langue du siecle d'Auguste; c'est particulièrement dans le stile & dans ce caractère de majesté, de politesse, de pureté & de bon sens qui se remarque aux Auteurs de ce tems-là, & aux bons Ecrivains de celui-ci.

Je pourrois ajoûter que notre langue est capable de toutes choses, aussi-bien que la Latine & la Grecque. Nous avons non seulement des Lettres, des Pieces de Théâtre

& des Satires qui valent bien celles des Grecs & des Romains, mais aussi des Harangues, des Panegyriques & des Pladoyers, qui approchent assez de l'éloquence d'Athènes & de Rome; & si nous n'avons point encore d'Histoire générale qui vaille celle de Tite Live, ni de Poème Epique qui soit de la force de l'Enéide, j'ose dire, quoi que vous en pensiez, que ce n'est pas tant la faute de la langue que celle de Historiens & des Poëtes. Si tel que je connois avoit entrepris d'écrire l'histoire de France, & de composer un poème héroïque; peut être que nous égalerions les anciens, & que nous aurions en un même Auteur notre Tite-Live & notre Virgile.

Erasme n'avoit pas si bonne opinion de notre langue que vous, dit Ariste, lui qui disoit que quand il vouloit parler d'une matiere solide, il parloit Latin; mais que quand il vouloit parler de bagatelles, il parloit François ou Hollandois. Je pourrois vous répondre, reprit Eu-

Ad garriendum de quibilibet nugis, sufficit mihi sermo Gallicus, aut Batavicus.
Erasmi in Ciceroniano,

gene, que notre langue n'étoit pas dans la perfection où elle est, lorsqu'Erasme a dit cela. Mais j'aime mieux dire qu'un étranger n'est pas un bon juge de ces sortes de choses; qu'un Hollandois a bien la mine de confondre le François avec le Wallon; & qu'un homme qui a fait le procès au maître de la langue Latine, ne doit pas être écouté quand il parle mal de la nôtre.

Après tout, repartit Ariste, notre langue étant aussi pauvre qu'elle est, je ne sçais comment vous osez la faire tant valoir, & la mettre en parallele avec la Latine que Ciceron estime plus riche que la Grecque. Croyez-moi, répliqua Eugene, la langue François n'est pas si pauvre que l'on pense. Ceux qui se plaignent de sa pauvreté, devroient peut-être se plaindre de leur ignorance, ou de la sterilité de leur esprit. Car enfin elle est abondante en toutes sortes de termes & de façons de parler: elle en a pour le discours familier, & pour l'éloquence, pour le stile mediocre,

Ita sentio, ac sæpe disserui, Latinam linguam non modò non inopem, sed locupletiore esse quàm Græcam. Cic. 1. de finibus.

& pour le stile sublime ; pour le sérieux, & pour le burlesque, pour la chicane même, & pour les affaires. On ne demeure jamais court, on exprime tout ce qu'on veut en notre langue quand on la sçait bien.

Il n'y a point d'art dont nous n'ayons les mots propres : mais il y en a deux dont les François seuls semblent avoir une connoissance parfaite, selon la remarque d'un sçavant homme du siècle passé. Ces deux arts sont la Venerie & la Fauconnerie. Comme les François s'y sont adonnez de tout tems plus que les autres nations, & que nos Rois y ont toujours pris plaisir, parce que ce sont des divertissemens nobles & des exercices qui servent d'apprentissage à la Guerre ; la Langue Françoisse a des mots singuliers, pour exprimer tout ce qui regarde l'un & l'autre. Les anciennes langues ont fort peu de termes de Venerie, en comparaison de la nôtre : les Italiens & les Espagnols ne font que bégayer au prix de nous, quand ils parlent de la

II. ENTRETEN. 109

chasse des bêtes fauves. Pour la Fauconnerie, elle a été inconnue aux Grecs & aux Latins, de la maniere dont nous la pratiquons. Tous leurs livres ne peuvent pas seulement fournir un mot propre pour la nommer, bien loin de nous en apprendre tous les termes. La plupart des langues étrangères sont assez pauvres en ces sortes de mots, Il n'y a proprement que la Langue Françoisse qui ait de quoi parler à fond d'un exercice si divertissant & si noble; & cela vient apparemment de ce que les François ont inventé ou du moins perfectionné cet art qui étoit en vogue dans la France dès le tems de Chilperic, au rapport de Gregoire de Tours, & dont la noblesse Françoisse a toujours fait une profession particulière, témoin le proverbe ancien :

*D'oiseaux, de chiens, d'armes,
d'amours,*

Pour un plaisir mille douleurs.

Témoin encore le vieux *Roman des Oiseaux*, composé par Gaces de la Vigne, Gentilhomme de mérite,

qui florissoit sous le regne de Philippe de Valois ; sans parler du livre de Gaston Phebus , où toutes les choses qui appartiennent à la chasse de l'oiseau , sont décrites si exactement. Notre langue a profité plus que vous ne pensez , de ces exercices. Car certains termes propres de la Venerie & de la Fauconnerie ont été transportez ailleurs fort élégamment , comme *suivre les traces* , *être aux abois* , *rendre les derniers abois* , *prendre l'essor* , *leurrer* , *leurrer* , *prendre le change* , *réclamer*. Sçavez - vous bien que le mot de *niais* se dit proprement du faucon , ou d'un autre oiseau de proye qui n'a point encore volé , & qui a été pris au nid ? *Hagard* est opposé à *niais* en langage de chasse , quoique dans le langage ordinaire il signifie quelque autre chose que *déniaisé*. Sçavez - vous encore bien que *débonnaire* est un mot tiré de cet art , & qu'il vient , selon Henri Etienne , de *Bonne* & d'*Aire* , qui signifie le nid de l'oiseau , comme qui diroit de bon lieu ;

II. ENTRETIEN. III

de bonne naissance, & de bon naturel : Je ne vous dis rien d'*émerilloné*, & de *hobreau* : car ces mots-là ne sont pas trop du bel usage ; & l'on ne s'en sert qu'en plaisantant dans le discours familier, pour marquer un esprit éveillé, & un petit gentilhomme de campagne.

Mais outre les termes de ces deux beaux arts dont nous venons de parler, il n'y a peut-être que notre langue qui ait des termes pour signifier tout ce qui appartient à la monnoye ; & si je ne craignois de vous fatiguer, je vous ferois un détail, dont vous seriez surpris : car j'ai eu autrefois la curiosité de lire les livres, & de consulter les experts sur cette matiere. Quand je n'aurois jamais oui parler de *grenaille* ni de *flaon*, dit Ariste, je vous en croirois sur votre parole. Mais avec tout cela, ajoutait-il, il vaudroit mieux que notre langue ne fût pas si riche en termes de chasse & de monnoye, & qu'elle le fût un peu plus en d'autres termes essentiels & nécessaires

commerce de la vie. Car, à ne nous point flatter, il y a bien des choses que nous ne sçaurions dire qu'avec plusieurs paroles, parce que le mot propre nous manque.

A la vérité, reprit Eugene, il nous manque quelques mots propres; mais notre langue ne mérite pas pour cela le reproche que vous lui faites. Autrement la Langue Latine seroit une langue pauvre: toute riche qu'elle est, elle manque de beaucoup de termes que nous avons, & qui sont assez communs. Elle ne peut exprimer en un mot, *reconnoissance, ingratitude, remerciement, indifférence, & froideur*, à l'égard d'une personne, *fraîcheur, frais, intéressé, désintéressé, désintéressement, préférence, présence, conquérant, conquêtes, intrigues, compliment, possible, impossible, indépendant, insolvable*. Je parle toujours de la langue du siècle d'Auguste, avec laquelle j'ai comparé la nôtre. Je pourrois néanmoins étendre ce que je dis au Latin des siècles suivans, nonobstant la corruption qui

commença à s'introduire alors dans la langue. Car si vous y avez fait réflexion, l'abondance n'est pas tous jours la marque de la perfection des langues. Elles s'enrichissent à mesure qu'elles se corrompent, si leur richesse consiste précisément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de soin qu'on apporte à choisir les termes propres & usitez ; & par la liberté qu'on se donne de dire tout ce qu'on veut, sans avoir égard à l'usage ni au génie de la langue. Ainsi, à mesurer la richesse de la Langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche sous Domitien & sous Trajan, que sous les premiers Empereurs. Suetone, Tacite, Pline le Jeune, ont des termes & des phrases qui ne se trouvent point dans Cicéron, ni même dans Sénèque. *Impossibilis*, dont Quintilien se sert sans façon, n'étoit pas un mot Latin dans le tems que la Langue Latine étoit florissante ; de sorte que pour dire en ce tems-là qu'une chose étoit impossible,

il falloit prendre un tour, & exprimer avec une phrase ce que nous disons en un mot.

Mais ces termes *possible, impossible, independant, reconnoissance, ingratitude*, viennent du Latin, dit Ariste : notre Langue ne les a pas de son fonds ; ce sont des biens étrangers qui ne lui appartiennent pas. Quand cela seroit, repartit Eugene, il ne s'ensuit pas que notre langue soit aussi pauvre que vous dites. Un Prince qui a beaucoup d'or & d'argent dans ses coffres, ne laisse pas d'être riche, quoique cet or & cet argent ne naissent pas dans les terres de son Etat. Ceux qui volent le bien d'autrui s'enrichissent à la verité par des voies injustes, mais ils s'enrichissent néanmoins ; & je n'ai jamais oui dire, que les partisans fussent moins à leur aise après avoir beaucoup pillé. Mais nous n'en sommes pas en ces termes-là. Nous parlons d'une fille qui jouit de la succession de sa mere ; c'est-à-dire, de la langue Françoisse, qui tient sa naissance

II. ENTRETEN. 115

& les richesses de la langue Latine. Que si cette fille a fait valloir par son industrie & par son trav il le bien que sa mere lui a laissé en partage ; si un champ qui ne rapportoit rien est devenu fertile entre ses mains ; si elle a trouvé dans une mine des veines qu'on n'y avoit pas encore découvertes ; je ne vois pas , à vous dire le vrai , qu'elle en soit plus pauvre ni plus miserable.

Au reste les mots que nous n'avons pas sont remplacez par des expressions si belles & si heureuses , qu'on n'a pas sujet de regretter ce qui nous manque. Mais parce que pour être riche , ce n'est pas assez d'avoir précisément ce que la necessité demande ; & qu'il faut avec cela avoir quantité de choses dont on puisse se passer : outre les termes communs & necessaires , nous en avons de rares & d'exquis , qui comme des habits précieux servent non seulement à revêtir , mais encore à orner les pensées : nous avons de plus mille tours & mille

manieres pour exprimer une même chose.

Cependant , dit Ariste , on a retranché de notre langue une infinité de mots & de phrases ; & apparemment cela ne l'a pas enrichie. Ne pensez pas vous en moquer , repliqua Eugene : c'est par ce retranchement qu'on l'a perfectionnée , & qu'on en a fait une langue également noble & délicate. La nature ne donne pas la délicatesse & la dernière perfection aux choses qu'elle produit , elle laisse faire cela aux arts. C'est à l'industrie des hommes à purifier les métaux , à polir les marbres & les pierres précieuses. Cela ne se fait qu'en retranchant ce qu'il y a de grossier dans ces minéraux. On démêle l'or de la terre , & on lui ôte sa crasse pour le rendre pur : on donne mille coups de ciseau à une piece de marbre , pour en faire une belle statue : il faut tailler & nettoyer un diamant , afin qu'il ait cette pureté & ce feu qui fait tout son prix. Ainsi pour polir , pour

II. ENTRETIEN. 117

épurer, pour embellir notre langue, il a fallu nécessairement en retrancher tout ce qu'elle avoit de rude & de barbare. Nous devons un si utile retranchement aux soins de l'Académie Françoisse, qui se proposa pour but dès sa naissance de nettoier la langue des ordures qu'elle avoit contractées dans la bouche du peuple & des courtisans ignorans ou peu exacts. C'est ce qu'elle dit elle-même dans le discours de son projet qu'elle présenta au Cardinal de Richelieu, un peu avant son établissement : & c'est aussi ce qu'elle fit ensuite avec tant de succès, qu'on peut dire de cette illustre Compagnie, qu'en retranchant de notre langue de vieux mots & de vieilles phrases, elle y a ajouté de nouvelles beautés, & de nouveaux ornemens ; ce qui a été assez bien exprimé par une devise qui a pour corps une lime, & pour Ame ces paroles,

Addo dum detraho.

Si le bon-homme Henri Etienne J'ajoute à mesure que je retranche, vivoit encore, dit Ariste en riant,

De la précel-
lence du lan-
gage François.

il sçauroit mauvais gré à Messieurs de l'Académie d'avoir fait le procès à icelui & à icelle, & d'avoir condamné absolument *ainsi*, *jaçoit comme ainsi soit que*, lui qui pour faire valoir l'abondance de la langue, fait une liste de mots François qui signifient *avare*, & en compte jusqu'à onze ou douze, qui sont si je m'en souviens bien, *avaricieux*, *échars*, *taquin*, *tenant*, *trop-tenant*, *chiche*, *chiche-vilain*, *pinse-maille*, *racle denare*, *serre denier*, *pleure pain*, *serre miette*. Eh mon Dieu, interrompit Eugene, que dites vous-là ? Si la langue François n'étoit riche qu'en ces sortes de mots, ce seroit en vérité une pauvre langue : cela s'appelle étaler des haillons, & non pas faire montre de ses richesses. Ce n'est pas avoir appauvri la langue, que d'en avoir retranché ces vilains mots. On n'est pas moins riche pour avoir tout son bien en pierreries ; & à mon avis, ce n'est pas une marque d'indigence que de s'être défait d'une infinité de choses inutiles & embarrassantes,

II. ENTRETEN. 119

Mais comme les langues ressemblent non seulement aux statues dont l'on retranche toujours quelque chose pour les achever , mais encore aux tableaux où l'on ajoute toujours quelque chose pour les finir : on a beaucoup enrichi la langue Française depuis quelques années , soit en faisant des mots nouveaux & de nouvelles phrases , soit en renouvelant quelques termes & quelques phrases qui n'étoient pas fort en usage.

Vous me feriez plaisir , dit Aristote , de m'apprendre quelques-unes de ces expressions nouvelles ; car ayant demeuré assez long-tems dans les Provinces , & même hors du Royaume , elles ne seront peut-être pas venues jusqu'à moi. Si vous n'en avez rien appris , répliqua Eugene , ni par le commerce des honnêtes gens de province , qui vont à Paris presque tous les ans , & qui en rapportent toutes les nouveautez , ni par la rencontre des personnes de condition qui ont passé par ce pays en voyageant ,

ni parmi les lettres de vos amis, vous les avez assurément inventées vous-même, ou bien elles vous ont été inspirées : car vous vous en servez tous les jours en parlant, & en écrivant, comme si vous n'étiez jamais sorti de Paris. Comme je m'en fers, reprit Ariste, sans m'en appercevoir & sans y entendre finesse, vous m'obligerez de me les faire connoître, & de me dire précisément quelles sont ces façons de parler, qui ont cours parmi les personnes polies. Celle dont vous venez de vous servir en est une, repartit Eugene : on dit à cette heure élégamment. Je n'y entens point *finesse*, il y entend *finesse*. On dit encore, Il m'en a fait *finesse* pour dire, il ne m'en a point point parlé, il m'en a fait un mystère. Le mot de *finesse* a une signification plus étendue qu'il n'avoit au tems passé. Il ne signifioit autrefois qu'*artifice*, *subtilité*, *fausse prudence*, il signifie maintenant *délicatesse*, *perfection*. Ainsi l'on dit *finesse* d'esprit, *finesse* de l'art ; cet ouvrage a toute la *finesse* de l'art. Ce mot
au

au pluriel n'a , ce me semble , que son ancienne signification , de méchantes *finesses* ; toutes les *finesses* ont été découvertes.

Fin s'étend encore plus loin que *finesse*. Il n'y a rien de plus commun que de dire , Il en fait le *fin* ; vous avez beau en faire le *fin* : un esprit *fin*, un goût *fin*, un discernement *fin*, une raillerie *fine*, un sourire *fin*, des yeux *fins*, une taille *fine*, un cheval *fin*. Ajoutez à cela le neutre *fin*, & l'adverbe *finement*. Il pense *finement* les choses, il entend tout *finement* ; il sçait le *fin* de la langue : voila le *fin* de l'affaire ; peu de gens sçavent le *fin* du Cabinet.

Vous sçavez qu'*exactitude*, *emportement*, *habileté*, *plaisanterie*, *pruderie*, *brusquerie*, *connoisseur*, *desintéressement*, *contretens*, *intrépide*, *intrépidité*, *ferocité*, *féliciter*, *pester*, *disculper*, *insoutenable*, *incontestable*, *insurmontable*, sont des termes assez nouveaux.

Il y a plusieurs mots anciens , auxquels on a donné des significations toutes nouvelles. Je ne sçais si je

pourrai m'en souvenir : en voici quelques-uns qui me viennent.

On a toujours dit avoir *égard* à son honneur ; avoir *égard* à toutes les circonstances d'une affaire. Mais on ne dit que depuis peu, avoir des *égards* : il a de grands *égards* pour elle. *Egard* se prend encore en un autre sens : nous jugeons des choses, non par ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles sont à notre *égard* ; il est civil à mon *égard* ; à cet *égard* je ne crois pas tout ce qu'on dit.

On se dit à toute heure dans un sens nouveau. Car pour dire, Je vous en serai obligé, je ferai mon devoir, n'oubliez pas au moins ce que je fais pour vous : nous disons en parlant & en écrivant familièrement aux personnes qui nous sont égales ou inférieures, *on* vous en sera obligé, *on* fera son devoir, n'oubliez pas au moins ce qu'*on* fait pour vous. Ce ne seroit pas être juste dans le langage, que d'user de cette expression à l'égard des personnes qui sont au dessus de nous,

II. ENTRETIEN. 123

On ne disoit pas au temps de Coëf-feteau & de Malherbe, parler *juste*, raisonner *juste*, chanter *juste*, un esprit *juste*, un discours *juste*.

Quoique *délicat*, *délicateffe*, *délicatement* ayent toujours été en usage, on ne s'en est pas toujours servi comme l'on s'en sert. Un esprit *délicat*, une raillerie *délicate*, une pensée *délicate*; c'est une affaire *délicate*; tenir une conduite *délicate* avec quelqu'un. Il a beaucoup de *délicateffe* dans l'esprit; il sçait toutes les *délicatesses* de la langue. A raisonner un peu *délicatement*.

Ménager est un des mots que nous avons le plus fait valoir. On ne dit pas seulement *ménager* les esprits du peuple; *ménager* les bonnes grâces du Prince; *ménager* les intérêts de ses amis; *ménager* une affaire, *ménager* une entrevûe; *ménager* son feu dans la poësie; *ménager* sa santé, sa fortune, son crédit: mais on dit encore *se ménager*, pour dire user avec réserve de son crédit; *se ménager* avec quelqu'un; *ménager* ses amis, pour dire, ne leur être pas impor-

tun ; *ménager* la foiblesse d'une personne ; ne *ménager* personne , pour dire , n'avoir de la complaisance pour personne , traiter tout le monde rudement , il n'y a plus rien à *ménager* avec lui. Un de nos meilleurs Ecrivains dit , en parlant d'une belle peinture : Jamais la lumière & l'ombre n'ont été plus judicieusement *ménagées*. Un autre dit en parlant d'un discours fort éloquent & fort poli : Les figures y sont merveilleusement *ménagées*. Je trouve , interrompit Ariste , que merveilleusement bien *ménagées*, seroit mieux que merveilleusement *ménagées*. L'un est sans doute plus François & plus élégant que l'autre , dit Eugene.

On dit aussi , ajouta-t-il , avoir des *ménagemens* pour quelqu'un : il a de grands *ménagemens* pour elle. Cette façon de parler est de la Cour ; mais elle n'est pas fort établie , & les plus sçavans dans la langue ne la peuvent ouïr qu'avec peine. Cela me fait croire qu'elle ne durera pas , non plus qu'avoir de la *considération* dans le monde, & s'attirer de la *considération* ;

quoique mille gens parlent de la sorte : car enfin ces phrases , à les bien examiner , ne sont pas trop Françoises. On dit bien être en grande *considération* dans le monde , pour dire , être estimé & considéré ; mais avoir de la *considération* , signifie proprement considérer les choses , & non pas être considéré des autres. Un homme qui a de la *considération* , c'est un homme qui prend garde à ce qu'il fait.

Tourner & *tour* étoient inconnus il y a quelques années dans la signification qu'ils ont maintenant. *Tour* de visage , *tour* de vers , *tour* d'esprit : il a un *tour* d'esprit fort agréable ; il donne un beau *tour* à ce qu'il dit ; le *tour* de l'expression , le *tour* de la langue Françoisse est bien différent de celui de la langue Latine ; il écrit en prose d'un *tour* galant & naturel. Un esprit bien *tourné* , mal *tourné* : il a l'esprit *tourné* à la bagatelle ; quand on est *tourné* de la sorte. *Tourner* bien un vers , *tourner* toutes les pensées du côté de la guerre ; les choses ont *tourné* heureusement ; *tourner* la con-

versation du côté qu'on veut ; la conversation *tourna* sur le sérieux ; *tourner* ses imaginations plaisamment ; *tourner* une chose en raillerie , *tourner* une personne en *ridicule*. Ce dernier mot n'est pas fort ancien , non plus que *serieux* dans un genre neutre : on n'a pas toujours dit , traiter quelqu'un d'un grand *serieux* , prendre son *serieux* ; trouver le *ridicule* d'une chose.

Le mot de *fonds* est fort en usage. J'ai un grand *fonds* de paresse ; je fais un grand *fonds* sur votre parole ; faites *fonds* sur moi ; je connois son *fonds* ; des gens qui ne sont pas surs de leur *fonds*.

Ce mot de *gens* tout seul est un vieux mot que nous avons renouvelé. Je me connois un peu en *gens* ; vous n'avez point de charité pour les *gens*.

Sur & *sûreté* se disent fort. C'est un coup *sur* ; c'est jouer à coup *sur* ; c'est un homme *sur* ; il est *sur* de son fait ; prendre les *sûretés*. On dit encore prendre les *précautions* , se *précautionner*. On ne sçauroit prendre

trop de *précautions* dans une affaire aussi importante que celle-là. Les gens sages doivent se *précautionner* contre les accidens de la fortune , contre la mort.

Le mot de *mesures* est à peu près de même âge. Prendre les *mesures* pour réussir dans une affaire; prendre bien les *mesures* , prendre de fausses *mesures* ; il n'y a point de *mesures* à prendre avec des esprits fourbes : il a rompu toutes mes *mesures*: garder des *mesures* ; il ne garde point de *mesures*. On dit aussi garder toutes les *bien-séances*.

Honneur , *honnêteté* , *honnêtetés* , *honnête* , *malhonnête* , *honnêtement* , regnent dans le langage d'aujourd'hui. Il a de *l'honneur* , il a beaucoup d'*honneur* , il a bien de *l'honnêteté* , il m'a fait bien des *honnêtetés* : cela est bien *honnête* , pour dire , cela est très-obligéant , très-généreux , très-civil : cela est *malhonnête* , pour dire le contraire : c'est un *malhonnête* homme , un procédé *honnête* ; c'est une personne avec qui il faut prendre une conduite plus *honnête* , des

sentimens *honnêtes*, il a agi en cela *honnêtement*.

Comme il n'y a pas bien longtems qu'on dit faire des *honnêtetez*, il n'y a pas aussi longtems qu'on dit faire des *amitiéz* : il m'a fait mille *amitiéz* : faites-lui bien des *amitiéz* de ma part ; on dit aussi, faites-moi une *amitié*, pour dire, faites-moi une *grace*. Néanmoins on n'employe guere ces façons de parler hors de la conversation, & elles ont lieu tout au plus dans les billets. Peutêtre qu'avec le tems elles seront reçues dans toutes sorte de stiles : car vous devez remarquer en passant, que comme c'est dans la conversation que naissent d'ordinaire les termes nouveaux, ils y demeurent quand ils ne périssent pas un peu après leur naissance, ce qui leur arrive assez souvent ; ils y demeurent, dis-je, jusqu'à ce qu'un long usage leur fasse perdre entièrement le caractère de la nouveauté.

Vous devez encore remarquer qu'il faut user avec beaucoup de réserve, dans la conversation même, des termes qui ne font que de naître ; &

qu'on doit s'abstenir presque également des locutions trop vieilles, & des locutions trop nouvelles : les mots & les phrases d'une langue étant à peu près comme les fruits qui ne valent rien, ni pourris ni verts, & qui ne sont point de bon goût, s'ils ne sont mûrs.

Compte & compter sont usitez dans un certain sens. Je vous tiendrai *compte* de ce que vous ferez pour lui ; je mets toutes les obligations sur mon *compte* : j'ai lû son livre, je n'y ai pas trouvé mon *compte*, je fais mon *compte* de partir demain. Je *compte* pour rien les faveurs des Grands quand on aime bien une personne ; on *compte* pour rien tout le reste : vous pouvez *compter* sur moi ; je *compte* sur votre amitié.

Soûtenir n'a pas toujours eu une signification aussi simple que celle qu'il a. On dit fort aujourd'hui *soûtenir* une négociation importante, *soûtenir* son caractère, son personnage : *soûtenir* la conversation, *soûtenir* ses paroles par ses actions, se *soûtenir*. Dans les grandes afflictions on a be-

soin de toute sa force pour se *soutenir*. Les vers de Desportes se *soutiennent* encore, pour dire, ils sont encore beaux à présent. Ce qui paroîtroit en un autre une entreprise hardie & Inconsidérée, est *soutenu* en lui par sa probité. Sa harangue étoit *soutenue* de la vigueur de son zèle & de la réputation de sa vertu dit un bon Auteur; un discours *soutenu*.

Détruire, *gâter*, *empoisonner*, *envenimer*, sont devenus de beaux mots en devenant métaphoriques. Des gens qui se *détruisent* eux mêmes par leur mauvaise conduite; *détruire* une personne dans l'esprit d'une autre: l'absence ne m'a-t-elle point *détruit* dans votre cœur? A ce que je vois, je ne suis pas encore *détruit* dans votre esprit: cette modération qu'ils affectoient dans leurs paroles étoit *détruite* par leurs actions.

Ses réflexions *gâtent* les premières pensées: la Cour ne l'a point *gâté*; il est *gâté*; vous le *gâtez*, en parlant d'une personne pour qui on a beaucoup de bonté: laissez-moi faire, je ne *gâterai* rien: cela ne *gâtera* rien.

Les médifans *empoisonnent*, *enveniment* tout, jusqu'aux actions les plus innocentes : des louanges *empoisonnées*, un cœur *envenimé*.

Air est tout-à-fait du bel usage. Il a l'*air* d'un homme de qualité ; il a l'*air* noble, il a bon *air*, il a méchant *air* ; cela a méchant *air*, il s'habille, il danse de bon *air* ; il y a dans tous ses ouvrages un *air* de politesse qui le distingue des autres ; de l'*air* dont il s'y prend, il réussira. Vous oubliez le *bel air*, dit Ariste : je connois des gens qui l'ont incessamment à la bouche, & qui prétendent parler à la mode, en disant. Il a le *bel air* : il chante, il danse, il s'habille du *bel air* ; il fait tout du *bel air*, il a l'esprit tout-à-fait du *bel air*, il le porte du *bel air*. Ces gens-là sont bien ridicules avec leur *bel air*, repartit Eugene : cette façon de parler est décriée parmi ceux qui parlent bien, ils ne s'en servent qu'en riant, pour se moquer des gens du *bel air*.

Façonner, *façonner*, *façon*, sont d'autres mots à la mode. C'est trop

façonner ; c'est une grande *façonniere* : elle a mille petites *façons* qui lui fient bien ; faire des *façons* ; je ne fais point de *façons* avec vous ; agir sans *façon* : il se met sans *façon* au nombre des beaux esprits.

Vous pourriez , ce me semble ; ajouter *maniere* à *façon* , interrompit Ariste : car ce mot est aussi en vogue. Il y a été beaucoup plus qu'il n'y est ; répliqua Eugene. A force de dire à toute heure *de la belle maniere* , il m'a obligé *de la belle maniere* , il danse *de la belle maniere* ; je l'ai grondé *de la belle maniere* ; on s'est lassé de cette *belle maniere* , & on l'a abandonné au peuple , qui le dit encore comme une belle phrase. On dit à la Cour & dans le monde , Il a des *manieres* agréables , il affecte des *manieres* d'agir tout-à-fait bizarres ; il a quelque chose de rude dans sa *maniere* : on le fait à la Cour une *maniere* d'esprit qui juge plus finement des choses : il a de l'esprit à sa *maniere* , il a assez l'esprit de la *maniere* d'un tel.

Cet *assez* est du nouvel usage.

II. ENTRETIEN. 133

Cela est *assez* de mon goût : j'*entre assez* dans son sentiment. *Trop* en est aussi. Je ne vous suis pas *trop* obligé de votre procédé : je ne suis pas *trop* d'avis.

Entrer a plusieurs significations fines. *Entrer* dans le sens de quelqu'un; *entrer* dans la pensée d'un Auteur; *entrer* dans le monde, un jeune homme qui *entre* bien dans le monde; *entrer* en confidence avec une personne; *entrer* dans les secrets, dans les plaisirs, dans les intérêts de quelqu'un; *entrer* dans une affaire, pour dire s'y engager; *entrer* dans les considérations de l'avenir; je ne veux *entrer* dans aucun détail avec vous : le Latin n'*entre* gueres dans le commerce du grand monde; on a beau lui représenter que... il n'*entre* point là-dedans; en parlant d'une chose qui a contribué à la disgrâce d'une personne, on dit bien, Il y *entre* un peu de cela; en parlant d'un homme qui ne dit mot en compagnie, on dit, il n'*entre* point dans la conversation, il n'*entre* dans rien.

S'embarquer a beaucoup de grace,

& est de la Cour dans un sens métaphorique. S'*embarquer* dans une affaire ; il s'est *embarqué* un peu légèrement , pour dire , il s'est engagé ; *embarquer* quelqu'un dans une entreprise périlleuse. On dit aussi depuis peu , *embarquer* quelque chose ; j'ai *embarqué* l'affaire , l'affaire est *embarquée* : mais cette dernière phrase n'est pas encore établie.

Les *engagemens* du monde , prendre de *engagemens* avec quelqu'un , sont des termes de nouvelle création, aussi-bien que *parti* , & prendre le *parti*. Le meilleur *parti* pour moi est de faire une honnête retraite : j'ai pris le *parti* de me taire ; quel *parti* prenez-vous ? j'ai pris mon *parti* , mon *parti* est pris , pour dire , quelle résolution prenez-vous ? j'ai pris ma résolution , ma résolution est prise : vous prenez le mauvais *parti* , il n'y a point d'autre *parti* à prendre que de pousser les choses à l'extrémité.

Pousser est nouveau dans une certaine signification. *Pousser* les gens à bout ; ne me *poussez* pas ; *pousser* une matière ; cela est trop *poussé* : on

II. ENTRETIEN. 135

dit aussi, cela est *outré*.

Sacrifier & sacrifice sont à la mode. *Sacrifier* ses amis, il m'a *sacrifié* : *sacrifier* une personne à une autre. J'ai vû toutes vos lettres, il m'en a fait un *sacrifice* ; je lui ai fait un grand *sacrifice*, pour dire, J'ai renoncé en sa considération à quelque chose de fort agréable ou de fort utile.

Donner se dit depuis quelque tems en plusieurs façons élégantes. *Donner* dans le sens de quelqu'un, *donner* dans le galimatias. L'apostrophe est une admirable figure quand on s'en sert à propos, tous les jeunes esprits y *donnent* d'abord, dit un bon Auteur. *Donner* un méchant jour aux actions d'une personne ; *donner* dans le panneau ; il a *donné* dedans, il y a *donné* de tout son cœur, en parlant d'une personne qui croit légèrement : je ne *donne* pas là dedans, pour dire ; je ne crois pas cela : *donner* à tout, *donner* aux apparences. Cette dernière phrase a deux significations, l'une garder les dehors, & l'autre se laisser persuader par les apparences.

Je ne vous dis rien de *duppe*, de

chapitre, de *fort*, & de *force*. Vous n'ignorez pas qu'on dit communément, Je n'en suis pas la *duppe* ; ne croyez pas que je sois votre *duppe* : il a été pris pour *duppe*.

Il m'a parlé long tems sur votre *chapitre*, il est sçavant sur le *chapitre* de la guerre : je ne vous dis rien sur ce *chapitre*.

Je lui ai dit des choses un peu *fortes* : ce que vous dites est un peu *fort* : cela est *fort*. On voit peu d'amis de la *force* : il n'y a point d'hommes au palais de la *force* ; deux discours d'une même *force*.

Voici encore d'autres façons de parler assez nouvelles. *Briller* dans la conversation. Il y a des gens qui ont beaucoup d'esprit, & qui ne *brillent* point dans la conversation.

Etre *content* de soi. Je ne serois pas *content* de moi, si je ne vous avois servi en cette rencontre : elle est fort *contente* d'elle-même, en parlant d'une femme qui a bonne opinion d'elle : je n'ai pas mal réussi dans cette affaire, je suis assez *content* de moi.

Se sçavoir *bon gré* de quelque chose. Je me sçais *bon gré* de vous avoir dit mes sentimens , vous devez vous sçavoir *bon gré* , de n'avoir point répondu à ses injures.

Rendre des *soins* , des *assiduités* , de *bons offices* à une personne. *Bon office* vaut mieux que *service* en quelques endroits : par exemple , pour parler honnêtement à une personne d'autorité de qui l'on a besoin , il faut lui demander un *bon office* , & non pas un *service*.

Il me semble , interrompit Ariste , avoir ouï dire à des gens qui venoient de Paris , demander *excuse* : je vous demande *excuse*. C'est une méchante phrase , repliqua Eugene ; tout le peuple s'en sert ; mais les honnêtes gens demandent toujours *pardon* , & jamais *excuse*.

On dit élégamment , continuait-il , se *desaccoutumer* d'une personne. Quand on aime bien les gens , on ne sçauroit s'en *desaccoutumer*.

Aller , venir à *ses fins*. C'est un homme qui va à *ses fins* : il n'y a rien qu'il ne fasse pour venir à *ses fins*.

Se démêler d'une affaire ; *démêler* une intrigue : on ne sçait comment *démêler* cela ; je n'ai pas encore bien *démêlé* les sentimens que j'ai pour vous ; je n'ai pû vous *démêler* dans la foule.

Distinguer les personnes de mérite , en faire *distinction*. On est bien aise d'être *distingué* des gens de basse naissance , qui se *distinguent* par leur esprit & par leur sçavoir.

S'attirer de l'estime , des reproches , de méchantes affaires. Je lui ai dit des choses facheuses , mais il se les est *attirées*.

Se déchaîner , *déchaînement*. Les peuples se *déchaînent* , sont *déchaînez* contre les favoris. C'est un *déchaînement* horrible contre lui , en parlant d'une personne dont on parle mal dans toutes les compagnies.

Rafiner , *rafinement*. Il *rafine trop* ; il ne faut pas tant *rafiner* sur le langage. Les *rafinemens* de l'amour propre, de la politique ; ce sont des *rafinemens* ridicules.

S'entêter , *entêtement*. Les honnêtes gens ne *s'entêtent* point. Nous autres

II. ENTRETEN. 139

gens de livres , dit un de nos bons Auteurs , nous sommes sujets à nous *entêter* de ce que nous souhaitons. Un homme *entêté* de son merite. C'est un furieux *entêtement*.

Etudier le goût , l'humeur des gens ; *étudier* un homme.

Sçavoir *son monde* ; sçavoir *vivre*. C'est un homme qui sçait *son monde* , qui sçait *vivre*.

Le *sçavoir faire* est encore plus nouveau. Un homme qui a du *sçavoir faire* ; il en est venu à bout par son *sçavoir faire*. Quoique ce terme exprime assez bien , les personnes qui parlent le mieux ne peuvent s'y accoutumer : il n'y a pas d'apparence qu'il subsiste , & je ne sçais même s'il n'est point déjà passé. Aussi est-il très-irrégulier , & même contre le genie de notre langue , qui n'a point de substantifs de cette nature.

On dit depuis quelques années , *c'est un homme tout d'une piece* , en parlant d'un homme qui n'a point d'adresse ni de complaisance , & qui ne sçait point s'accommoder au tems , ni aux personnes. C'est un homme

naturel , pour dire , un homme trop franc , & peu simple.

Je ne sçais quand je *parviendrai* à être de vos amis ; il est enfin *parvenu* à lui plaire.

Il en *use* bien , il en *use* mal avec moi ; il en *use* le mieux du monde.

Cela me *passé* , pour dire , je n'entends rien à cela. On ne vous *passera* rien , pour dire , on ne vous pardonnera rien.

Je sçais bien à quoi m'en *tenir* ; je m'en *tiens* à ce que vous dites. On ne peut pas *tenir* contre tant d'honnêteté , contre de si bonnes raisons.

Quand on est sur ce *pied* là , quand on s'est mis sur ce *pied-là* , on ne craint rien : les choses sont sur ce *pied-là* , je ne le regarde pas sur le *pied* de bel esprit ; il est à la Cour sur un un bon *pied*.

J'ai été bien *mortifié* de ne vous point dire adieu : il a reçu une *mortification* sensible : donner une *mortification* à quelqu'un. Un ambitieux *mortifié*.

Ses services *passés* vous doivent *répondre* de lui ; ce que vous venez de faire pour moi me *répond* de votre cœur.

II. ENTRETEN. 141

Je ne puis me *défendre* de l'aimer, de le servir.

Se reprocher quelque chose. On doit être content quand on n'a rien à *se reprocher*.

Cela m'est *revenu* de plusieurs endroits, pour dire, J'ai appris cela de plusieurs personnes. Ceux qui ont le plus étudié la langue, trouvent quelque chose à dire à cette phrase, mais elle ne laisse pas d'avoir cours.

Quand on a une fois perdu son crédit, on n'en *revient* pas ; on a de la peine à en *revenir* : je n'en *reviens* pas, pour dire, je suis fort étonné ; quand on m'a fait de ces tours-là, je n'en *reviens* pas aisément, pour dire, j'ai de la peine à pardonner.

Elle a été *défaite* au premier mot qu'on lui a dit, en parlant d'une personne qui a perdu contenance. Il ne faut rien pour le *défaire*, c'est-à-dire, pour l'embarrasser. Des personnes ; dont l'une *défait* l'autre, pour dire, dont l'une obscurcit le mérite de l'autre : on dit aussi, dont l'une *efface* l'autre.

Vous ne sçauriez *sauver* votre con-

duite , pour dire , justifier. Quand elle n'a pas autant d'esprit dans la conversation , qu'elle a coutume d'y en avoir, elle se *saufve* sur les vapeurs, sur le mal de tête; pour dire , elle s'excuse sur les vapeurs, sur le mal de tête , de ce qu'elle n'a pas son esprit ordinaire. *Sauver* les dehors, les apparences. Il *saufve* du moins les apparences , en parlant d'un libertin qui ne donne point de scandale.

Les *apparences* sont contre vous. C'est *apparemment* ce qu'il pretendoit; *apparemment* il fera tous ses efforts pour en venir à bout.

Il est mal-aisé de vous dire à combien d'usages on a mis le verbe *faire*.

On dit tous les jours , faire des *avances* ; après les *avances* qu'il a faites , je ne puis lui refuser mon amitié; faire toutes les *avances*.

Faire une *malice* à quelqu'un ; elle fait mille *malices* agréables à ses amis.

Faire un *contre-tems* ; il a fait un étrange *contre-tems*.

Faire les premiers *pas*, faire les premières *démarches*. Ce n'est pas à moi à faire les premiers *pas* ; j'ai fait la

II. ENTRETIEN. 143

premiere *démarche*. Faire un faux pas, une fausse *démarche*.

Dit-on toujours faire *figure*, pour-
suivit Ariste? Faire à la Cour & dans
le monde une grande, une petite,
une bonne, une méchante, une belle
& une pauvre *figure*. Tout cela se
dit encore par quelques gens, repli-
qua Eugene; mais les personnes in-
telligentes l'évitent jusques dans la
conversation, ou ne le disent que par
raillerie.

Tout le monde dit se faire *honneur*,
se faire un *merite* de quelque chose. Il
se fait *honneur* de l'amitié d'un tel. Il
se fait *honneur* d'avoir parlé hardi-
ment. Je ne pretens pas me faire
un *merite* de cela auprès de vous.

Se faire des *plaisirs*, des *chagrins*.
Je me fais de grands *plaisirs* de peu de
choses; il se fait des *chagrins* de tout.

Se faire des *affaires*, pour dire,
se causer de l'embarras, s'attirer des
déplaisirs. Il y a des gens qui se font
des *affaires* de gayeté de cœur. Vous
vous êtes fait une *affaire*; je me suis
fait sans y penser une méchante *af-
faire*. On dit dans la conversation;

c'est une *affaire*, pour dire, c'est une chose difficile; ce n'est pas une *affaire*, pour dire, c'est une chose aisée.

Vous voyez que je vous dis confusément & sans aucun ordre, tout ce que ma mémoire me présente. Comme toutes ces façons de parler n'ont nulle liaison entre elles, répondit Ariste, il importe peu quel ordre on leur donne. Cette façon de parler, *n'ont nulle liaison*, est usitée, & digne de remarque, continua Eugene.

On dit dans le discours familier, & on écrit dans le beau stile, Je n'ai *nette* affaire, il n'a *nette* fidélité, il n'a *nette* application. Ces deux négatives qui n'affirment pas comme en Latin, ont de la grace, & s'accoutument à notre langue qui aime deux negatives ensemble, selon une des remarques de Vaugelas. Ainsi nous disons élégamment, je *ne* nie pas que je *ne* l'aye dit.

Ces mots *facheux*, *miserable*, *aisé*, *régulier*, *comédien*, *flatté*, *touché*, *touchant*, *entendu*, *habile*, sont nouveaux dans le sens, & dans le tour qu'on leur donne quelquefois.

C'est

II. ENTRETEN. 145

C'est un *facheux* ; le monde est plein de *facheux* ; les *facheux*.

C'est un *miserable* , pour dire , c'est un homme sans mérite ; cela est *miserable* , en parlant d'un ouvrage qui ne vaut rien.

Un esprit *aisé* ; des vers *aisez* ; une taille *aisée*.

Traits du visage *réguliers* ; les civilités les plus *régulières* ne sont pas les plus obligeantes ; un ami *régulier* ; une femme *régulière*. Ecrire à quelqu'un *irrégulièrement* toutes les semaines.

C'est un grand *comédien* , en parlant d'un homme dissimulé qui joue plusieurs personnages. L'on dit aussi jouer la *comédie* , pour dire , n'agit pas sincèrement.

Portrait *flatté* ; *touché* hardiment. Il y a dans cet ouvrage des endroits délicatement *touchés*.

Une lettre *tendre* & *touchante* ; une personne qui a quelque chose de *touchant* ; des manières *touchantes*.

Un bâtiment bien *entendu* ; cela est mal *entendu* , en parlant d'une chose faite sans art & contre les règles ; tout y étoit merveilleusement bien *entendu* , en parlant d'un festin.

Une personne entendue , pour dire intelligente & habile.

Habile , a presque changé de signification. On ne le dit plus gueres , pour dire docte & sçavant ; & on entend par un homme *habile* , un homme adroit & qui a de la conduite. *Mal habile* , est un mot nouveau , qui signifie le contraire.

Ajoutez à cela , *solide* , *essentiel* , *réel*. Un ami *solide* , un homme *essentiel* ; des empêchemens *réels* , pour dire véritables.

Pénétration , *naissance* , *naturel* , *ouverture* , *société* , *attachement* , *fête* , sont de notre temps , de la maniere dont on s'en sert.

Homme d'une grande *pénétration* ; il a beaucoup de *pénétration*.

Il n'y a personne qui ait une plus belle *naissance* pour les affaires ; il a une heureuse *naissance* , pour dire , il est bien né , il a de bonnes inclinations.

Il a beaucoup de *naturel* pour l'éloquence ; c'est un beau *naturel* , pour dire , c'est un beau génie ; Cicéron a plus de *naturel* que Demosthene.

Donner des *ouvertures* à quelqu'un

dans une affaire ; il a de grandes *ouvertures* pour les sciences.

Une *société* de personnes agréables ; il est de notre *société* ; ils sont de même *société* , en parlant de personnes qui se voient souvent.

Il a un *attachement* , pour dire , il aime une personne ; il a vécu jusqu'à cette heure sans *attachement* , pour dire , sans rien aimer.

La *Fête* de Versailles ; donner une *Fête*. Ce mot est devenu profane , comme vous voyez. Voilà jusqu'où va le caprice & la tyrannie de l'usage. Il ne se contente pas de choquer souvent les regles de la Grammaire & de la raison : il ose même violer quelquefois celles de la piété. Après tout , je ne m'étonne pas trop de ce qu'un mot profané à la religion a été profané de la sorte. Nous faisons bien d'autres profanations que celle-là. Mais je m'étonne fort de ce que trois ou quatre mots hyperboliques ont cours dans le langage ordinaire , nonobstant l'aversion que nous avons pour l'hyperbole. *Je meurs* d'envie , *je meurs* de peur , *j'enrage* , se disent à toute heure , pour , je désire ,

je crains fort , je suis fâché. *Je meurs* d'envie de le voir ; *je mourrois* d'envie de sçavoir de vos nouvelles ; *je meurs* de peur qu'il n'ait pas reçu mon billet ; *je mourrois* de peur qu'il ne fût parti. *J'enrage* d'avoir été pris pour dupe ; *j'enrage* de voir des ignorans qui décident.

Infiniment & *éternellement* sont communs. Il a de l'esprit *infiniment*. Ils sont *éternellement* ensemble. A quoi on peut ajouter *étrangement* & *admirablement*. Je suis *étrangement* en peine. Cela vous sied *admirablement*.

Il y a bien d'autres expressions nouvelles dont je ne puis pas me souvenir , sans parler de celles qu'on nomme *précieuses* , & qui ne sont pas tant de notre langue , que de quelques femmes , qui pour se distinguer du commun , se sont fait un jargon particulier.

Mais outre les richesses que notre langue a de son fonds , elle en a encore d'ailleurs. Elle emprunte tous les jours plusieurs mots des langues étrangères , comme les langues étrangères en empruntent d'elle. Car il y a eu de tout tems une espèce de trafic en-

tre les langues , de même qu'il y en a entre les peuples ; & la nôtre ressemble en quelque façon à ces gentils-hommes de certaines provinces privilégiées , lesquels étant fort à leur aise , ne laissent pas d'augmenter leur revenu par la voie du commerce , sans que cela déroge en rien à leur noblesse ni à leur honneur.

Au reste , la langue François est riche non seulement en paroles , mais aussi en choses ; c'est-à-dire , qu'on trouve dans ses livres ce qu'il y a de plus excellent dans les sciences. Les traductions qu'on a faites en notre langue depuis quelques années , nous rendent propres toutes les richesses des Grecs & des Latins. Les grands maîtres à qui nous devons ces traductions , ont été si heureux à copier les Anciens , qu'on peut dire que les copies ne cedent point aux originaux : & pour moi , si je ne craignois de scandaliser les doctes , je ne ferois nulle difficulté de préférer l'*Alexandre* de Vaugelas à celui de Quinte-Curce. L'*Apologetique* de Tertulien a dans le François une pureté & des graces qu'il n'a pas dans le La-

150 *LA LANGUE FRANÇ.*

tin. Thucydide , Lucien & Tacite ne sont gueres plus beaux en leurs langues qu'en la nôtre : vous sçavez ce qu'un honnête homme a dit de celui qui les a fait parler François.

L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau :

Son genie à son siecle a servi de flambeau ;

Dans ses fameux écrits toute la France admire

Des Grecs & des Romains les précieux tresors.

*A sa perte , on ne sçauroit dire ,
Qui perd le plus , des vivans ou des morts.*

Je ne vous dis rien de la *Cyropédie* ou de l'*Histoire de Cyrus* , de l'*Eloge d'Agésilas* , des choses mémorables de *Socrate*. Je passe aussi sous silence les *Vies des hommes illustres Grecs & Romains* , traduites nouvellement. Les Traducteurs de *Xenophon* & de *Plutarque* sont connus de tous les François qui ont quelque connoissance des Lettres.

Ajoutez à toutes nos traductions , tant d'ouvrages composez par nos meilleures plumes sur les matieres les

II. ENTRETEN. 151

plus folides & les plus sublimes ; tant de livres où la Philosophie n'a rien de barbare , où tout est fleuri jusqu'aux questions les plus épineuses.

Les *Caractères des passions* , l'*Art de connoître les hommes* , les *traitez de la Lumière* , de l'*Iris* , du *Débordement du Nil* , de l'*Amour d'inclination* , du *Raisonnement des bêtes* , nous découvrent des secrets qui ont été cachez à Platon & à Aristote. L'Auteur de ces *traitez* a étudié la nature à fond , ou plutôt on diroit que la nature lui a révélé elle-même tous ses mysteres. Le *Journal des Sçavans* est un abrégé de toutes les sciences , & comme une bibliothèque en petit , qui contient l'essence & la fleur des Livres. L'auteur de ce *Journal* est un esprit universel , qui parle en même temps d'histoire , de jurisprudence , de philosophie , de médecine , & de mathématiques. Le *Discernement de l'ame & du corps* , le *Discours physique de la Parole* , sont curieux & bien écrits : celui qui a donné ces deux livres au public , a beaucoup de pénétration & de politesse.

Outre les *traitez sçavans* qui pa-

roissent tous les jours en notre langue, il se fait en plusieurs endroits des conférences & des assemblées sçavantes, où l'on traite de toutes sortes de matieres : si bien qu'un François peut aisément acquérir toutes les belles connoissances, sans autre secours que celui de sa langue naturelle. Ainsi comme la France est si abondante en toutes choses, que nous n'avons que faire des autres nations pour vivre ; la langue Françoisse est si riche en toutes sortes de livres, que nous n'avons pas besoin des autres langues pour être sçavans. Dites après cela que c'est une pauvre langue que la nôtre.

Vous ne sçauriez au moins nier ; dit Ariste, que ce ne soit une langue fort changeante ; puisque nous changeons de langage presque aussi souvent que de modes. Non seulement nous ne parlons pas comme parloient Hugues Capet, & saint Louis ; mais nous ne parlons pas même comme parloient François I. & Henri le Grand. Si nos ancêtres revenoient au monde, nous ne les entendrions pas : il leur faudroit des truchemens

II. ENTRETEN. 153
pour s'expliquer ; & le mal est qu'ils
auroient de la peine à en trouver par-
mi nous. Ils seroient plus étrangers
en France, que ne sont les Polonois
& les Moscovites.

Les Auteurs les plus polis des der-
niers regnes nous font pitié. Les ou-
vrages qui ont été les délices & l'ad-
miratiôn de la vieille Cour, sont le
rebut des provinces & du peuple.
Les mots & les phrases de ce tems-là
sont comme ces habits antiques, dont
on ne se sert que dans les mascarades
& dans les balets. Il se fait à toute
heure des changemens dans la pro-
nonciation, dans l'orthographe &
dans le stile. L'usage qui est le roi
ou le tyran des langues vivantes, est
en France le maître du monde le
plus impérieux & le plus bizarre. Il
abolit souvent de bons mots sans rai-
son ; il en établit quelquefois de
mauvais contre la raison même ; il
autorise jusqu'à des solecismes, selon
la remarque de Vaugelas. En un mot
la langue Françoisë tient beaucoup
de la legereté de l'humeur Françoisë ;
& c'est un reproche que les étrangers
nous font avec beaucoup de justice.

Il n'en est pas de même de la langue Italienne & de la langue Espagnole. Elles se sentent en quelque maniere de la constance & du flegme de leurs nations : elles ne savent ce que c'est que de changer.

Je ne nie pas , répondit Eugene , que notre langue n'ait beaucoup changé depuis sa naissance. J'avoue même que l'ancien François a peu de rapport avec le François moderne , si non en un point essentiel , à quoi vous n'avez peut être pas pris garde : c'est que le langage de nos ancêtres a beaucoup de la naïveté du nôtre , comme l'or chargé de crasse & de terre a l'essence de l'or le plus pur & le plus fin. Et cela paroît visiblement dans nos vieux Auteurs , qui avec toute leur négligence ont une naïveté admirable : de sorte qu'on prend autant de plaisir à les lire , qu'à entendre un villageois de bon sens , qui parle mal à la vérité , mais qui parle naturellement. J'avouerai encore qu'au siècle passé le langage étoit si informe , qu'il n'y avoit ni choix , ni ordre , ni cadence dans les paroles : néanmoins je ne puis avouer que le

changement qui s'est fait dans notre langue, soit un effet de la legereté dont on nous accuse. Cela vient, à mon avis, d'un autre principe. Ce que les étrangers appellent un défaut de la langue Françoisé, est la marque ou plutôt la cause de la perfection où elle est parvenue.

Pour entendre ma pensée, il faut remonter à la source des choses dont nous parlons. Les langues ont leur naissance, leur progrès, leur perfection, & même leur décadence, comme les Empires. Vous sçavez que la Langue Grecque a eu ses differens âges; qu'elle a été dans les foiblesses de l'enfance, avant que d'être dans sa maturité & dans sa force; qu'elle n'est arrivée à la perfection où elle étoit du tems d'Aristote, d'Isocrate, & de Démosthene, qu'après avoir souffert mille changemens dans ses mots & dans ses phrases. La langue Latine qui a été si long-tems la langue souveraine & universelle, a eu de foibles commencemens, aussi-bien que l'Empire Romain. Ce n'étoit d'abord qu'un mélange de la langue Grecque, & de celle du pays où les

Romains s'établirent : ou plutôt ce n'étoit qu'une corruption de ces deux langues. Il n'y avoit rien de plus barbare , de plus rampant , & de plus pauvre qu'elle , sous la domination des Rois. Elle s'épura un peu dans les premiers tems de la République ; elle s'enrichit ensuite par le commerce qu'eurent les Romains avec les nations étrangères : elle changea tout-à-fait , & se polit fort du tems de Terence , de Scipion & de Lelius , qui la cultivèrent avec beaucoup de soin. Mais son état florissant fut au tems de Cicéron , & sous le regne d'Auguste.

Voilà à peu près le destin de notre langue. Ce n'étoit dans son origine qu'un misérable jargon , demi-Gaulois , demi-Latin , & demi-Thudesque. Dès que les Romains se furent rendus maîtres des Gaules , la langue Romaine commença à y avoir cours ; non seulement parmi les honnêtes gens , mais aussi parmi le peuple : soit que cela vînt de la complaisance des vaincus , qui crurent ne pouvoir se rendre agréables aux victorieux , qu'en tâchant de parler

II. ENTRETIEN. 157

leur langage : soit que ce fût un effet de la nécessité & de l'interêt , les sujets ne pouvant avoir d'accès auprès de leurs maîtres sans quelque usage de la langue Latine : soit enfin que les Ordonnances Romaines , qui obligeoient à faire tous les actes publics en Latin, fissent peu à peu cet effet-là.

Quoi qu'il en soit , les Gaulois oublièrent insensiblement leur propre langage ; ou plutôt ils le corrompirent , en le mêlant avec celui des Romains. Car ne pouvant se défaire tout-à-fait de l'un , ni apprendre tout-à-fait l'autre , ils les confondirent tous deux ; & de cette confusion il résulta je ne sçais quel jargon , qu'ils appellerent Romain , pour le distinguer du Latin. Les Francs qui vinrent ensuite , & qui chasserent les Romains des Gaules au lieu d'abolir ce langage barbare , s'y accommoderent eux-mêmes par une politique toute contraire à celle des Romains qui imposerent le joug de leur langue aux nations vaincues , avec celui de la servitude , comme parle saint Augustin. Ces nouveaux Conquerans voulurent apparemment faire voir par-là aux

Opera data
est ut impe-
riosa civi-
tas non so-
lùm jugum ,

verumetiam
linguam
suam domi-
tis gentibus
imponeret.
*August. de
civit. Dei lib.
19. c. 7.*

Gaulois qu'ils étoient bien éloignez de rien entreprendre sur la liberté de ceux qu'ils venoient de délivrer de la domination Romaine. Cependant, pour marquer qu'ils étoient les maîtres, ils donnerent avec le tems le tour de leur langue à ce Latin corrompu, en l'affujétissant à l'usage des verbes auxiliaires, *être & avoir*, qui sont propres à l'Allemand, & qui regnent par tout dans le François. Il ne faut pas douter qu'il ne se mêlât alors beaucoup de mots Allemands à ce latin Gaulois, ou rustique, comme quelques-uns l'ont appelé. Il y a bien de l'apparence aussi que les Gots & les Bourguignons qui firent une irruption dans les Gaules devant les Francs, que les Huns & les Vandales qui vinrent après, ajoutèrent les uns & les autres au langage des pays où ils s'établirent, plusieurs termes que le commerce porta ensuite de ville en ville, & de province en province.

A dire vrai, interrompit Ariste, voilà une étrange origine pour une langue aussi noble que la nôtre. Je ne trouvois pas bon, poursuivit-il,

II. ENTRETIEN. 159

qu'un sçavant Critique l'eût appelée un avorton de langue Latine. Mais à ce que je vois, il n'a rien dit qui ne soit bien fondé ; & il auroit pû dire même que dans sa naissance c'étoit un horrible monstre. La merveille est, reprit Eugene, que ce monstre dura long-tems ; la barbarie du langage ayant subsisté avec celle des mœurs pendant des siècles entiers. Les Rois de la première race tâcherent de polir un peu ce langage brut qu'ils parloient eux-mêmes. Car outre le Thudesque, qui étoit la langue naturelle de nos premiers Rois, le Roman étoit en usage à la Cour ; mais cette entreprise fut assez inutile ; & tout ce que put faire Chilperic, qui se piquoit d'esprit, de doctrine & d'éloquence, fut d'ajouter à l'alphabet je ne sçais quels caractères que le tems effaça bientôt.

A dire les choses comme elles sont, le langage de ce siècle-là n'étoit qu'une pure barbarie, aussi-bien que celle des siècles suivans ; témoin le Serment de Louis Roi de Germanie, fait en langue Romance, & presque aussi malaisé à entendre que le Serment de

An ignoras
linguam
Gallicam
& Italicam,
& Hispani-
cam linguæ
abortum ef-
se ? *Jul. Cas-
sodorig.*

*Nithard. hist.
lib. 3.*

Charles son frere Roi de France, fait en langue Thudesque. On ne se soucia gueres alors de bien parler. Outre que les François étoient encore assez barbares, ils furent si occupez dans les guerres qu'ils entreprirent, & dans celles qu'ils soutinrent, qu'ils n'eurent pas le loisir de cultiver les sciences : ils songerent plus à faire de belles actions, que de beaux discours.

La langue ne commença proprement à changer que vers la fin de la seconde race de nos Rois, après que l'Empire fut séparé de la maison de France. Ce fut environ ce tems-là, comme l'a remarqué un de nos historiens, que le Roman l'emporta tout-à fait sur le Thudesque, & qu'il devint la langue dominante depuis la Meuse jusqu'aux Alpes & aux Pyrénées. Ce Roman qui se répandit par tout prit alors une nouvelle forme : j'entends par cette forme nouvelle, premierement les articles dont on n'usoit point sous le regne de Charles le Chauve, ainsi qu'il paroît par le Serment de Louis son frere, qui doit être notre regle en ce qui regarde le vieux Roman, comme étant la seule

II. ENTRETIEN: 161

place qui nous en soit demeurée. Outre *li* qui se dit d'abord, & qu'on fit servir aux deux genres & aux deux nombres; on dit aussi *le*, *la*, *les*, selon la différence du masculin & du féminin, du singulier & du pluriel. Cela se voit dans le Code de Guillaume le Conquerant, qui est après le Serment de Louis, le plus ancien monument de notre langue. Le seul titre de ce Code fait foi de ce que je dis: le voici, si ma mémoire ne me trompe. *Ce sont les leis & les custumes* que li Reis William grantut a tut le peuple de Engleterre, apres le conquest de la terre. Où vous voyez le, la, les en usage aussi bien que li.*

* Que le Roi Guillaume accorda par grace. *f. Selden. ad Eadm. Not.*

Au reste, si vous me demandez pourquoi notre langage n'eut point d'articles au commencement, & qu'il en eut dans la suite; je n'ai point d'autre raison à vous en rendre, si non que le Roman étant un Latin corrompu, il suivit d'abord le génie de la langue Latine, qui n'a point d'articles; & qu'étant devenu le langage d'un peuple sorti de Franconie, il prit peu à peu des articles, à l'imitation de la langue Thudesque, qui

en a de propres , auffibien que la langue Grecque , & que la langue Hébraïque.

J'entends de plus par cette nouvelle forme du langage les terminaisons qui font différentes du Latin. Ce qui se fit en retranchant , en ajoutant , en transportant quelque lettre dans les mots. Ainsi , par exemple , au lieu de *Deus* & *d'amor* , on vint à dire *Deu* , *Diex* , *Dieux* ; *amur* , *amors* , *amours*. Comme il n'y avoit rien de réglé ni de bien établi dans la langue , ces mots se dirent indifféremment pendant plusieurs regnes , & se conserverent même avec *Dieu* & *amour* , qui vinrent après. On fit de *mori* , *mourir* , & ensuite *mourir* : d'*occidere* , *occire* , qui a duré si longtems. Les autres mots se formerent à peu près de même. *Temps* , *nom* , *fin* , *an* , *mort* , *corps* , *gens* , & la plûpart de nos monosyllables , tels que nous les avons aujourd'hui , sont de ce tems-là ; car les mots d'une syllable ont été faits plutôt que les autres , & n'ont pas changé comme les autres dans les diverses révolutions de la langue ; si ce n'est en ce qui regarde l'orthogra-

II. ENTRETIEN. 163

phe, qui n'a pas toujours été la même.

Ce fut aussi, ce me semble, alors qu'on inventa notre *e* féminin, ou du moins qu'on l'ajouta à plusieurs mots pour en rendre le son plus doux & plus agréable; de sorte qu'au lieu d'*hom*, & d'*occir*, qu'on disoit dans les premiers tems, on dit *home*, & *occire* dans la suite.

Vous voyez qu'en retenant les mots Latins, nous nous sommes défaits de la terminaison Latine, qui est demeurée aux Italiens & aux Espagnols: en quoi ils sont comme des esclaves, qui portent toujours la marque & les livrées de leur maître: au lieu que nous sommes comme des personnes qui jouissent d'une entière liberté. En ôtant à notre langue cette ressemblance sensible que ses voisines ont avec le Latin, nous nous sommes fait en quelque façon une langue qui a plus l'air d'avoir été formée par un peuple libre, que d'être née dans la servitude. C'est-à-dire, interrompit Ariste en riant, que nous avons fait comme ces hommes de fortune, qui cachent aux autres & à eux-mêmes ce qu'ils sont, en déguisant le nom

de leur famille , parce qu'il leur reproche la bassesse de leur naissance.

Je m'imagine encore , dit Eugene , que dans les premiers voyages d'outremer , les François prirent des Grecs plusieurs mots qu'ils accommoderent à leur langage , & qu'ils imiterent en quelque chose le tout & l'économie de la langue Grecque ; & de là vient probablement la conformité qu'a notre langue avec le Grec , plutôt que des colonies que les Phocéens planterent à Marseille , avant que les Romains se rendissent maîtres des Gaules. Je vous dis mes conjectures , & je ne prétens pas vous obliger à me croire sur ma parole. Si vos conjectures ne sont vraies , dit Ariste , elles sont au moins vraisemblables ; & c'est beaucoup que de deviner raisonnablement , dans des choses aussi obscures que sont celles-là.

Quoi qu'il en soit , reprit Eugene , il est certain que sous le regne de Louis le jeune , la langue étoit formée selon les regles de la Grammaire : car on commença dès-lors à écrire en Roman , au rapport de Fauchet & de du Verdier ; & vous sçavez que

II. ENTRETEN. 165

la premiere marque d'une langue faite, est d'être capable de stile, & de sortir des bornes du discours familier, où toutes les langues sont renfermées dans leur naissance.

Au reste, cette langue qui avoit ses mots, ses articles, les inflexions de ses noms & de ses verbes, ses phrases & sa syntaxe, étoit comme un enfant au berceau qui n'a pas la force de se soutenir, & qui ne fait que bégayer. Elle se fortifia un peu, & elle prit l'essor, pour parler ainsi, sous le regne de Philippe Auguste. Comme ce Prince veritablement auguste par la grandeur de son courage & par celle de son génie, n'aimoit pas moins les lettres que les armes; on s'appliqua plus aux sciences sous son regne, qu'on n'avoit fait sous les regnes de ses prédécesseurs; & ensuite on prit plus de soin du langage. Les Poëtes qui parurent alors sous le nom de *Trouveres* & de *Jongleurs*, furent les premiers qui ôterent à l'ancien Roman ce qu'il avoit de plus grossier & de plus barbare: car les Poëtes en tout pays ont toujours le plus contribué à polir les langues.

Les Auteurs qui vinrent après sous S. Louis, & sous Philippe le Bel, commencerent à orner un peu la langue : vous jugez bien que ces premiers ornemens furent fort simples dans un siecle où regnoit la simplicité. Mais enfin tout simples qu'ils étoient , ils ne laissoient pas d'être des ornemens. Le plus célèbre d'entre ces Auteurs , & celui à qui notre langue doit ses premieres beautés , fut Jean de Meun , surnommé le pere & l'inventeur de l'Eloquence François. Le *Roman de la Rose* qu'il continua après la mort de Guillaume de Lorris , est le premier livre François qui a eu quelque réputation. Il fut estimé non seulement pour l'élégance du stile , mais aussi pour le fonds de la doctrine ; car on y a cherché des mysteres qui passent la galanterie, & à quoi probablement l'Auteur ne pensa jamais : mais il est toujours des chercheurs d'allégories , comme des chercheurs de pierre philosophale.

La langue se purifia beaucoup vers le milieu du regne de Philippe de Valois , témoins les registres de la Chambre des comptes de Paris , où

l'on voit une construction & une pureté qui approche de notre âge, ou du moins de l'âge de nos peres.

Ces heureux commencemens eurent une suite encore plus heureuse sous le regne de Charles VII. Alain Chartier son secretaire, qui étoit un laid homme, & un bel esprit, ajouta de nouvelles graces à la langue : Ce qui le fit surnommer à son tour le pere de l'éloquence François. C'est lui que * Marguerite d'Ecosse baisa un jour en passant par une salle où il étoit endormi : vous sçavez l'histoire, & ce que répondit la Princesse aux Dames de sa suite, qui trouvoient étrange qu'elle eût baisé un homme si laid. *Je n'ai pas baisé l'homme, dit-elle, j'ai baisé seulement la bouche d'où il est sorti tant de belles paroles.*

* Elle étoit femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI.

Depuis ce tems là la pureté de la langue augmenta toujours de plus en plus avec la politesse des mœurs. On vit peu à peu disparaître la barbarie des premiers siècles. Le langage perdit même à la fin son nom de Roman comme les fleuves perdent quelquefois leur premier nom, quand ils sont éloignez de leur source.

A regarder les langues de ce côté-là , dit Ariste , elles ont beaucoup de rapport avec les rivières qui changent à mesure qu'elles coulent , & qui sont en quelque façon différentes d'elles-mêmes , bien qu'elles ayent toujours le même rivage & le même lit. Les langues , reprit Eugene , ressemblent encore assez aux eaux minérales , qui prennent la teinture & les qualitez des lieux par où elles passent : & de-là vient , que comme dans les guerres du Levant notre langue prit beaucoup de la langue Grecque , elle prit aussi quelque chose de la langue Italienne dans les guerres d'Italie. Les affaires que les François eurent au-delà des monts sous Charles VIII. sous François I. & sous Henri II. firent qu'il se mêla à notre langage quelques locutions étrangères.

Au reste les choses changerent beaucoup sous les regnes de ces deux derniers Rois. Les beaux esprits qui se rencontrerent en foule à la Cour depuis que François I. eut rétabli les belles lettres & les beaux arts , entreprirent tout de nouveau de polir la langue. Ils commencerent par réformer

réformer plusieurs mots vulgaires qui étoient demeurez Latins avec une simple terminaison Françoisé. Ils les accommoderent à l'air de notre nation, où ils les abandonnerent tout-à-fait ; ils abolirent aussi les termes qui leur semblerent trop rudes , ou ils y passerent la lime pour les adoucir. Ils firent même des mots nouveaux en la place de ceux qu'ils avoient ôtez. Enfin ils donnerent à la langue un caractère d'élégance & de doctrine qu'elle n'avoit point auparavant , en l'enrichissant des dépouilles de la Grece & de l'Italie. Amyot, Joachim du Bellay , & Ronsard eurent le plus de part à ce changement : mais tout ce que firent ces grands maîtres ne fut qu'une ébauche dont les traits furent effacez ou corrigez dans les regnes suivans. Desportes , du Peron , Malherbe , Coëffeteau réformèrent le langage d'Amyot , de du Bellay & de Ronsard , comme Amyot , du Bellay & Ronsard, avoient réformé le langage de ceux qui les avoient précédé. Coëffeteau tient le premier rang parmi ces premiers réformateurs : il embellit fort la langue ; &

le stile de son *Histoire Romaine* sembloit si pur à Vaugelas, qu'il ne pouvoit presque recevoir de phrase qui n'y fût employée; & qu'à son jugement, si nous en croyons Balzac, il n'y avoit point de salut hors l'*histoire Romaine*, non plus que hors l'*Eglise Romaine*.

Après tant de réformations la langue ne laissa pas de changer encore vers le milieu du dernier regne. Balzac fut le principal Auteur de ce changement, en donnant à notre langue un tour & un nombre qu'elle n'avoit point auparavant. Il fit à peu près comme ces habiles architectes, qui changent & qui ajoûtent quelque chose à un superbe bâtiment pour le rendre régulier: nous devons à ce grand homme le bel arrangement de nos mots, & la belle candence de nos périodes.

Celui qu'on a accusé si injustement d'avoir voulu bannir *Car* de notre langue contribua peut-être autant que Balzac à la rendre non seulement nombreuse & magnifique, mais exacte & raisonnable. C'est à ce prétendu ennemi de *Car* que nous de-

vons en partie le bannissement du galimatias & du Phebus que Nerveze & des Escuteaux avoient autrefois introduits à la Cour. Il fut le premier qui se déclara pour la pureté, & qui enseigna comment il falloit accorder le beau stile avec le bon sens. Entre les autres Académiciens qui travaillèrent sur le même plan, Vaugelas s'attacha particulièrement à établir la netteté du stile, & à régler la langue selon la façon de parler des meilleurs écrivains du tems, & des plus honnêtes gens de la Cour. Enfin les changemens qui se sont faits depuis trente ans, ont servi de dernières dispositions à cette perfection, où la langue Française devoit parvenir sous le regne du plus grand Monarque de la terre.

Vous voyez bien que le changement n'a rien gâté ; & qu'on a tort de nous reprocher notre inconstance sur le chapitre du langage. C'est là le cours ordinaire des choses humaines, & particulièrement des langues vivantes. L'Italien & l'Espagnol ont changé à leur tour, nonobstant toute la fermeté dont se piquent les Italiens & les Espagnols. L'un &

l'autre n'étoient à sa naissance qu'un jargon qui faisoit pitié ; & ce ne fut qu'en changeant qu'ils devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui. Il est vrai que ces deux langues ont été plutôt faites que la langue Françoise : mais cela ne leur donne aucun avantage sur elle. Les ouvrages qui sont le plutôt achevez , ne sont pas les plus parfaits : la nature est des siècles entiers à former l'or & les pierres précieuses.

Quoi qu'il en soit , la langue Espagnole & la langue Italienne, lesquelles sont nées de la confusion des peuples qui se sont rendus maîtres de l'Espagne & de l'Italie , ne languiront pas long-tems dans les foiblesses de l'enfance : elles devinrent capables de quelque chose presque aussi-tôt qu'elles furent nées , pareilles en cela à ces rivières qui sont navigables à leur source. En un mot, elles parvinrent en assez peu de tems au comble de leur perfection : mais aussi-bien loin de se purifier toujours de plus en plus comme la nôtre, elles se sont gâtées peu à peu , ou du moins elles sont déchûes de leur première pureté :

de sorte qu'elles ne sont pas si pures présentement, qu'elles étoient aux siècles passez. Pour ce qui regarde l'Espagnol, les *lettres* de Guevarre, l'*histoire* de Mariana, toutes les *œuvres* de sainte Thérèse, de Ribadeneira & de Grenade, ont une netteté & une élégance que les livres nouveaux n'ont point. Et pour ce qui est de l'Italien, je connois peu d'Auteurs modernes de de là les monts qui valent les Villani, les Petrarques & les Boccaces. Cela vient apparemment de ce que les choses qui acquièrent bientôt leur perfection, tombent bientôt en décadence. Ainsi les fruits avancez ne sont pas de garde, & les femmes vieillissent plutôt que les hommes. Au contraire, ce qui se fait avec beaucoup de tems, dure aussi beaucoup de tems; & c'est ce qui m'assure en quelque façon de la durée de notre langue.

Si elle est dans la perfection, dit Ariste, je meurs de peur qu'elle ne se corrompe bientôt, car il me semble que les choses ne sont jamais plus près de leur ruine, que quand elles sont arrivées au plus haut point où

elles peuvent monter. Je pourrois vous citer là-dessus un aphorisme d'Hippocrate, & plus d'une sentence de Seneque : mais je me contente de vous citer l'exemple de la langue Latine. Ne dégénéra-t-elle pas en moins de rien de sa premiere noblesse ? N'eut-elle pas la même fortune que la grandeur de l'Empire Romain, qui s'affoiblit toujours depuis le siecle d'Auguste ? Dès le regne de Neron le stile changea tout-à-fait. Quintilien avoue que de son tems il n'y avoit presque nulles traces de l'ancienne pureté : &

*Ipso denique sermone
proavis renuncias-
tis. Tertull. Apol.
c. 6.*

vous sçavez que Tertullien reprocha aux Romains dans l'Apologie qu'il présenta à l'Empereur Severe, qu'ils n'avoient rien obtenu de leurs ancêtres, non pas même le langage.

Je sçais tout cela, reprit Eugene, & je sçais de plus que la belle Latinité se seroit perdue entierement après la destruction de l'Empire Romain, si elle n'avoit été conservée dans les bibliothèques des Curieux. Néanmoins je ne puis m'imaginer que notre langue ait jamais de si funestes aventures ; je croirois plutôt, s'il m'étoit permis de faire son horosco-

pe, qu'elle sera toujours florissante.

Ce n'est pas, continua-t-il, que ces sortes de révolutions ne soient assez naturelles; mais c'est que la langue Françoisé a quelque chose de singulier & d'extraordinaire, qui doit la préserver de la corruption à laquelle les autres langues sont sujettes. Nous sçavons que la langue Latine fut altérée d'abord par le mélange de tant de nations diverses, qui étoient tributaires ou sujettes des Romains, & que la curiosité, le commerce, ou d'autres raisons attiroient souvent à Rome; qu'ensuite elle se corrompit tout-à-fait par les invasions des Goths & des autres peuples du Nort; & qu'enfin l'usage s'en perdit insensiblement après que les Lombards se furent emparez de l'Italie.

Voilà les véritables causes de la décadence & de la perte entière de la langue Latine. Mais pour peu que vous y fassiez de reflexion, la langue Françoisé n'a rien de pareil à craindre. Car en premier lieu, la passion que tous les autres peuples ont pour elle, nous peut presque assurer qu'ils n'y donneront aucune atteinte; &

l'expérience nous fait voir que les nations différentes qui abordent de tous côtés dans la Capitale du Royaume, oublient plutôt leur langue naturelle, qu'ils ne corrompent la nôtre. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence qu'une monarchie qui n'a point changé depuis son établissement, devienne jamais la conquête des étrangers. L'étoile de notre grand Monarque promet à la France une fortune toute contraire ; & je ne sçais quelle inspiration me dit que les Lis qui viennent du Ciel, bien loin de se flétrir dans le champ où ils sont plantés, fleuriront un jour par toute la terre.

Quand vos prophéties seroient vraies, dit Ariste, il ne s'ensuit pas que notre langue demeure toujours dans l'état où elle est présentement. Vous avez raison, repliqua Eugene : car encore que nous n'ayons rien à craindre du côté des causes étrangères, le seul caprice des hommes est capable de faire quelques changemens dans le langage. C'est la nature des choses vivantes de changer de temps en temps ; & s'il y a quelques

langues modernes qui ne changent point , elles doivent être comptées entre celles qui sont mortes. Je ne prétends donc pas que la nôtre ne change point du tout ; mais je prétends que les changemens qui s'y feront dans la suite des siècles , ne seront pas plus essentiels ni plus remarquables que ceux qui s'y sont faits depuis trente ans ; je veux dire qu'ils n'altereront point le fonds de la langue. Il y aura toujours la même naïveté , la même clarté , le même ordre , & le même tour dans le stile. Quelques mots & quelques façons de parler pourront s'établir ou s'abolir selon la bizarrerie de l'usage : mais ce changement sera tout au plus comme une légère maladie qui arrive dans la force de l'âge , & qui ne change ni le temperament ni l'humeur ; ou plutôt il sera de notre langage comme de nos modes.

A la vérité nos modes changent de temps en temps : mais avez-vous pris garde que ces changemens ne vont pas tant à l'essentiel des habits qu'aux ajustemens & à la petite-oye ? Depuis que les vieilles modes ont été

bannies avec le vieux langage , on a porté en France des étoffes & des rubans de toutes façons & de toutes couleurs ; on a resserré ou élargi les chausses , selon que la fantaisie en a pris ; on a donné mille formes aux collets & aux chapeaux : mais on ne s'est point avisé de porter des robes à la Romaine , ou des vestes à la Persane ; on n'a point quitté le chapeau pour prendre le turban des Turcs , ou le bonnet des Polonois ; les fraises mêmes , les collets montez , les vertugadins ne sont point revenus , & apparemment ils ne reviendront jamais , parce qu'ils sont contraires à cet air libre , propre & galant dont on s'habille depuis plusieurs années , & qu'on a soin de conserver avec toutes sortes d'habillemens. Disons aussi pour ce qui regarde la langue , que le Nerveze le galimatias & le Phebus ne reviendront point , par la raison qu'il n'y a rien de plus opposé à cet air facile , naturel & raisonnable qui est le caractère de notre nation , & comme l'ame de notre langue.

Il seroit inutile , dit Ariste , de vous contester une chose qui ne peut

être décidée que quand nous ne serons plus au monde , & dont la posterité seule fera juge. Il vaut mieux , continua-t-il , vous en croire sur votre parole , que de vous contredire mal-à-propos. Vous en croirez ce qu'il vous plaira , repartit Eugene : je pourrois bien me tromper dans mes conjectures ; & après tout je ne vois pas assez clair dans l'avenir, pour répondre de ce qui arrivera dans mille ans.

Pour moi , dit Ariste , je suis d'avis que sans nous mettre en peine de ce que devlendra un jour notre langue , nous tâchions de la bien savoir telle qu'elle est présentement. Ce n'est pas une petite entreprise , repliqua Eugene : on a mis les choses à un tel point , que plus on étudie le François , plus il y a en quelque façon à apprendre : la pureté , la netteté , l'exactitude & le beau tour , coûtent infiniment : tout cela demande une grande étude & un grand travail.

J'en demeure d'accord , dit Ariste : mais une langue aussi belle que la nôtre , ajouta-t-il , merite bien quel-

que application & quelque soin. Je pardonne aux Italiens & aux Espagnols de ne l'étudier pas à fond ; mais je ne puis le pardonner aux François, sur-tout à ceux qui ont de la disposition & du naturel pour les langues. N'est-ce pas une chose ridicule de cultiver soigneusement les langues étrangères, & de négliger sa langue naturelle ? d'entendre parfaitement le Grec, le Latin, l'Italien, l'Espagnol, & de ne sçavoir ni parler, ni écrire poliment en François.

Que faut-il faire, dit Eugene, pour bien parler, & pour bien écrire ? Vous le sçavez mieux que moi, répondit Ariste, & c'est à vous à m'apprendre ce que vous avez fait pour cela. A vous dire la vérité, reprit Eugene, je dois le peu que je sçais au commerce des honnêtes gens, & à la lecture des bons livres. Ce sont à parler en général, les deux voies qu'il faut tenir, ce me semble, pour sçavoir bien la langue Françoisse : l'une ne suffit pas sans l'autre. En fréquentant les personnes polies on prend insensiblement je ne sçais quelle teinture de politesse que les livres ne donnent

point : ce n'est gueres que dans les belles conversations qu'on apprend à parler noblement & naturellement tout ensemble. Mais aussi ce n'est gueres que dans les bons livres qu'on apprend à parler juste & selon toutes les regles de l'art. Ceux qui ne font que lire , & qui ne voient point le beau monde, ne sont pas assez polis, & n'ont pas pour l'ordinaire cet air aisé & naturel qui est si fort à la mode ; & ceux qui ne lisent point du tout , ou qui lisent sans nulle reflexion , comme quelques gens de la Cour qui passent toute leur vie dans les cercles & dans les ruelles , ne sont pas fort exacts : à peine peuvent-ils écrire un billet , qu'ils ne fassent quelque faute contre la pureté ou contre la netteté du stile.

Mais puisque la lecture est si necessaire , reprit Ariste , que faut-il lire pour bien sçavoir notre langue ? Je voudrois , répondit Eugene , qu'on lût d'abord Vaugelas : ses *Remarques* sont pleines de mille réflexions qui donnent une veritable idée de la Langue ; elles contiennent presque toutes les regles qui peuvent ser-

vir pour bien parler & pour bien écrire. Son *Quinte-Curce* est un modele sur lequel on peut se former sûrement.

Il faut lire Balzac , car il a de grandes beautés , & on apprend beaucoup en le lisant : mais il ne faut pas trop l'imiter. Il est aisé de parler mal , en voulant parler aussi bien que lui.

Quoique le stile de Voiture ne soit pas toujours fort châtié , parce qu'il n'a jamais revû ses ouvrages , & que ce n'est pas lui qui les a fait imprimer ; la lecture de ses Lettres ne laisse pas d'être fort utile. Si on n'y trouve pas la même pureté du langage , on y trouve une naïveté & une délicatesse qui ne se rencontre point par tout ailleurs.

La *Défense de Voiture* est le chef-d'œuvre de Costar : ses autres livres ne sont pas si fins ni si corrects que celui-là.

Tout ce que la Chambre & d'Ablancourt ont mis en lumière , merite fort d'être lû. Il seroit à souhaiter que nous eussions les Lettres du Secrétaire de l'Académie : car il ne sort

rien de ses mains qui ne soit fini ; & il y a dans tout ce qu'il fait un certain air d'honnête-homme , qui me plaît infiniment.

Nous avons attendu longtemps les *œuvres* d'un Académicien que les plus sçavans dans la langue consultent comme leur oracle : elles paroissent enfin ; & il ne faudroit presque que ce livre-là pour apprendre à bien écrire Les *Plaidoyers* , qui en font la principale partie , ont les vraies beautés de l'éloquence Française ; & quand l'Auteur ne donneroit point au public la *Rhetorique* qu'il a promise , nous n'aurions rien à lui demander après le présent qu'il nous a fait.

Que pensez-vous , dit Ariste , des *Sentimens de l'Académie sur le Cid* ? C'est , à mon avis , repliqua Eugene , un ouvrage achevé en son genre ; le nom que ce livre porte , & les mains par lesquelles il a passé avant que de voir le jour , le doivent faire estimer de tout le monde.

L'Histoire de l'Académie Française est un des livres François que j'estime le plus. Outre le bon sens & la po-

litéssé qui y regnent par tout , l'Auteur y a joint ensemble la facilité & l'exaëtitude. Le *Discours* que le même Auteur a composé sur les œuvres de Sarasin , est une très-belle chose. Je l'ai lû plusieurs fois , & je l'ai toujours lû avec plaisir.

La *Préface* qui a été mise depuis peu au commencement des œuvres de Balzac est sçavante & très-bien écrite. Je serois d'avis qu'on la lût avant que de lire les Lettres & les *Discours* qui la suivent. A propos de *Préface* , dit Ariste , il ne se peut rien voir de plus sensé ni de plus juste que la nouvelle Traduction de l'*Enéide*.

Mais puisque nous sommes sur les *Préfaces* , dit Eugene , nous ne devons pas oublier celle qu'un de nos amis a faite sur de fort beaux *Panegyriques*. Elle est digne de l'approbation qu'elle a eue dans le monde. Je ne sçais , dit Ariste , si la lecture de cette *Préface* ne m'a point causé plus de douleur que de plaisir ; car je n'ai pu la lire , sans pleurer celui dont elle parle. Comme j'avois pour ce cher ami une grande tendresse , &

II. ENTRETIEN. 185

toute l'estime qu'on peut avoir pour un homme extraordinaire , sa perte m'a sensiblement touché ; & je ne pourrois m'en consoler de ma vie , si je ne trouvois cet illustre mort dans ses freres , comme dans d'autres lui-même. Celui qui a suivi une jeune Reine dans un pays étranger , est un homme d'un grand merite , habile , modeste , secret , desinteressé ; & infatigable dans le travail. Il écrit en sa langue d'une maniere à faire juger qu'il n'en auroit jamais étudié aucune autre. Cependant outre la connoissance qu'il a des langues Grecque & Latine , il parle celles de nos voisins presque aussi facilement & aussi poliment que la sienne.

Pour revenir aux bons livres & aux bons écrivains dont nous parlions , reprit Eugene ; l'Auteur des *Réflexions ou Maximes morales* a un caractère très-noble , & je ne sçais quelle finesse , que tous les bons Auteurs n'ont pas. Le *Discours* qui a été mis à la tête de ces *Réflexions* , est de la main d'un grand maître , qui sçait le monde aussi bien que la langue , & qui n'a pas moins d'honnêteté

que d'esprit. L'Auteur des *Conversations* qui parurent l'an passé, & celui des *Observations sur les Poèmes d'Homere & de Virgile*, écrivent d'une maniere judicieuse & délicate.

Que vous semble, dit Ariste, des *Observations*, qu'un sçavant Homme a faites sur les Poësies de Malherbe ? Elles sont curieuses, repliqua Eugene, aussi-bien que ses *Origines de la langue Françoise* ; & après les *Remarques* de Vaugelas, je ne sçache rien en ce genre qui puisse instruire davantage.

Je vous ai déjà parlé des *Avantages de la langue Françoise sur la langue Latine* ; quelque doctes que soient ces *Dissertations*, elles ne sont pas moins agréables que la *Promenade de Saint Germain*. Je l'ai lûe depuis peu, dit Ariste, & j'en ai été charmé : Vous ne l'auriez pas moins été, ajouta Eugene, des *Promenades de Versailles & de Saint-Cloud*, si vous les aviez lûes ; elles ont quelque chose qui enchante.

La vie de Socrate, reprit Ariste, que le Traducteur de Xenophon a composée, me tomba l'autre jour en-

II. ENTRETEN. 187

tre les mains, & j'en suis bien content. Elle est très exacte, répondit Eugene, quoiqu'elle ne soit pas fort nouvelle.

L'Histoire de la Vie du Duc d'Espernon, composée par Girard; *la Guide des Pêcheurs de Grenade* traduit par le même; *les Paraphrases sur les Epîtres de saint Paul*; *les actions publiques* d'un Predicateur célèbre sont d'assez bons livres. *L'Histoire Sainte du Nouveau Testament* est également pure & fleurie. Il n'y a rien de plus net, ni de plus élégant que *la Morale du Sage*: on y trouve de quoi former les mœurs & son stile en même tems. Il n'appartenoit qu'à une Personne considérable par sa naissance & par son mérite, d'être l'interprète de Salomon; & il falloit sçavoir notre langue aussi-bien que cette illustre Solitaire la sçait, pour le bien faire parler François.

Mais que pensez vous, dit Ariste, de ces Solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans? Je leur fais justice, repliqua Eugene, & j'avoue de bonne foi qu'ils ont beaucoup contribué à la perfection de notre lan-

gue. Avez-vous vû , dit Ariste , la traduction qu'ils ont faite de l'*Imitation de Jesus-Christ* ? J'ai oui dire que c'est un de leurs chefs d'œuvres , & qu'ils la proposent eux mêmes pour un modele de la pureté du langage. Je la lis depuis quelque jours , repartit Eugene , & je l'estime pour le moins autant que les *Confessions de S. Augustin* , & que la *Vie de Dom Barthelemi des Martyrs* , où les longues périodes fatiguent un peu le lecteur.

Il est vrai, dit Ariste , que ces Ecrivains si fameux ne peuvent pas être accusez de Laconisme : ils aiment naturellement les discours vastes ; les longues parentheses leur plaisent beaucoup ; les grandes périodes , & surtout celles qui par leur grandeur excessive suffoquent ceux qui les prononcent , comme parle un Auteur

περίοδοι
μακράναι
ἀποπνίγου-
σαι τὰς λή-
γοντας.

Grec , sont tout-à-fait de leur goût. La belle Vie de l'Archevêque de Brague commence par une période de mesure : il faut avoir de bons poulmons pour la lire tout d'une haleine ,

Dion. & une grande attention pour la com-
Halicarn. prendre la premiere fois qu'on la lit.

II. ENTRETIEN. 189

Cela s'appelle se lasser dès le commencement du voyage , dit Eugene. Mais que voulez-vous , ajouta-t-il ? ces Messieurs ont pris ce train-là il y a long-tems : ils y sont accoutumés , & apparemment ils auront de la peine à le quitter. Après tout , il ne faut pas les chicaner sur un défaut qui ne vient que d'abondance : si c'est un vice que de faire de grandes périodes , c'est le vice des grands Orateurs ; & c'est ce qui me fait croire que ces Messieurs ne s'en corrigeront pas.

Pourquoi ne se corrigeront-ils pas de leurs longues périodes , repartit Ariste ? ils se sont bien corrigés avec le tems de leurs exaggerations. Il n'y avoit rien de plus commun dans leurs premiers livres que des expressions excessives , comme *la plus grande & la plus punissable de toutes les hardieses ; la plus sanglante de toutes les invectives ; la plus étrange temerité , & la plus grossière ignorance qui fut jamais*. On y voyoit jusques dans les titres & dans les narrations qui doivent être simples & modestes , *une audace qui n'eut jamais de pareille , une igno-*

rance insupportable, une insolence punissable, la plus insigne de toutes les fourberies, la plus lâche prévarication qui fut jamais. C'est ce que leur a reproché autrefois un des plus judicieux Critiques de notre tems.

Franc. Vassor de Libello supposit.

Réfutation
de la Lettre à
un Seigneur
de la Cour.

Ils ne se sont pas défaits entièrement de ces fortes d'expressions, dit Eugene. Ils mettent encore le *plus* en bien des endroits où il n'a que faire; ou s'ils ne se servent pas de ce terme pour exagérer ce qu'ils disent, ils emploient de grands mots & de grandes épithères, qui font à peu près le même effet. Témoins *une impertinence signalée, un égarement prodigieux, un attentat insupportable, un emportement diabolique, un effroyable excès de malice & de folie.* Pour ce qui regarde l'étendue des périodes, bien loin de les accourcir, ils y ajoutent des queues qui rendent le discours extrêmement long. Par exemple, après de grandes périodes qui lassent déjà assez d'elles-mêmes, ils mettent d'ordinaire quelque participe, comme *étant certain que . . . rien n'étant plus avantageux que . . . ce qui ne sert pas trop à délasser les*

II. ENTRETEN. 191

esprits , & à faire reprendre haleine aux lecteurs.

A la verité , je ne trouve dans *l'Imitation de Jesus-Christ* ni des expressions hyperboliques, ni des périodes démesurées : cependant , à ne vous rien déguiser : j'y trouve je ne sçais quoi qui me fait de la peine. Ce sont peut-être des scrupules ; vous en jugerez s'il vous plaît : j'ai le livre sur moi , & j'ai marqué les endroits qui m'ont arrêté. Je commence par *l'Epître dédicatoire*.

Tant s'en faut que ce glorieux rabaissement soit indigne du courage des personnes de votre naissance.

Je vous avoue que ce glorieux rabaissement ne me plaît gueres. Il ne me plaît point du tout , dit Ariste , & je doute que *rabaissement* soit François. J'ai bien oui dire , le *rabais des monnoyes* ; & on pourroit dire peut-être le *rabaissement* d'une personne , à qui on fait perdre sa dignité & son rang : mais je ne crois pas qu'on dise *rabaissement* pour *humilité*, & ce glorieux n'y revient point trop selon mon sens.

Il y a dans *l'Avertissement* au lec-

teur un mot qui m'a surpris , continua Eugene ; le voici. *Il égale la hauteſſe & la magnificence des ouvrages des Saints Peres.* Que dites-vous de *hauteſſe* ? J'avois cru juſqu'à cette heure , dit Ariſte , que la *hauteſſe* étoit affectée au Grand Seigneur , & je ne croyois pas qu'on dût jamais donner de la *hauteſſe* aux Saints Peres. J'aimerois autant leur donner de l'*alteſſe* , & je trouverois auſſi bon l'*alteſſe* de leurs ouvrages , que la *hauteſſe*. Raillerie à part , la *hauteſſe* me choque encore plus que le *rabaiſſement*. Mais voyons le reſte. Eugene lut alors les endroits ſuivans.

- L. 1. c. 1. *L'œil eſt inſatiable de voir. Ils travaillent plus à ſ'acquérir de l'éclat ,*
 L. 1. c. 7. *qu'à ſe fonder dans l'humilité. Ceux qui ſont encore nouveaux & inexperimentez dans la voie de Dieu.*

Je trouve vos premiers doutes aſſez bien fondez , dit Ariſte. *Inſatiable* eſt de ces mots qui n'ont point de queue , & qui ne régiſſent rien. On dit une avarice *inſatiable*, un cœur *inſatiable*; mais on ne dit point *inſatiable de manger* , ni *inſatiable de voir*. A la vérité on peut dire un deſir *inſatiable d'ap-*
 prendre

II. ENTRETIEN. 193

prendre ; mais alors , d'apprendre est régi par *desir* , & non pas par *insatiable*.

Se fonder dans l'humilité ne me semble pas trop bon ; mais *acquérir de l'éclat*, ne me semble pas François. On dit bien *aimer l'éclat* faire de l'éclat ; mais on ne dit pas que je sçache, *acquérir de l'éclat* , en quelque sens que ce soit.

Pour *inexperimé* , c'est un mot de la façon de ces Messieurs , aussi bien qu'*inallié*, *inalliable* , *incorrompu* , *inconvertible*, *intolérance* , *clairvoyance* , *inobservation* , *inattention* , *desoccupation* , *desoccuper* , *desaveugler* , *coronateur* , *insidiateur* : à quoi l'on peut ajouter *élévement* , *abregement* , *brisement* , *déchirement* , *resserrement* , *attiédissement* ; & ces adverbess , *déclarement* , *inexplicablement* , & *incontestablement*. Car ils ne font point de difficulté de faire des mots nouveaux , & ils prétendent même avoir ce droit là ; comme si des particuliers & des solitaires avoient une autorité que les Rois mêmes n'ont pas.

C'est apparemment en vertu de cette auttorité prétendue, dit Eugene,

que le Traducteur de l'*Imitation* a fait un mot dont nous n'avions jamais oui parler : c'est *indisposer* avec une signification active ; en voici des exemples.

L. 4. c. 12. *Celui qui après m'avoir receu , se répand aussitôt en des satisfactions extérieures , s'indispose beaucoup pour me recevoir.*

L. 4. c. 10. *Ainsi vous pourriez differer longtemps de communier , & vous y trouver plus indisposé dans la suite.*

Cet *indisposer* est gaillard , répondit Ariste ; & je suis bien trompé si ce mot-là fait fortune. Car il est des mots à peu près comme des hommes : il y en a qui ont une étoile heureuse , pour parler ainsi , & qui sont reçus dès qu'ils se présentent ; mais il y en a de malheureux qu'on ne peut souffrir , & auxquels on ne s'accoutume jamais. *Indisposer* est du nombre de ces malheureux , aussi-bien qu'*élevation* , que ces Messieurs mettent partout , & dont personne qu'eux ne se sert.

Que voulez-vous , dit Eugene ? Ils aiment les mots nouveaux , & ils se plaisent à en faire. Mais passons

II. ENTRETEN. 195

outre. Aimez-vous se trouver dans l'obscurcissement, dans l'enyvrement, & dans le resserrement ?

Lorsque vous vous trouverez dans l'obscurcissement. L. 3. c. 7.

Quand ma grace entre une fois dans un cœur il ne se trouve plus dans le resserrement. L. 3. c. 9.

L'aveuglement & l'enyvrement où ils se trouvent, ne leur permet pas de discerner ce qu'ils font. L. 3. c. 12.

Aimez-vous l'enyvrement des divertissemens du monde ? Complaître à Dieu, au lieu de plaire ?

L'enyvrement de l'amour & des divertissemens du monde l'emporte en l'ame de plusieurs. L. 3. c. 20.

N'ayez qu'une fin unique, qui est de me plaire. L. 3. c. 34.

A ne vous rien déguiser, dit Ariste, je n'aime point tout cela. Je ne sçais, reprit Eugene, si vous aimerez davantage ce qui me reste à vous lire. Il lut alors les autres endroits qu'il avoit marquez, & Ariste lui dit son sentiment sur chaque endroit dans l'ordre qui suit.

Vous serez sujet malgré vous à la mutabilité & au changement. L. 3. c. 33.

L. 2. c. 3. *Celui qui est encore assujetti au trouble de ses passions.*

Ces deux phrases ne me plaisent point. On est sujet au changement, mais on n'est point sujet à la *mutabilité* : qui dit *mutabilité*, dit une disposition au changement ; être muable, c'est être sujet à changer ; de sorte qu'être sujet à la *mutabilité*, vaut autant qu'être sujet à la disposition au changement, & au pouvoir de changer : ce qui ne me semble pas trop raisonnable.

Je dis le même d'*assujetti au trouble de ses passions*. On est *assujetti à ses passions*, on est *esclave de ses passions* ; mais on n'est point *assujetti au trouble* ni *esclave du trouble de ses passions* : cela n'est ni selon la raison, ni selon l'usage.

L. 1. c. 26. *Qu'il est triste au contraire, & pénible de voir des personnes sans ordre & sans règle.*

Il est *triste de voir* ; il est *pénible de voir*, me fait de la peine.

L. 3. c. 27. *Celui-là est vraiment sage, qui ne prête point l'oreille aux amorces & aux enchantemens de ces Sirenes qui tuent en caressant.*

II. ENTRETEN. 197

Je pardonerois ce *prêter l'oreille aux amorces*, à de petits Ecrivains qui ne sont pas obligez d'être si exacts ; mais je ne puis le pardonner à de grands Auteurs qui ne se doivent rien pardonner à eux-mêmes. *Amorces* est de ces mots métaphoriques, auxquels il reste toujours quelque chose de leur signification propre : on dit bien *les amorces* du vice, on diroit se laisser prendre aux *amorces* des Sirenes ; mais je doute qu'on puisse dire, *prêter l'oreille aux amorces*. Il me semble que ces deux mots *oreille* & *amorces*, ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toujours assiegée de pieges & de filets, & pleine d'une infinité d'ennemis qui l'entourent de toutes parts. L. 3. c. 20.

Ce mot d'*assiegée* ne s'accorde pas trop bien avec *pieges* & *filets* : il s'accorderoit mieux avec *ennemis*, & cet endroit seroit plus juste de la sorte. Que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toujours assiegée d'ennemis, & pleine d'une infinité de pieges & de filets qui l'entourent de toutes parts!

Afin que vous soyez le dominateur de vos actions. L. 1. c. 38.

Bon Dieu, quelle façon de parler : J'aimerois autant dire, le *Seigneur & le Roi de vos actions* : ce n'est pas que *dominateur* ne soit François; mais c'est que *dominateur & actions* ne s'accoutument pas ensemble.

L. 3. c. 53. Il faut que vous conserviez votre ame dans une privation de toutes les douceurs.

L. 3. c. 50. Abaissez mon cou & ma tête superbes, afin de faire plier ma volonté déreglée & inflexible sous la rectitude & la sainteté de la vôtre.

Voilà ce qui s'appelle des phrases; *Conservier son ame dans la privation de toutes les douceurs; faire plier sa volonté sous la rectitude de la volonté de Dieu* : ou je ne m'y connois pas, ou cela est un peu Nerveze.

L. 3. c. 40. Je suis dans une défaillance générale de toutes choses. Ce n'est pas bien parler, pour dire, toutes choses me manquent : défaillance ne signifie pas manquement & défaut en ce sens-là. On dit *défaillance de cœur, défaillance d'esprit, défaillance des astres*; mais on ne dit pas *défaillance d'argent, défaillance d'habits, défaillance de choses nécessaires à la vie.*

II. ENTRETEN: 199

l'impuissance où je me trouve d'être L. 3. c. 40.
consolé par aucun homme.

Etre dans l'impuissance, s'accom-
mode bien à un verbe actifs, mais
non pas à un verbe passif. On dit,
Je suis dans l'impuissance de vous assi-
ster, de vous servir; mais je ne crois
pas qu'on puisse dire, Je suis dans
l'impuissance d'être assisté de mes amis,
d'être consolé par aucun homme.

Si impuissant à vous taire; si facile L. 4. c. 7.
pour la dissipation & le ris; si second
à former de bonnes résolutions, & si
sterile à en produire les effets.

Ces Phrases-là ne sont pas François-
ses. Quel langage! Je suis impuissant à
parler, je suis impuissant à me taire,
pour dire, je ne puis parler, je ne puis
me taire. Les Etrangers qui commen-
cent à apprendre le François parlent
de la sorte: il falloit dire, *si peu maî-*
tre de votre langue, au lieu de *si im-*
puissant à vous taire. Facile n'est pas
bien avec *pour*, ni avec un *nom*: ou
il ne veut rien après soi, ou il veut à,
& un *verbe*. C'est un esprit facile;
c'est une chose facile à faire.

Pour *second* & *sterile*, on ne les
joint pas avec des *verbes*. La terre est

feconde ; un champ est sterile : mais la terre n'est point feconde à former des metaux dans ses entrailles ; un champ n'est point sterile à produire du bled : tout au plus la terre est feconde en metaux , un champ est sterile en bled. Le Traducteur auroit pu dire : si fecond en bonnes resolutions , & si sterile en bons effets.

L. 4. c. 3. *De peur que m'abstenant plus longtemps de votre sacré corps , je ne me refroidisse peu à peu de mes saints desirs.*

Se refroidir de ses saints desirs , c'est une phrase nouvelle que je n'ai point encore entendue. J'ai toujours oui dire , se refroidir dans ses exercices de pieté , dans une entreprise où l'on s'est engagé avec chaleur.

L. 3. c. 1. *O état sacré de la vie religieuse , qui rend l'homme cheri de Dieu !*

L. 2. c. 7. *Si vous aviez soin de rendre votre ame vuide de l'affection de toutes les creatures.*

Je suis sur que les gens un peu délicats dans la langue n'aimeront pas ces façons de parler ; rendre cheri , rendre vuide. Rendre ne s'accorde pas avec les participes , ni avec toutes sortes d'adjectifs. On ne dit point il

II. ENTRETIEN. 201

se rend aimé, quoiqu'on dise *il se rend aimable*. On ne dit point aussi *rendre vuide*, non plus que *rendre plein*, pour dire, *vuider & remplir*. Ces locutions sont comme *rendre connu*, que Balzac a condamné absolument dans le *Sonnet de Job*.

Comme ils n'ont pas en moi une pleine confiance, ils s'entremettent encore du soin d'eux-mêmes. I. 3. c. 37.

Cela n'est pas François. On dit bien *s'entremettre d'une affaire*; mais on ne dit pas *s'entremettre du soin d'une affaire*, ni *du soin d'une personne*.

Tous mes desirs soupirent vers vous. L. 3. c. 48.

C'est le cœur, c'est la personne qui soupire: mais les desirs ne *soupirent* point; ce sont eux qui font soupirer. *Soupirent vers vous*, n'est pas bien; il faut dire *soupirent après vous* ou *pour vous*.

Je ne trouve du repos en aucune creature, mais en vous seul, ô mon Dieu. L. 4. c. 12.

Cette construction n'est pas régulière. *Je ne trouve du repos*, ne se rapporte pas bien à *mais en vous seul*. Il falloit tourner autrement la phrase, ou du moins il falloit dire, *mais j'en trouve en vous seul*. Les verbes ne doi-

vent point être sousentendus en ces rencontres ; ils doivent être toujours exprimez , & on ne doit point craindre de répéter le même mot : la répétition ne choque point quand elle contribue à la régularité de la construction , & à la netteté du stile.

L. 3. c. 15. *Vous vous aimez trop par un amour déréglé.*

L. 3. c. 27. *Considerer tout par un œil si pur , & si éclairé.*

Dès qu'on s'aime trop , on s'aime avec déreglement ; ainsi par *un amour déréglé* , est inutile après *trop*. D'ailleurs *s'aimer par un amour déréglé* , n'est pas bien dit , non plus que *considerer par un œil si pur & si éclairé* : il faut dire *s'aimer d'un amour déréglé* ; *considerer tout d'un œil si pur & si éclairé*.

L. 3. c. 53. *Il y en a peu qui sortent entierement de leurs inclinations , & de leur humeur.*

Ce n'est pas bien parler François , pour dire , qui renoncent entierement à leurs inclinations , & à leur humeur. On dit d'un homme que la passion emporte , il est hors de soi , il est rentré en soi-même ; mais on ne

dit point, il est sorti de soimême : ainsi on dit, sortir de son peché, sortir de son caractère ; mais on ne dit point sortir de ses inclinations, & de son humeur, pour dire renoncer à ses inclinations & à son humeur.

L'ancien serpent s'armera contre vous de toute sa malice & sa violence. L. 3. c. 12.

Elle s'attache à vous par toutes ses puissances & ses mouvemens. L. 3. c. 34.

L'exactitude demande qu'on dise, de toute sa malice, & de toute sa violence ; par toutes ses puissances & par tous ses mouvemens. Ces omissions sont des negligences qu'on doit éviter.

A moins que Dieu ne leur fasse la grace de renoncer à cette attache à leur sentiment. L. 3. c. 70.

C'est se negliger beaucoup que d'écrire de la sorte, *A cette attache à leur sentiment*, fait un fort mauvais effet. Il y a une negligence qui ne gâte rien, qui plaît même, & qui pare quelquefois le discours ; & c'est celle qui est opposée à l'affectation ; mais il y en a une autre qui sied mal, qui choque toujours, bien loin de plaire ; & c'est celle qui est opposée à l'exactitude. La negligence du Traducteur

dans l'endroit que vous venez de lire, est de cette dernière espèce.

Ne pourroit-on pas compter, dit Eugene, entre les négligences vicieuses, une construction qui est fort familière au Traducteur? En voici des exemples.

L. 2. c. 12. *Notre mérite ne consiste pas dans les joies & les goûts spirituels.*

L. 4. c. 15. *Remettant à Dieu le tems & la manière en laquelle il lui plaira de vous visiter.*

L. 4. c. 6. *Qui peut seul lui donner un secours & une consolation parfaite.*

L. 3. v. 40. *Toute la hauteſſe & l'éclat du monde étant comparé à votre éternelle gloire, n'est que folie & que vanité.*

A ce que je vois, dit Ariste, le Traducteur a bien en tête *la hauteſſe*; & il ne tiendra pas à lui que toutes les Grandeurs de l'Univers ne partagent avec le Grand Turc un titre qui lui est propre, & que personne ne lui a encore disputé. Si le Traducteur en est crû, on dira bientôt *la hauteſſe des Rois, la hauteſſe des Papes, la hauteſſe des Anges, la hauteſſe de Dieu*, comme il dit *la hauteſſe du monde, & la hauteſſe des Saints Peres.*

II. ENTRETIEN. 205

Mais pour vous dire mon sentiment sur ce que vous me demandez : quand deux substantifs de différent genre se rencontrent, comme *joies & goûts*, *tems & maniere*, *secours & consolation*, *hautesse & éclat*, ce n'est pas absolument une faute de faire rapporter l'adjectif au dernier substantif, & de dire *les joies & les goûts spirituels*; *le tems & la maniere en laquelle*; *un secours & une consolation parfaite*; *la hautesse & l'éclat du monde étant comparé*. Quoique ces constructions soient irrégulières à l'égard du premier substantif, & que *spirituels*, *en laquelle*, *parfaite*, *comparé*, ne s'accordent pas avec *joies*, *tems*, *secours*, *hautesse*, on ne laisse pas de parler & d'écrire ainsi communément, comme a remarqué Vaugelas. A la vérité ceux qui se piquent d'une grande justesse, doivent éviter cela comme un écueil, selon l'avis de Malherbe, & de Vaugelas même; & je m'étonne que le Traducteur de *l'Imitation*, au lieu d'éviter cet écueil, y donne à toute heure, & de tout son cœur.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eu-

gene, c'est qu'il donne quelquefois dans le galimatias. Ecoutez les endroits suivans.

L. 3. c. 14. *A la vûe de l'abîme de vos jugemens, dans lesquels je ne trouve en moi autre chose que le peché & le néant.*

L. 4. c. 10. *Le remede à ce mal est de n'avoir aucun égard à ces phantômes qu'il nous présente; mais d'en rejeter, au contraire contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur.*

L. 3. c. 8. *Les moindres étincelles de cette estime présomptueuse de moi même seront comme éteintes & étouffées dans cet abîme de mon néant, sans qu'elles en puissent ressortir jamais.*

Vraiment, dit Ariste, si ce n'est là du galimatias, c'est quelque chose qui en approche. Vos jugemens dans lesquels je ne trouve en moi: En rejetant contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur: Les étincelles de l'estime de moi-même éteintes & étouffées dans l'abîme de mon néant, sans qu'elles en puissent ressortir jamais. Ce sont des façons de parler si particulières & si mystérieuses, que j'ai bien de la peine à les comprendre. Après tout, si le Traducteur est obscur &

guindé en quelques endroits , ce n'est pas la faute de l'Auteur qui est par tout clair & simple , comme vous sçavez. Mais peut-être que ce qui vous reste à lire est plus net & plus aisé à entendre.

Nous ne finirions jamais , dit Eugene , si je vous lisois tous les endroits que j'ai marqués. Il n'y a pas un chapitre sur lequel je n'aye plusieurs doutes. Cependant, ajouta-t'il , l'*Imitation de Jesus-Christ* est le plus petit Livre de ces Messieurs ; & de tous leurs livres c'est celui qui a eu le plus de cours : on en a fait jusqu'à treize éditions , & mon *Imitation* est de la dernière , comme vous voyez. Je conclus de tout cela , dit Ariste , que les plus grands Maîtres sont capables de se méprendre quelquefois ; & que les dernières éditions ne sont pas toujours correctes , quoiqu'elles soient revûes & corrigées.

*Il s'est fait
trois Editions
depuis celle-là.*

Je pense pour moi , reprit Eugene , que si l'on voit peu de livres François où l'on ne puisse trouver quelque chose à dire , il faut s'en prendre à la délicatesse du siècle , & à la perfection de la langue , plutôt qu'aux

Auteurs des livres. Car enfin on veut aujourd'hui dans le langage des qualitez qu'il est assez difficile de lier ensemble : une grande facilité , & une grande exactitude ; des paroles harmonieuses , mais pleines de sens ; de la brieveté , & de la clarté ; une expression très-simple , & en même tems très-noble ; une extrême pureté , une naïveté admirable , & avec cela je ne sçai quoi de fin & de piquant. Il n'appartient pas à toutes sortes de gens de parvenir jusques-là. On a beau lire les bons livres, & voir le grand monde ; on ne fait rien , si la nature ne s'en mêle. Pour bien profiter de la lecture & de la conversation , il faut avoir du naturel pour la langue , beaucoup d'esprit , beaucoup de jugement , & même beaucoup d'honnêteté : je prens ce mot dans un sens qu'on lui a donné depuis peu ; & j'entens par honnêteté une certaine politesse naturelle , qui fait que les honnêtes gens ne gardent pas moins de bienséances dans ce qu'ils disent , que dans ce qu'ils font. Ceux qui ont ces avantages n'ont pas besoin comme les autres

d'une longue étude , pour avoir une connoissance parfaite de notre langue : leur génie leur tient lieu de tout ; ils n'ont qu'à le suivre pour bien parler. Il se voit à la Cour plusieurs personnes de ce caractère, qui sans avoir jamais beaucoup étudié la langue , parlent comme les maîtres , & peut-être mieux que les maîtres ; avec le seul secours de la nature ils gardent exactement toutes les regles de l'art. Mais sçavez-vous bien que notre grand Monarque tient le premier rang parmi ces heureux génies, & qu'il n'y a personne dans le Royaume qui sçache le François comme il le sçait ; Les personnes qui ont l'honneur de l'approcher , admirent avec quelle netteté & avec quelle justesse il s'exprime. Cet air libre & facile dont nous avons tant parlé , entre dans tout ce qu'il dit ; tous ses termes sont propres & bien choisis , quoiqu'ils ne soient pas recherchez ; toutes ses expressions sont simples & naturelles : mais le tour qu'il leur donne , est le plus délicat & le plus noble du monde. Dans ses discours les plus familiers il ne lui échappe pas un

mot qui ne soit digne de lui , & qui ne se sente de la majesté qui l'accompagne par tout : il agit & il parle toujours en Roi , mais en Roi sage & éclairé , qui observe en toutes rencontres les bienséances que chaque chose demande. Il n'y a pas jusqu'au ton de sa voix qui n'ait de la dignité , & je ne sçai quel d'auguste qui imprime du respect & de la vénération. Comme le bon sens est la principale regle qu'il suit en parlant , il ne dit jamais rien que de raisonnable ; il ne dit rien d'inutile ; il dit en quelque façon plus de choses que de paroles : cela paroît tous les jours dans ses réponses si sensées & si précises qu'il fait sur le champ aux Ambassadeurs des Princes , & à ses sujets. Enfin pour tout dire en un mot , il parle si bien , que son langage peut donner une véritable idée de la perfection de notre langue. Les Rois doivent apprendre de lui à regner : mais les peuples doivent apprendre de lui à parler. Si la langue Françoisse est sous son regne ce qu'étoit la langue Latine sous celui d'Auguste , il est lui même dans son siècle ce qu'Auguste

Augusto
prompta ac
profluens ,

II. ENTRETIEN. 211

étoit dans le sien : entre les grandes qualitez qui lui sont communes avec cet Empereur si célèbre , il a l'avantage d'être né éloquent , comme il faut qu'un Prince le soit.

que deceret principem , eloquentia fuit. Tacit. Ann. lib. 13.

Il ne ressemble pas seulement à Auguste , dit Ariste , il ressemble aussi à Cesar. Le Roi de France parle sa langue , comme le Conquerant des Gaules parloit la sienne , c'est-à-dire qu'il la parle très-purement , & sans nulle affectation ; de sorte que si notre Prince se donnoit la peine d'écrire lui même son histoire , les commentateurs de Louis vaudroient bien ceux de Cesar.

Quoique le soleil fût déjà couché quand Ariste & Eugene commencerent à parler du Roi , ils ne laisserent pas de faire encore deux ou trois tours de promenade : & les autres vertus de ce grand Monarque les occuperent si agréablement , que leur entretien dura jusqu'à la nuit , qui les obligea enfin de se retirer.